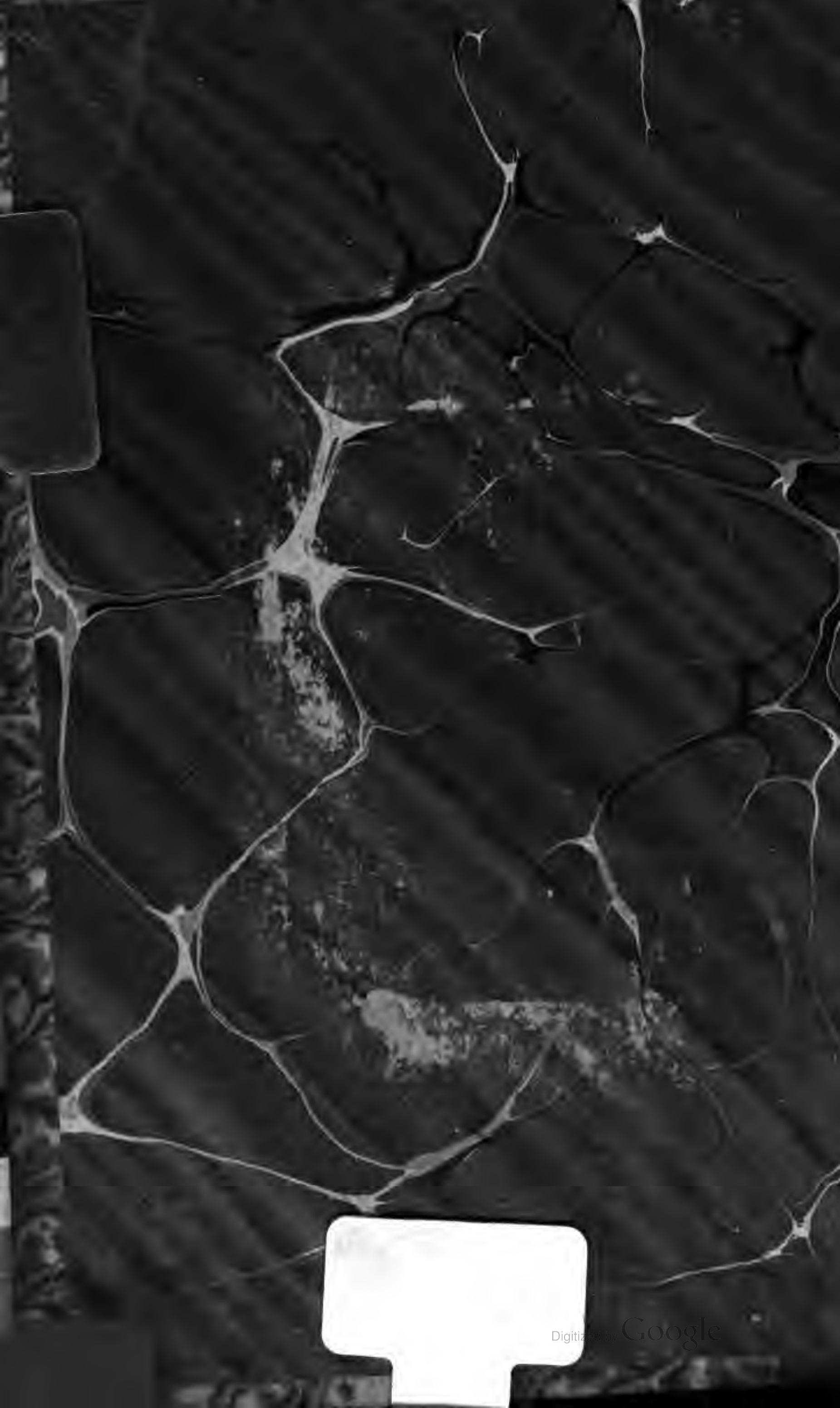
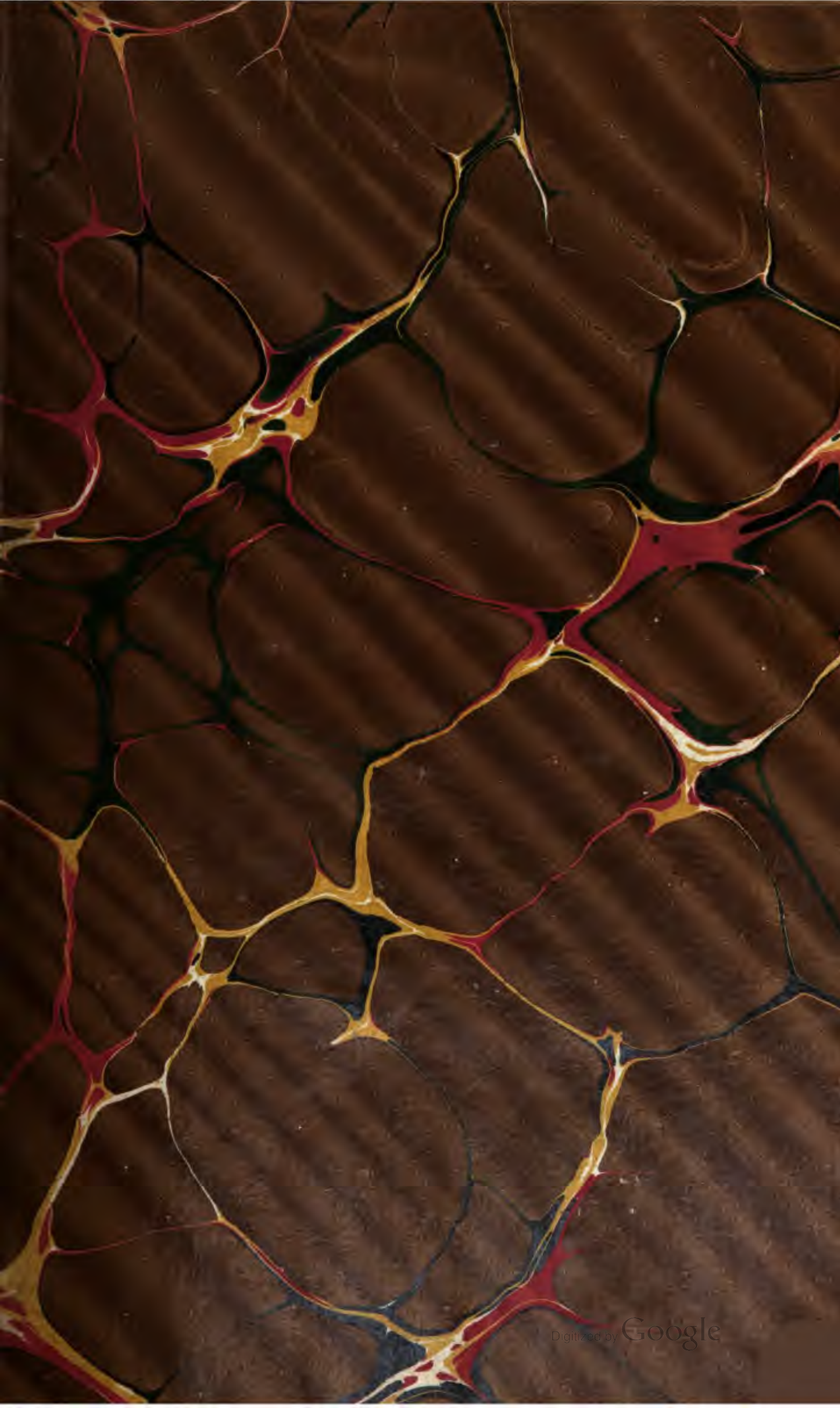






1. The West — Missouri Territory, 1825–1850

A. H.

VOYAGES ET AVENTURES

DU

CAPITAINE BONNEVILLE.

IMPRIMERIE DE MADAME HUZARD (NÉE VALLAT LA CHAPELLE),
rue de l'Éperon, n° 7.

VOYAGES ET AVENTURES

DU

CAPITAINE BONNEVILLE

À L'OUEST DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE,

AU DELA DES MONTAGNES ROCHEUSES;

PAR WASHINGTON IRWING,

Auteur du Sketck-Book, de l'Alhambra, etc. :

TRADUITS DE L'ANGLAIS

PAR BENJAMIN LAROCHE,

Traducteur des Œuvres de Byron et de Cooper.

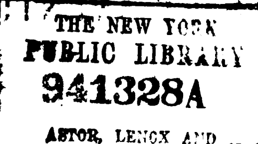
I.

PARIS,

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

6, RUE DES BEAUX-ARTS.

1837.



INTRODUCTION.

Pendant que j'écrivais le récit de la grande entreprise d'Astoria (*), j'étais dans l'habitude

(*) Voir l'ouvrage publié par Washington Irwing, sous le titre d'*Astoria* ou *Voyage par delà les montagnes Rocheuses*, et dont celui-ci est en quelque sorte la continuation. (*N. du T.*)

de rechercher toutes les informations orales, relatives à ce sujet. Nulle part je ne recueillis des renseignements plus intéressants qu'à la table de M. John-Jacob Astor, qui, en sa qualité de patriarche du commerce des pelleteries dans les États-Unis, avait habituellement pour convives divers individus à la vie aventureuse : quelques uns avaient pris part à son importante entreprise; d'autres avaient fait partie des expéditions aux montagnes Rocheuses et aux eaux de la Colombie.

Parmi ces personnages, il en est un qui me plut singulièrement : c'était le capitaine Bonneville, au service des États-Unis, qui, dans le cours de ses excursions lointaines, avait étrangement réuni dans sa personne le triple caractère de trappeur, de chasseur et de guerrier. Comme ses expéditions et ses aventures forment le sujet principal de ce livre, on nous pardonnera de donner sur lui quelques détails biographiques.

Le capitaine Bonneville est d'origine française; son père était un vieil et digne émigré qui, il y a

bien des années, vint dans ce pays et fixa sa résidence à New-York. On le représente comme un homme peu propre aux calculs sordides d'une société d'argent, mais doué d'un caractère heureux, d'une imagination riante et d'un cœur simple, dons précieux qui le fortifiaient contre les frottements et les vicissitudes de la vie. C'était un homme instruit, versé dans la connaissance du grec et du latin, et passionné pour les classiques modernes. Sa bibliothèque était son Élysée; une fois plongé dans la lecture de Voltaire, de Corneille, de Racine, ou de son auteur anglais favori, Shakspeare, il oubliait le monde et tous ses intérêts. On le voyait souvent, l'été, assis sous l'un des arbres de la Batterie, ou sous le portique de l'église Saint-Paul dans Broad-Way, la tête découverte, son chapeau à côté de lui, les yeux fixés sur la page de son livre, et son ame tout entière absorbée au point de n'apercevoir ni le passage de la foule, ni la fuite du temps.

Le capitaine Bonneville, comme on le verra, a hérité d'une portion de la bonhomie de son père,

et de son imagination impressionnable, bien que cette dernière faculté ait été, chez lui, disciplinée de bonne heure par l'étude des mathématiques. Il fut élevé à notre École militaire nationale de West-Point, où il se distingua; puis il embrassa la profession des armes, qu'il a continué de suivre.

La nature de notre service militaire le conduisit à la frontière où, pendant plusieurs années, il fut cantonné dans divers postes de l'Ouest. Là il eut des relations fréquentes avec les marchands indiens, les trappeurs montagnards et autres pionniers du désert. Le récit de leur vie aventureuse, le tableau qu'ils lui firent de vastes et magnifiques régions non encore explorées, produisirent sur lui une impression si vive, qu'une expédition aux montagnes Rocheuses devint le désir le plus ardent de son cœur, et une entreprise ayant pour but d'explorer des territoires vierges, le principal objet de son ambition.

Peu à peu il donna au rêve confus de ses pen-

sées les proportions de la réalité pratique. Après s'être mis au fait de tout ce qu'exigeait une excursion commerciale par delà les montagnes, il se décida à l'entreprendre. Il obtint un congé et fit approuver son expédition par le major-général en chef, sur l'offre qu'il fit de combiner l'utilité publique avec ses projets particuliers, et de recueillir des renseignements statistiques, pour le ministère de la guerre, sur les contrées et les tribus sauvages qu'il lui arriverait de visiter dans le cours de ses voyages.

Il ne restait plus, à l'égard du projet chéri du capitaine, qu'à résoudre la question des voies et moyens. L'expédition nécessitait une mise de fonds de plusieurs milliers de dollars, grave obstacle pour un soldat qui n'a, le plus souvent, d'autre capital que son épée. Soutenu toutefois par cet espoir opiniâtre, apanage des tempéraments sanguins, il se rendit à New-York, ce vaste foyer de la spéculation américaine, où il y a toujours des fonds pour l'exécution de tous les projets,

quelque extravagants et chimériques qu'ils puissent être. Là il eut le bonheur de rencontrer un homme riche et influent, son camarade d'étude et son ami d'enfance. Ce dernier s'intéressa au projet du capitaine, le présenta à des négociants de sa connaissance; et bientôt se forma une association qui fournit les fonds nécessaires pour mettre à exécution son projet.

L'un des membres de cette association, dont la coopération fut la plus efficace, fut M. Alfred Seton qui, fort jeune encore, avait accompagné l'une des expéditions envoyées par M. Astor à ses établissements de commerce sur la Colombie, et s'était distingué par son activité et son courage, dans l'un des postes intérieurs. M. Seton était l'un des jeunes Américains qui se trouvaient à Astoria lors de sa reddition aux Anglais, et qui manifestèrent tant de douleur et d'indignation en voyant abattre le pavillon de leur patrie. L'espoir de voir les couleurs nationales flotter derechef sur les rives de la Colombie fut peut-être l'un des motifs qui l'en-

gagèrent à entrer dans l'entreprise actuelle.

Ainsi appuyé et pourvu, le capitaine Bonneville entreprit son expédition dans les régions de l'Ouest, et ne tarda pas à franchir les montagnes Rocheuses. Des années s'écoulèrent, et il ne revenait pas. Le terme de son congé était expiré, et l'on n'avait aucune nouvelle de lui au quartier général de Washington. On le regarda comme mort ou définitivement perdu, et son nom fut rayé du contrôle de l'armée.

Ce fut dans l'automne de 1835, à la campagne de M. John-Jacob Astor, à Hellgate, que je vis, pour la première fois, le capitaine Bonneville. Il était alors de retour, après une résidence de plus de trois ans dans les montagnes, et se rendait au quartier général, dans l'espoir d'être réintégré au service. Autant que je pus l'apprendre, ses excursions dans le désert, si elles avaient satisfait sa curiosité et sa passion pour les aventures, n'avaient pas beaucoup amélioré sa position pécuniaire. Il s'était livré à ses prédilections, et c'était tout. En

un mot, il était trop franc, avait l'ame trop militaire et avait trop hérité du caractère de son père, pour n'être qu'un trappeur calculateur ou un trafiquant heureux.

Il y avait dans la physionomie du capitaine quelque chose qui me prévint en sa faveur. Il était de moyenne taille, bien fait et bien proportionné; et son uniforme de coupe étrangère, qui avait déjà fait un long service, lui donnait un air compacte. Sa physionomie franche, ouverte et engageante, brunie par le soleil, avait une expression française. Ses yeux étaient beaux et noirs, son front haut; quand il avait son chapeau, on eût dit un homme dans la joyeuse primeur de la vie; mais, dès qu'il se découvrait, la place laissée chauve sur sa tête le faisait croire plus vieux qu'il ne l'était effectivement.

Comme, à cette époque, tout ce qui se rattachait aux lointaines régions de l'Ouest excitait vivement ma curiosité, je lui fis de nombreuses questions. J'en obtins un grand nombre de détails curieux,

communiqués avec un rare mélange de modestie et de franchise, d'un air affable et d'un ton de voix plein de douceur, qui contrastaient singulièrement avec la sauvage et souvent effrayante nature du sujet. On concevait difficilement que l'homme pacifique et doux qu'on avait devant soi fût le héros des scènes terribles qu'il racontait.

Trois ou quatre mois plus tard, me trouvant à Washington, j'y rencontrai de nouveau le capitaine, qui poursuivait le tardif réglement de son affaire au ministère de la guerre. Je le trouvai logé avec un digne compagnon d'armes, un major de l'armée américaine; là il écrivait sur une table couverte de papiers et de cartes, au centre d'une vaste chambre de caserne, fantastiquement décorée d'armes indiennes, de trophées, de costumes de guerre, de peaux de divers animaux sauvages, et tapissée de tableaux de jeux et de cérémonies indiennes, ainsi que de scènes de guerre et de chasse; en un mot, le capitaine cherchait à se distraire, par le métier d'auteur, de l'ennui de ses dé-

marches auprès des autorités officielles, recopiant et développant ses notes de voyages, et traçant les cartes des régions qu'il avait explorées. En le voyant assis à cette table, dans ce curieux appartement, et contemplant cette tête haute et chauve empreinte d'un caractère étranger, je me rappelais involontairement l'un de ces anciens portraits d'auteurs que j'avais vus dans de vieux livres espagnols.

Le résultat de ses travaux fut un volumineux manuscrit qu'il mit, plus tard, à ma disposition, pour en préparer la publication et la mettre sous les yeux du public. Je le trouvai rempli d'intéressants détails sur la vie des montagnes et sur les castes et les races étranges d'hommes rouges et blancs chez lesquelles il avait séjourné. Le tout portait l'empreinte de son caractère, de sa bonhomie, de sa bienveillance et de son amour passionné pour le grand et le beau.

Ce manuscrit a formé la base de l'ouvrage qu'on va lire. J'y ai entremêlé, çà et là, des faits et des détails pris à diverses sources, surtout dans les

conversations et les journaux de quelques uns des compagnons du capitaine qui ont figuré dans les scènes qu'il décrit. Je lui ai aussi donné le ton et la couleur que m'ont suggérés mes observations personnelles durant une excursion dans le territoire indien, par delà les limites de la civilisation. Toutefois, comme je l'ai déjà dit, l'ouvrage n'est, en substance, que la narration du digne capitaine, et les expressions elles-mêmes sont les siennes, à peu d'exceptions près.

Je terminerai cette notice par une dédicace qu'il avait faite de son manuscrit au compagnon d'armes hospitalier, dans le logement duquel je le trouvai occupé à ses travaux littéraires; cette dédicace, j'en ai l'assurance, a du moins un mérite qu'on ne trouve pas toujours dans les documents adulatoires de ce genre, celui d'être sincère et méritée.

A

JAMES HARVEY HOOK,

MAJOR AU SERVICE DES ÉTATS-UNIS.

JALOUX DE L'HONNEUR DE SA PROFESSION,

DÉVOUÉ A SES INTÉRÊTS,

ATTENTIF A SES BESOINS,

IL S'EST RENDU CHER A L'ARMÉE COMME L'AMI DU SOLDAT;

SON AMÉNITÉ CONTINUE, SA CONSTANTE SÉRÉNITÉ,

SON HOSPITALITÉ DÉSINTÉRESSÉE ET SON INFATIGABLE BIENVEILLANCE

LUI DONNENT DES DROITS A UN TITRE PLUS ÉLEVÉ ENCORE,

CELUI D'AMI DE L'HOMME.

CET OUVRAGE LUI EST DÉDIÉ.

LES AVENTURES

DU

CAPITAINE BONNEVILLE.

CHAPITRE PREMIER.

État du commerce des pelleteries des montagnes Rocheuses. — Tentatives des Américains. — Le général Ashley et ses associés. — Sublette, chef célèbre. — Rendez-vous annuel dans les montagnes. — Stratagèmes et dangers de ce commerce. — Brigades de trappeurs. — Brigands indiens. — Les Corbeaux et les Pieds-Noirs. — Montagnards. — Commerçants de l'Ouest. — Caractère et habitudes du trappeur.

Dans un ouvrage récent, nous avons rendu compte de la vaste entreprise de M. John Jacob Astor, dans le but d'établir un comptoir central américain, pour le commerce des pelleteries à l'embouchure du fleuve la Colombie. Nous avons dit comment la prise d'Astoria, par les Anglais, en 1814, fit échouer cette entre-

prise, et comment le contrôle du commerce de la Colombie et de ses affluents tomba au pouvoir de la Compagnie du Nord-Ouest. Nous avons dit aussi la malheureuse inertie du gouvernement américain, en négligeant de faire droit aux réclamations de M. Astor, qui demandait protection pour le pavillon américain, et quelques troupes qui le missent à même de reprendre possession d'Astoria au retour de la paix, époque à laquelle ce poste fut formellement abandonné par le gouvernement anglais, quoique toujours occupé par la Compagnie du Nord-Ouest. Cette négligence est cause que les États-Unis ont perdu par le fait la souveraineté de ce pays, et le gouvernement éprouvera bien des difficultés et des obstacles à mettre les choses sur le pied équitable où elles eussent été sur-le-champ placées, si la proposition de M. Astor eût été écoutée. Nous allons maintenant donner une légère esquisse des événements subséquents, de manière à conduire le lecteur jusqu'à l'époque dont nous allons parler et à le préparer aux circonstances de notre récit.

En conséquence de l'apathie et de la négligence du gouvernement américain, M. Astor renonça à toute idée de reprendre possession d'Astoria, et n'essaya plus d'étendre ses entreprises par delà les montagnes Rocheuses; de son côté,

la Compagnie du Nord-Ouest se considéra comme maîtresse du pays. Toutefois, elle ne jouit pas longtemps en paix d'une souveraineté obtenue par des moyens quelque peu subreptices. Une concurrence acharnée s'établit entre elle et sa vieille rivale, la Compagnie de la baie d'Hudson : cette lutte entraîna de grands frais et d'immenses sacrifices, et fit même couler le sang ; elle se termina par la ruine de la plupart des actionnaires de la Compagnie du Nord-Ouest, et par la fusion, en 1821, des débris de cet établissement dans l'association rivale. Depuis cette époque, la Compagnie de la baie d'Hudson exerça le monopole du commerce avec les Indiens des côtes de la mer Pacifique aux montagnes Rocheuses, et dans un rayon considérable au nord et au sud. Elle transporta son siége commercial d'Astoria au fort Vancouver, position forte, sur la rive gauche de la Colombie, à environ soixante milles de son embouchure. C'est de là qu'elle fournit ses postes intérieurs et qu'elle envoya ses brigades de trappeurs.

Les montagnes Rocheuses formaient une vaste barrière entre elle et les États-Unis ; et leurs redoutables défilés, leurs rudes vallées, ainsi que les grandes plaines occidentales arrosées par leurs fleuves, étaient à peu près inconnus aux trappeurs américains. Les difficultés éprouvées en 1808 par

M. Henry, de la Compagnie du Missouri, le premier Américain qui ait poussé ses excursions aux sources de la Colombie; les effroyables souffrances endurées par Wilson, P. Hunt, Ramsay Crooks, Robert Stuart et autres Astoriens intrépides, dans leurs malheureuses expéditions à travers les montagnes, parurent, pendant quelque temps, suspendre toute tentative extérieure dans cette direction. Les marchands américains se contentèrent de suivre les affluents supérieurs du Missouri, le Pierre-Jaune et autres fleuves et rivières du versant atlantique des montagnes, sans s'aventurer à franchir ces imposantes Sierras couronnées de neige.

L'un des premiers qui raviva ces expéditions transmontaines fut le général Ashley, du Missouri, homme que son courage et sa sagacité dans l'exécution de ses entreprises ont rendu célèbre dans les régions de l'Ouest. Conjointement avec M. Henry, dont nous avons déjà parlé, il établit un poste, en 1822, sur les rives du Pierre-Jaune, et l'année suivante, il lança une bande de trappeurs résolus à travers la montagne, jusqu'aux bords de la rivière Verte ou Colorado de l'Ouest, souvent désignée par la dénomination indienne de Sids-Ki-

di-agie (*). Cette tentative fut suivie et appuyée par d'autres, si bien qu'en 1825, on prit, au delà des montagnes, une position assurée, et l'on y organisa un système complet de trappage (**).

Il serait difficile de rendre complètement justice au courage, à la fermeté, à la persévérance des pionniers du commerce des pelleteries; de ceux qui conduisirent ces premières expéditions, et se firent jour, pour la première fois, à travers un désert où tous les obstacles semblaient se réunir pour les décourager et les rebuter. Il leur fallait gravir des montagnes effrayantes, traverser des solitudes stériles et sans chemins frayés, dépourvues d'habitants, et souvent infestées par des sauvages pillards et cruels. Ils ne connaissaient du pays que ce qu'ils en voyaient; et il leur fallait recueillir, en tâtonnant, leurs informations. Ils voyaient se dérouler autour d'eux des plaines volcaniques, ou s'élever jusqu'au ciel des chaînes de montagnes couvertes d'une neige éternelle : n'en connaissant

(*) Rivière de la Poule de la prairie; *agie*, dans la langue des Corbeaux, signifie *rivière*. (*N. de l'Aut.*)

(**) Le mot trappeur a déjà été consacré dans les traductions de Cooper. Nous avons cru devoir admettre pareillement le verbe trapper et le substantif trappage, pour éviter d'inutiles circonlocutions. (*N. du T.*)

pas les défilés, ils ne savaient ni comment y pénétrer ni surtout comment les franchir. Ils se lançaient sur les fleuves, dans des canots fragiles, sans savoir où les conduiraient leurs rapides courants, ou quels rochers, quels écueils, quels tourbillons ils rencontreraient en route. Il leur fallait être aussi continuellement sur le qui-vive, contre les tribus de la montagne qui assiégeaient tous les défilés, leur tendaient des embûches, ou les attaquaient, la nuit, dans leur camp; en sorte que de ces bandes de courageux trappeurs qui, les premiers, parurent dans ces régions, on prétend qu'un tiers périt de la main des sauvages.

De cette école rude et guerrière sont sortis plusieurs chefs, employés d'abord par le général Ashley et devenus plus tard ses associés; nous citerons, entre autres, Smith, Fitz-Patrick, Bridger, Robert Campbell et William Sublette, dont les aventures et les exploits ont tout l'intérêt du roman.

L'association créée par le général Ashley subit diverses modifications. Ayant acquis une fortune suffisante, il vendit ses actions et se retira. Le chef qui lui succéda fut le capitaine William Sublette, homme remarquable et dont le nom est devenu célèbre dans l'histoire de la frontière. Il est né dans le Kentucky. Son grand-père maternel, le colonel

Wheatley, était l'un des compagnons du général Boon, et devint célèbre dans les guerres que les pionniers de l'Ouest firent aux Indiens. Il fut tué dans l'un des combats de la *Terre de sang*.

Nous aurons fréquemment occasion de parler de Sublette et toujours d'une manière honorable pour lui. En 1830, l'association prit le nom de : Compagnie des pelleteries des montagnes Rocheuses. Le capitaine Sublette et Robert Campbell en étaient les principaux membres.

Cependant le succès de cette Compagnie attira l'attention et excita l'émulation de la Compagnie américaine des pelleteries, qui descendit de nouveau dans la lice de ses anciens exploits. M. Astor, fondateur de cette association, s'était retiré des affaires, et les intérêts de la Compagnie étaient habilement administrés par M. Ramsay Crooks, qui en est encore le président. Une active concurrence s'établit aussitôt entre les deux Compagnies, pour le commerce avec les tribus des montagnes et pour le trappage des eaux supérieures de la Colombie et autres grands tributaires de l'océan Pacifique. Outre les opérations régulières de ces formidables rivaux, il y a eu, de temps à autre, des entreprises ou plutôt des expériences faites par des associations subalternes ou des individus entreprenants, sans parler des bandes errantes de trappeurs indépendants qui

chassent pour leur compte ou s'engagent pour une saison au service de l'une ou l'autre des Compagnies principales.

Il en résulte que les montagnes Rocheuses et les régions ultérieures, depuis les possessions russes au nord jusqu'aux établissements espagnols de la Californie, ont été traversées et fouillées en tout sens par des bandes de trappeurs et de marchands indiens; en sorte qu'il n'est pas un défilé ou un passage de la montagne qui ne soit connu et n'ait été foulé dans ces migrations naissantes, pas un cours d'eau sans nom qui n'ait été visité par un trappeur isolé.

Les Compagnies américaines des pelleteries n'ont point de poste établi au delà des montagnes. Tout y est réglé par des associés résidants, c'est à dire qui habitent dans le pays transmontain, mais qui se transportent d'un endroit à un autre, soit avec les tribus indiennes dont ils veulent accaparer le commerce, soit avec leurs propres gens qu'ils emploient à commercer et à trapper. En même temps, ils détachent des bandes ou, comme on les appelle, des brigades de trappeurs dans diverses directions, assignant à chacune d'elles une portion de pays comme territoire de chasse ou de trappage. Au mois de juin ou de juillet, dans l'intervalle qui sépare les deux saisons de chasse, un rendez-vous général

est assigné dans un endroit spécial de la montagne; c'est là que les affaires de l'année écoulée sont réglées par les associés résidants, et les plans arrêtés pour l'année suivante.

A ce rendez-vous arrivent, de leurs lointains territoires de chasse, les diverses brigades de trappeurs apportant le produit de leur campagne annuelle. Là viennent aussi les tribus indiennes accoutumées à trafiquer de leurs pelleteries avec la Compagnie. Des troupes de trappeurs libres s'y rendent aussi pour vendre les fourrures qu'ils ont amassées ou pour engager leurs services pour la saison suivante. A ce rendez-vous, la Compagnie envoie annuellement un convoi de marchandises de ses établissements sur la frontière atlantique, sous la direction de quelque officier ou associé expérimenté. C'est sur l'arrivée de ce convoi au rendez-vous que compte l'associé résidant, pour mettre en action tout le mécanisme de l'année suivante.

Or, comme les Compagnies rivales s'observent avec vigilance et cherchent à découvrir mutuellement leurs plans et leurs opérations, elles font presque toujours en sorte de tenir leurs réunions annuelles à peu de distance l'une de l'autre. Il existe aussi une vive concurrence entre leurs convois respectifs; c'est à qui arrivera le premier au lieu

du rendez-vous. Dans ce but, on se met en route à la première apparition de la verdure sur la frontière atlantique, et l'on se dirige en toute hâte vers les montagnes. La Compagnie qui, la première, peut déballer ses approvisionnements de café, de tabac, de munitions, de drap écarlate, de couvertures, de châles éclatants et de brillants colifichets, a la chance la plus favorable pour se procurer les pelleteries et les fourrures des Indiens et des trappeurs indépendants et pour engager leurs services pour la saison suivante. Elle peut aussi équiper et expédier ses trappeurs, de manière à les mettre à même de prendre les devants sur leurs compétiteurs et de parcourir les premiers les territoires de chasse et de trappage.

Cette concurrence a fait naître une nouvelle espèce de stratégie. L'étude constante des troupes rivales est de se prévenir et de se supplanter l'une l'autre dans l'achalandage des tribus indiennes, de traverser leurs plans respectifs, de se tromper mutuellement sur les directions à suivre. En un mot, après ses propres avantages, ce que le marchand indien recherche le plus, c'est le désavantage de son compétiteur.

Ce commerce nomade a exercé son influence sur les habitudes des tribus de la montagne. Elles ont reconnu que, de toutes les espèces de chasse, la plus

profitable était le trappage du castor; le trafic avec les blancs leur a ouvert des sources de jouissance dont elles n'avaient auparavant aucune idée. L'introduction des armes à feu a fait de ces hommes des chasseurs plus heureux, mais aussi des ennemis plus formidables. Quelques unes de ces tribus, incorrigiblement sauvages et guerrières de leur nature, ont trouvé, dans les expéditions des marchands de fourrures, des occasions d'exploits avantageux. Tendre des embuscades à une troupe de trappeurs revenant avec leurs chevaux de somme, les harasser dans leur marche et au passage des âpres défilés des montagnes, est devenu pour ces Indiens une occupation aussi chère que l'est à l'Arabe du désert le pillage d'une caravane. Ils connaissent la direction et les mouvements des trappeurs; ils savent où les attendre en embuscade, où les trouver dans la saison de la chasse et où les surveiller dans leurs quartiers d'hiver. C'est donc un état militant perpétuel que la vie d'un trappeur, et il ne doit dormir que les armes à la main.

Cet état de choses a aussi fait naître un nouvel ordre de trappeurs et de marchands. Anciennement, du temps de la grande Compagnie du Nord-Ouest, alors que le commerce des fourrures se faisait principalement aux abords des lacs et des rivières, les expéditions s'effectuaient en bateaux et

en canots. Les voyageurs et les bateliers formaient la base de ce genre de commerce.

Depuis, il s'est élevé une classe tout à fait différente : ce sont les montagnards, c'est à dire les trafiquants et les trappeurs, qui gravissent les vastes chaînes de montagnes et poursuivent dans leurs sauvages profondeurs leur métier hasardeux. Ils voyagent à cheval. Les exercices équestres qu'ils pratiquent continuellement, la nature des contrées qu'ils traversent, l'atmosphère pure et salutaire de la montagne et des vastes plaines, semblent faire physiquement et moralement de ces hommes une race plus active et plus intelligente que les marchands de fourrures et les trappeurs d'autrefois, ces hommes du Nord tant vantés. Un homme dont la vie se passe à cheval diffère essentiellement de celui qui reste dans un canot. Aussi voyons-nous qu'ils sont infatigables, souples, vigoureux, agiles, extravagants de paroles, de pensées et d'actions, dédaignant la fatigue, affrontant le danger, prodigues du présent et insoucieux de l'avenir.

Il existe une différence entre ces chasseurs des montagnes et ceux des régions inférieures, le long des eaux du Missouri. Ces derniers, créoles français pour la plupart, vivent confortablement dans des cabanes et des huttes de troncs d'arbres, parfaitement abrités contre les rigueurs des sai-

sons. Ils sont à portée de s'approvisionner dans les plantations; leur vie est comparativement exempte de périls et de la plupart des vicissitudes du désert supérieur. Aussi sont-ils moins vigoureux que les montagnards; ils trouvent moins de ressources en eux-mêmes et n'apportent pas dans leurs chasses le même entraînement. S'il arrive par hasard à l'un de ces derniers, en se rendant aux plantations ou en en revenant, de se trouver parmi eux, il ressemble à un coq de combat au milieu d'un poulailler de basse-cour. Accoutumé à loger sous une tente ou à bivouaquer en plein air, il dédaigne les aises du foyer, et les conforts de la cabane n'excitent que son impatience. Si son repas n'est pas prêt à temps, il prend sa carabine, se rend à la forêt ou à la prairie, tue lui-même son gibier, allume son feu, et fait sa cuisine sur place. Avec son cheval et sa carabine, il est indépendant du monde et se moque de ses entraves. Les régisseurs des plantations ne le font même pas manger avec les ouvriers, mais le traitent comme un être supérieur.

Il n'y a peut-être pas, dans le monde entier, dit le capitaine Bonneville, une classe d'hommes qui mènent une vie plus remplie de fatigues, de périls et d'excitation, et qui soient plus enthousiastes de leur profession que les trappeurs indépendants

de l'Ouest. Point de fatigues, de dangers, de privations qui puissent détourner un trappeur de sa carrière. Sa passion ressemble parfois à une manie; en vain, les rochers, les précipices, les torrents de l'hiver s'opposent à sa marche; s'il a découvert la piste d'un castor, c'en est fait, il oublie tous les périls et défie tous les obstacles.

Parfois on le rencontre, ses trappes sur l'épaule, traversant à la nage les fleuves rapides, au milieu des blocs de glace flottants. Parfois on le voit, ses trappes attachées sur le dos, gravir les plus âpres montagnes, escalader ou descendre les plus effroyables précipices, cherchant, par des routes inaccessibles au cheval et que le pied d'aucun blanc n'a foulées encore, des sources et des lacs inconnus à ses camarades et où il espère trouver son gibier favori. Tel est le montagnard, l'infatigable trappeur de l'Ouest; et telle est au sein du désert, comme nous l'avons imparfaitement esquissé, la vie aventureuse et sauvage de cette population étrange et mélangée, qui existe maintenant dans toute sa vigueur, au sein des montagnes Rocheuses.

Après avoir ainsi donné au lecteur une idée de l'état actuel du commerce des pelleteries dans l'intérieur de notre vaste continent, et lui avoir fait connaître l'héroïque population des montagnes, nous allons introduire le capitaine Bonne-

ville et sa troupe dans la lice de leurs travaux, et les lancer immédiatement dans les plaines périlleuses de l'Ouest.

CHAPITRE II.

Départ du Fort-Osage. — Modes de transport. — Chevaux de somme. — Waggons. — Walker et Cerré. — Leurs caractères. — Émotions de joie en entrant dans les prairies. — Sauvage équipement des trappeurs. — Leurs cavalcades et leurs jeux. — Différence de caractères entre les trappeurs américains et français. — Agence des Kansas. — Le général Clarke. — Plume Blanche, chef Kansas. — Scènes de nuit dans le camp. — Conversation entre Plume Blanche et le capitaine. — Chasseurs d'abeilles. — Leurs expéditions. — Leurs guerres avec les Indiens. — Talent commercial de Plume Blanche.

Ce fut le 1er mai 1832 que le capitaine Bonneville partit du poste-frontière de Fort-Osage sur le Missouri ; il avait enrôlé une troupe de cent dix hommes, dont la plupart avaient été dans le pays indien, et dont quelques uns étaient des chasseurs et des trappeurs expérimentés. Fort-Osage et au-

très lieux sur la limite du désert occidental abondent en hommes de cette trempe prêts à faire partie de toutes les expéditions.

Le mode ordinaire de transport dans ces grandes expéditions par terre, ce sont les mulets et les chevaux de somme; mais le capitaine Bonneville leur substitua des waggons. Quoiqu'il eût à traverser un désert sans chemin frayé, cependant la plus grande partie de sa route devait passer à travers des plaines découvertes non boisées et où les voitures peuvent circuler dans toutes les directions. La principale difficulté consiste à franchir les profonds ravins creusés dans les prairies par les rivières et les torrents. Là, il est souvent nécessaire de pratiquer une route sur la pente de la rive, et de construire des ponts pour le passage des waggons.

En adoptant ce mode de transport, le capitaine Bonneville pensait qu'il épargnerait les retards occasionnés par le chargement et le déchargement des chevaux soir et matin. Moins de chevaux aussi seraient nécessaires, et l'on courrait moins de risques de les voir s'échapper ou enlevés par les Indiens. Les waggons aussi seraient plus faciles à défendre, et, en cas d'attaque dans les prairies découvertes, formeraient une sorte de fortification. Un train de vingt waggons tirés par des bœufs ou par quatre mulets ou chevaux, et chargés de marchandises;

de munitions et de provisions fut disposé en deux colonnes au centre de la troupe; celle-ci fut divisée en deux parties égales formant, l'une l'avant-garde et l'autre l'arrière-garde.

Pour sous-chefs ou lieutenants dans son expédition, le capitaine Bonneville avait fait choix de M. I. R. Walker et de M. S. Cerré. Le premier était un natif de Tennessée, taille de six pieds, large carrure, teint basané, homme intrépide, quoique de manières extrêmement douces. Il avait longtemps résidé dans le Missouri, sur la frontière, et avait fait partie des premiers aventuriers de l'expédition de Santa-Fé, où il était allé trapper le castor, et où il fut pris par les Espagnols. Ayant été remis en liberté, il s'engagea, avec ces derniers et les Indiens Sioux, dans une guerre contre les Pawnies; puis, revenu au Missouri, il avait été tour à tour shériff, marchand, trappeur, jusqu'au moment où le capitaine Bonneville le prit sous ses ordres. Cerré, son autre lieutenant, avait aussi fait partie de l'expédition de Santa-Fé, dans laquelle il avait beaucoup souffert; c'était un homme de moyenne taille, ayant le teint clair, et quoiqu'il n'eût que vingt-cinq ans, il passait pour un marchand indien des plus expérimentés.

Il était important pour le capitaine Bonneville d'atteindre les montagnes avant que les chaleurs

et les insectes de l'été ne rendissent insupportable la marche à travers les prairies, et avant la clôture de la réunion annuelle du commerce des pelleteries.

Les deux associations rivales déjà mentionnées, la Compagnie américaine des Pelleteries et la Compagnie des Pelleteries des montagnes Rocheuses, avaient leurs rendez-vous respectifs, pour cette année-là, à peu de distance l'une de l'autre, dans la Vallée de Pierre, au centre des montagnes. Ce fut là que le capitaine Bonneville résolut de se diriger.

On ne saurait se faire une idée du sentiment d'orgueil qu'éprouva le digne capitaine lorsqu'il se vit à la tête d'une bande courageuse de chasseurs, de trappeurs et de forestiers, en pleine marche dans les vastes prairies, le visage tourné vers l'ouest sans limites. Le plus chétif habitant des cités, l'enfant gâté lui-même de la civilisation, sent son cœur se dilater et son pouls battre plus vite en se voyant à cheval dans la magnificence du désert; quelle doit donc être l'émotion de celui dont l'imagination a été stimulée par une résidence sur la frontière et pour qui le désert est une région de magie et d'aventures!

Ses intrépides compagnons partageaient son émotion : la plupart d'entre eux avaient déjà goûté

l'enivrante liberté de la vie sauvage et avaient, en perspective, le renouvellement de leurs aventures et de leurs exploits passés. Leur aspect et leur équipement offraient un singulier mélange de la vie sauvage et de la vie civilisée. La plupart paraissaient plutôt, par leur accoutrement, des Indiens que des blancs, et leurs chevaux eux-mêmes étaient harnachés d'une manière barbare et fantastique.

Le départ d'une troupe d'aventuriers pour l'une de ces expéditions est toujours animé. Le ciel retentissait de leurs clameurs à la manière des sauvages, ainsi que de leurs bruyantes facéties et de leurs gros rires. En passant devant les rares hameaux et les cabanes solitaires qui bordent les frontières, ils éveillaient les habitants en sursaut par des cris de guerre et des hurlements indiens; ou les amusaient du spectacle de l'équitation indienne admirablement appropriée à leur aspect demi-sauvage. La plupart de ces demeures étaient habitées par des hommes qui, eux-mêmes, avaient fait partie d'expéditions semblables; ils accueillirent donc les voyageurs comme des camarades, leur donnèrent l'hospitalité du chasseur et leur souhaitèrent bon succès à leur départ.

Et ici nous remarquerons une grande différence, sous le rapport du caractère et des qualités, entre les deux classes de trappeurs, les Américains et les

Français. Sous ce dernier nom, on désigne le créole français du Canada ou de la Louisiane. Le premier est le trappeur de la vieille souche américaine, du Kentucky, du Tennessée et autres États de l'Ouest. Le trappeur français est généralement d'une constitution moins forte, son caractère est plus doux, il aime ses aises; il lui faut sa femme indienne, sa hutte et ses petits conforts. Il est gai et insouciant, sait peu s'orienter, s'en repose sur ses chefs et sur ses compagnons du bien-être de la communauté, et, s'il est laissé à lui-même, est facilement au bout de son latin.

Le trappeur américain est lui : il n'a point d'égal pour la vie du désert. Jetez-le au milieu de la prairie ou dans le cœur des montagnes, et rien ne l'embarrassera. Il remarque les moindres vestiges, il reconnaît sa route dans les plaines les plus uniformes ou dans les labyrinthes les plus confus de la montagne; nul danger, nul obstacle ne l'effraient, et, dans les privations, il dédaigne de se plaindre. Dans leur équipement, le créole et le Canadien préfèrent le fusil léger; l'Américain saisit toujours la carabine; il méprise ce qu'il appelle le fusil de chasse.

Nous donnons ces renseignements sur la foi d'un marchand de beaucoup d'expérience et étranger de naissance. «Je considère, dit-il, un Américain

comme valant trois Canadiens pour la sagacité, la promptitude à se créer des ressources, sa foi en lui-même et son intrépidité. En fait, nul ne peut rivaliser avec lui pour la vie du désert.

Outre les deux classes de trappeurs ci-dessus mentionnées, le capitaine Bonneville avait pris à son service plusieurs Indiens Delawares, dont l'habileté, comme chasseurs, lui inspirait une grande confiance.

Le 10 mai, les voyageurs dépassèrent la dernière habitation des frontières, et dirent un long adieu aux douceurs et à la sécurité de la civilisation. La gaîté bruyante avec laquelle leur marche avait commencé se calma peu à peu lorsqu'ils en rencontrèrent les obstacles. Ils trouvèrent les prairies enflées par les grosses pluies qui tombent, à certaines saisons de l'année, dans cette partie du pays. Les roues des waggons s'enfonçaient profondément dans la boue; les chevaux pouvaient à peine les traîner; et coursiers et cavaliers étaient complètement harassés le soir du 12, lorsqu'ils atteignirent le Kansas, beau fleuve d'environ trois cents pieds de largeur, qui se jette dans le Missouri, du sud au nord. Bien que le Kansas soit guéable à la fin de l'été et pendant l'automne, il fut néanmoins nécessaire de construire un radeau pour le transport des waggons et des effets.

Tout cela fut effectué dans le cours de la journée suivante, et, vers le soir, toute la troupe arriva à l'agence de la tribu des Kansas. Cette agence était sous la direction du général Clarke, frère du célèbre voyageur de ce nom, qui fit avec Lewis la première expédition pour descendre le cours de la Colombie. Il vivait en vrai patriarche, entouré de cultivateurs et d'interprètes, tous commodément logés, et il possédait d'excellentes fermes.

Le fonctionnaire le plus important après lui pour l'agence était le forgeron, personnage notable et indispensable dans une communauté des frontières. Les Kansas ressemblent aux Osages pour les traits, le costume et le langage; ils cultivent le blé et chassent le buffle le long du fleuve Kansas et de ses affluents. A l'époque de la visite du capitaine, ils étaient en guerre avec les Pawnies du fleuve Nebraska ou la Platte.

La vue inaccoutumée d'un train de waggons fit sensation parmi ces sauvages; ils accoururent en foule autour de la caravane, examinant minutieusement toutes choses et faisant des milliers de questions, manifestant ainsi un empressement et une curiosité totalement opposés à l'apathie qu'on a si souvent reprochée à leur race.

Le personnage qui attira surtout l'attention du capitaine en ce lieu fut le chef kansas, Plume-

Blanche, et bientôt ils furent excellents amis. Plume-Blanche (nous aimons à lui conserver son sobriquet chevaleresque) habitait une grande maison de pierre bâtie pour lui par ordre du gouvernement américain. Toutefois, cette maison présentait un singulier disparate; ce pouvait être un palais à l'extérieur, mais c'était un wigam en dedans; si bien qu'avec la magnificence de son manoir et la saleté de son ameublement, le brave Plume-Blanche présentait à peu près le singulier disparate que nous voyons dans l'équipage d'un chef indien venu en ambassade à Washington, portant un chapeau à trois cornes et un habit d'uniforme, avec ses culottes et ses guêtres de cuir : officier supérieur par le haut, Indien déguenillé par le bas.

Plume-Blanche fut si charmé de la courtoisie du capitaine, ainsi que des cadeaux qu'il en avait reçus, qu'il l'accompagna pendant une journée de marche, et passa la nuit dans son camp au bord d'une petite rivière.

Voici quel était le mode de campement généralement suivi par le capitaine. Les vingt waggons étaient disposés en carré à la distance de trente-trois pieds l'un de l'autre; dans les intervalles étaient placées des escouades, dont chacune avait son feu allumé, où l'on cuisinait, mangeait,

causait et dormait. Les chevaux étaient placés au centre du carré avec une sentinelle pour les garder.

Chaque cheval avait un pied de devant et le pied correspondant de derrière attachés à une corde longue de dix-huit pouces. Un cheval en cet état se trouve d'abord fort gêné, mais bientôt il s'accoutume suffisamment à cet obstacle pour pouvoir marcher lentement. Cette mesure a pour but d'empêcher qu'il ne s'éloigne et ne soit enlevé dans la nuit par les Indiens aux aguets. Quand un cheval ayant les pieds libres est attaché à un autre soumis à cette contrainte, ce dernier forme une sorte de pivot autour duquel l'autre piaffe et galope en cas d'alarme.

Le campement dont nous parlons offrait un tableau remarquable. Les feux étaient entourés de groupes pittoresques assis, debout ou penchés; les uns occupés à faire la cuisine, d'autres à fourbir leurs armes, et cependant de fréquents éclats de rire annonçaient que la grosse facétie ou le conte joyeux faisaient gaîment la ronde. Au milieu du camp, devant la tente principale, étaient assis les deux chefs, le capitaine Bonneville et Plume-Blanche, s'entretenant en braves; le capitaine charmé d'avoir cette occasion de se trouver en relation amicale avec l'un des guerriers rouges du désert,

ces naïfs enfants de la nature. Ce dernier était étendu sur son manteau de buffle; ses traits prononcés et sa peau rouge reflétaient la large lumière d'un feu brillant, pendant qu'il racontait d'étonnantes histoires des sanglants exploits de sa tribu et de lui-même, dans la guerre contre les Pawnies; car il n'y a pas de vieux soldats plus enclins à conter leurs campagnes que les guerriers indiens.

Toutefois, l'hostilité de Plume-Blanche n'avait pas été limitée aux hommes rouges; il avait beaucoup à dire de ses escarmouches avec les chasseurs d'abeilles, classe de délinquants contre lesquels il semblait avoir une antipathie toute particulière. Comme l'espèce de chasse à laquelle se livrent ces hommes ne se trouve consignée dans aucun des vieux traités de vénerie, comme elle est tout à fait spéciale à notre frontière de l'Ouest, le lecteur nous pardonnera d'en dire quelques mots.

Le chasseur d'abeilles habite généralement sur la limite des prairies; il est long et fluet; sa complexion est maladive et fébrile : cela provient de ce qu'il vit sur un nouveau sol et dans une hutte construite de branches vertes. Dans l'automne, quand la moisson est terminée, ces colons de la frontière se réunissent par groupes de deux ou trois, et

se préparent à la chasse aux abeilles. Munis d'un waggon et d'un certain nombre de tonneaux vides, ils s'enfoncent dans le désert, armés de leurs carabines, se dirigeant à l'est, à l'ouest, au nord ou au sud, sans nul souci des ordonnances du gouvernement américain, qui interdisent formellement le passage sur les terres appartenant aux tribus indiennes.

Les lisières de bois qui traversent les prairies inférieures et bordent les fleuves sont peuplées d'innombrables essaims d'abeilles sauvages qui font leurs ruches dans des arbres creux, et les remplissent de miel extrait des fleurs luxuriantes de la prairie. Les abeilles, selon la croyance populaire, émigrent vers l'ouest ainsi que les colons. Un marchand indien expérimenté nous apprend que, durant les dix ans qu'il a passées dans les régions de l'Ouest, l'abeille s'est avancée vers l'ouest d'une distance de plus de cent milles. On prétend, sur le Missouri, que le dindon et l'abeille sauvages remontent le fleuve ensemble; ni les uns ni les autres ne se trouvent dans les régions supérieures. Ce n'est que récemment que le dindon sauvage a été tué sur le Nebraska ou la Platte; et son émule, l'abeille sauvage, s'est montrée en ce lieu, à peu près à la même époque.

Qnoi qu'il en soit, la manœuvre de la troupe

des chasseurs d'abeilles consiste à faire un vaste circuit à travers les vallées boisées et servant de lit aux rivières, ainsi qu'à travers les bois de la prairie, marquant, chemin faisant, tous les arbres où ils ont découvert une ruche; ces marques sont généralement respectées par tout autre chasseur d'abeilles qui viendrait à leur suite. Quand ils ont ainsi marqué un nombre suffisant pour remplir tous leurs tonneaux, ils se retournent dans la direction de leurs demeures, coupent en passant, les arbres marqués, et, après avoir chargé leurs waggons de miel et de cire, reprennent, pleins de joie, le chemin des plantations.

Or, il arrive que les Indiens aiment le miel sauvage tout au moins autant que les blancs, et savourent avec d'autant plus de délices cette friandise que, sur beaucoup de points, ce n'est que récemment qu'elle a fait son apparition dans le pays. Il en résulte des querelles sans fin et d'innombrables conflits entre eux et les chasseurs d'abeilles; il arrive souvent que ces derniers, lorsqu'ils reviennent de leurs expéditions, chargés d'un riche butin, sont attaqués à l'improviste par les maîtres primitifs du sol; leur miel est saisi, leurs harnais sont mis en pièces et eux-mêmes obligés de se sauver chez eux comme ils peuvent, heureux encore d'en être quittes à si bon compte.

Tels étaient les maraudeurs dont les délits provoquaient les plaintes amères du vaillant Plume-Blanche. C'étaient surtout des colons de la partie occidentale du Missouri, qui sont les plus célèbres chasseurs d'abeilles de la frontière, et dont le terrain de chasse favori est situé dans le territoire de la tribu des Kansas dont il se plaignait vivement. S'il faut en croire, toutefois, les récits de Plume-Blanche, les délinquants et lui n'avaient pas grand'chose à se reprocher, et il leur avait fait *amèrement* payer les *douceurs* qu'ils lui avaient ravies.

Il faut dire, à la louange de ce brave chef, qu'il donna la preuve des progrès que lui avaient fait faire en civilisation ses relations avec les blancs; cela parut bien à la manière dont il montra qu'il savait conclure un marché. Il exigea de l'argent métallique en retour d'une certaine quantité de blé qu'il avait fournie au digne capitaine, et laissa ce dernier fort en peine de ce qu'il devait admirer le plus, ou de sa bravoure native comme guerrier, ou de son habileté acquise comme négociant.

—

CHAPITRE III.

Plaines immenses. — Productions végétales. — Collines coniques. — Sol de grès. — Le Nebraska ou la Platte. — Rations réduites. — Crânes de buffles. — Waggons transformés en bateaux. — Troupeaux de buffles. — Rochers semblables à des forteresses. — La cheminée. — Mamelons de Scott. — Histoire à ce sujet. — L'ahsahta ou chèvre à longues cornes. — Sa nature et ses habitudes. — Différence entre elle et le mouton laineux ou chèvre des montagnes.

Depuis le milieu jusqu'à la fin de mai, le capitaine Bonneville continua à marcher vers l'ouest à travers de vastes plaines onduleuses, sans arbres ni buissons, devenues fangeuses par suite des pluies et coupées par des courants d'eau profonds. Pour faire passer ces cours d'eau à leurs waggons, il leur fallait creuser une route sur le talus de la rive humide et mouvante, et établir des ponts. On était au plus chaud de l'été; le matin, le thermomètre n'était qu'à cinquante-sept

degrés (*), mais, à midi, il s'élevait à quatre-vingt-dix degrés. Toutefois les brises continuelles qui soufflent dans ces vastes plaines y rendent la chaleur supportable.

Le gibier était rare. Il leur fallait se nourrir maigrement de racines et de végétaux sauvages, tels que la pomme de terre indienne, l'oignon sauvage, le tomate des prairies, et certaines racines rouges avec lesquelles les chasseurs composent une boisson très agréable, et dont ils trouvèrent une grande quantité. La seule créature humaine qu'ils rencontrèrent fut un guerrier kansas, revenant de quelque expédition solitaire de bravade ou de vengeance, et portant pour trophée une chevelure pawnie. A mesure qu'ils avançaient vers l'ouest, le pays s'élevait graduellement, et ils passèrent sur des crêtes élevées d'où la vue s'étendait à une immense distance. La vaste plaine était parsemée, à l'ouest, d'innombrables collines de formes coniques, comme on en voit au nord de la rivière l'Arkansas : ces collines ont leur sommet coupé à peu près à la même élévation, de manière à présenter une surface plate. On pense que tout le

(*) Il s'agit ici du thermomètre de Fahrenheit et non de celui de Réaumur. (*N. du T.*)

pays était originairement de la hauteur de ces collines coniques, et que c'est une révolution de la nature qui lui a donné son niveau actuel. Ces éminences isolées sont protégées par de larges fortifications de roc.

Le capitaine Bonneville mentionne un autre phénomène géologique au nord de la rivière Rouge. A cet endroit, la surface de la terre, à une grande distance, est couverte de larges dalles de grès, ayant la forme et la position de pierres tumulaires, comme si elles avaient été soulevées par quelque agitation souterraine : « La ressem-» blance, dit-il, de ces lieux remarquables avec » de vieux cimetières est on ne peut plus cu-» rieuse. On se croirait au milieu des tombes » des Prés Adamites. »

Le 2 juin, ils arrivèrent à la branche principale du fleuve Nebraska ou la Platte, à vingt-cinq milles au dessous de la pointe de la grande île. Le peu d'élévation des rives de ce fleuve lui donne l'apparence d'une grande largeur. Le capitaine Bonneville le mesura sur un point et trouva qu'il avait, d'une rive à l'autre, trois-cent soixante pieds. Sa profondeur était de trois à six pieds, et son lit rempli de sable mouvant. Le Nebraska est parsemé d'îles couvertes de cette espèce de peuplier nommée le cotonnier des bois.

Suivant le cours de ce fleuve pendant plusieurs jours, ils furent obligés, par suite de la rareté du gibier, de réduire les rations et de tuer, de temps à autre, un bœuf. Toutefois, ils supportèrent gaîment leurs fatigues et leurs privations journalières; et il est probable qu'en cela ils prirent exemple sur leur chef.

« Quand le temps était mauvais, dit le capitaine, nous regardions les nuages et nous attendions avec espoir un ciel bleu et un joyeux soleil. Quand les vivres devenaient rares, nous nous régalions de l'espérance de rencontrer bientôt des troupeaux de buffles et de n'avoir plus que l'embarras de tuer et de manger. »

Nous soupçonnons fort qu'en cet endroit l'intrépide capitaine décrit l'heureuse disposition où il se trouvait lui-même, et qui donnait à tout ce qui l'entourait un aspect favorable.

Cependant ils eurent la preuve que le pays n'était pas toujours également dépourvu de gibier. Dans un endroit, ils remarquèrent un emplacement décoré de crânes de buffles disposés en cercles, en courbes et autres figures mathématiques, comme pour quelque rite ou cérémonie mystique. Ces crânes étaient innombrables et semblaient les débris de quelque vaste hécatombe offerte en action de graces au Grand Esprit,

pour quelque succès signalé obtenu à la chasse.

Le 11 juin, ils arrivèrent à l'endroit où le Nebraska se divise en deux branches égales et magnifiques. L'une de ces branches prend sa source à l'ouest-sud-est, dans le voisinage des eaux supérieures de l'Arkansas. C'est par là, comme le capitaine Bonneville le savait fort bien, que se trouvait la route conduisant chez les Indiens Camanche et Kioway, et aux établissements septentrionaux du Mexique. Il ne savait rien de l'autre branche. Il est possible qu'elle ait sa source parmi des rocs sauvages et inaccessibles, et précipite ses eaux écumeuses dans d'âpres défilés et d'inabordables précipices; mais la direction de cette branche du fleuve était la véritable, et c'est en la remontant qu'il résolut de continuer sa route vers les montagnes Rocheuses. Voyant qu'il lui était impossible, à cause des sables mouvants et autres obstacles dangereux, de traverser le fleuve en cet endroit, il remonta la branche méridionale pendant deux jours dans l'espoir de rencontrer un gué sûr.

Enfin il campa, fit détacher des roues les caisses des waggons, qu'il fit recouvrir de peaux de buffles et graisser d'un mélange de suif et de cendre; il en forma ainsi des bateaux sur lesquels furent transportés les bagages, d'une rive à l'autre.

Le fleuve, ayant en cet endroit une largeur de dix-huit cents pieds, est un courant fort et rapide. Trois hommes étaient placés dans chacun de ces bateaux improvisés pour le diriger; d'autres passaient à gué en poussant les barques devant eux. C'est ainsi que tous passèrent sains et saufs. Une marche de neuf milles les amena, à travers de hautes prairies ondulées, à la branche septentrionale du fleuve. Là leurs yeux furent réjouis par l'aspect délicieux de troupeaux de buffles qu'on apercevait au loin, les uns galopant dans la plaine; d'autres paissant et se reposant dans les prairies naturelles.

Après avoir, pendant un jour ou deux, longé la branche septentrionale, excessivement incommodés par les moustiques et les taons, ils atteignirent, dans la soirée du 17, un petit bois magnifique d'où s'échappaient les chants confus d'une multitude d'oiseaux, les premiers qu'ils eussent entendus depuis qu'ils avaient franchi la limite du Missouri. Après une marche si longue et si fatigante, à travers des régions nues, monotones et silencieuses, il leur était doux d'entendre le chant des oiseaux et de contempler la verdure des bois. C'était au coucher du soleil; la soirée était superbe, et les rayons de l'astre brillant, colorant le sommet des arbres et les branches frémissantes,

semblèrent réjouir tous les cœurs. Ils établirent leur camp dans le bois, allumèrent leurs feux, prirent gaîment leur nourriture frugale et se livrèrent au plus doux sommeil qu'ils eussent encore goûté depuis leur départ pour les prairies.

Le pays devint alors âpre et brisé; de hauts mamelons escarpés s'avançaient jusque sur le fleuve et forçaient parfois les voyageurs à quitter ses rives et à se diriger vers l'intérieur. Dans l'un de ces lieux sauvages et solitaires, ils aperçurent, avec un étonnement mêlé d'effroi, la piste de quatre ou cinq piétons, qu'ils supposèrent être des espions venus de quelque camp de pillards indiens, soit les Arickaras, soit les Corbeaux. Ceci les obligea à redoubler de vigilance pendant la nuit, et à veiller attentivement sur leurs chevaux.

Dans ces hautes et sauvages régions, ils commencèrent à voir le daim à queue noire, plus grand que l'espèce ordinaire, et qu'on trouve principalement dans les pays de rochers et de montagnes. Ils aperçurent aussi un vaste territoire couvert de buffles. Le capitaine Bonneville monta sur un mamelon élevé, d'où l'œil s'étendait au loin dans les plaines environnantes. Aussi loin que portait sa vue, le pays semblait tout noir d'innombrables troupeaux. Nulle expression ne saurait donner une idée de l'immense masse vivante offerte ainsi

à ses regards. Il remarqua que les taureaux et les génisses se tenaient en troupes séparées.

En ce même lieu, en face du camp, s'offrait un singulier phénomène qui est l'une des curiosités du pays : on l'appelle *la Cheminée*. Elle forme, à sa base, un tertre conique qui s'élève sur la plaine nue; du sommet s'élance un fût ou colonne d'environ cent vingt pieds de haut et d'où ce lieu tire son nom. La hauteur totale, selon le capitaine Bonneville, est de cent soixante-quinze pieds; c'est un composé d'argile durcie avec des couches alternées de grès rouge et blanc. On l'aperçoit à la distance de plus de trente milles.

Le 21, ils campèrent au milieu des rocs escarpés formés d'argile durcie et de grès, ressemblant à des tours, des châteaux, des églises et des villes fortifiées. Vus de loin, il était impossible de ne pas croire que les œuvres de l'art ne fussent pas mêlées à ces caprices fantastiques de la nature. Une circonstance douloureuse leur a fait donner le nom de *Mamelons de Scott*. Il y a un certain nombre d'années qu'une troupe de voyageurs descendait en canots la partie supérieure du fleuve, quand tout à coup leurs frêles embarcations chavirèrent, et toute leur poudre fut gâtée. Leurs carabines leur étant devenues ainsi inutiles, il leur fut impossible de se procurer des vivres par la chasse,

et il leur fallut, pour subsister, recourir aux racines et aux fruits sauvages. Après avoir beaucoup souffert de la faim, ils arrivèrent à la branche du Larimie, petit affluent de la branche septentrionale du Nebraska, à environ soixante milles au dessus des rochers dont nous venons de parler. Là, l'un d'entre eux, nommé Scott, tomba malade, et ses compagnons firent halte pour attendre qu'il eût recouvré la santé et la force nécessaires pour continuer sa marche.

Pendant qu'ils s'occupaient à chercher des racines pour leur nourriture, ils découvrirent la piste fraîche d'une caravane de blancs qui, évidemment, avait tout récemment passé par cet endroit. Que faire? Une marche forcée pouvait les mettre à même d'atteindre cette troupe et de regagner ainsi les plantations sains et saufs. En demeurant, tous pouvaient périr de famine et d'épuisement. Cependant Scott était incapable de se mouvoir; ils étaient trop faibles pour le transporter, et ils craignaient que cet encombrement ne les empêchât d'arriver à temps. Ils résolurent donc de l'abandonner à son sort. En conséquence, sous prétexte de chercher des aliments et des simples qui pouvaient lui être salutaires dans son état, ils l'abandonnèrent et se hâtèrent de suivre la piste. Ils réussirent à atteindre la caravane qu'ils

cherchaient, mais tinrent secret leur lâche abandon de Scott, alléguant qu'il était mort de maladie.

L'été suivant, ces mêmes individus, étant venus visiter cette partie du pays conjointement avec d'autres, aperçurent tout à coup les ossements blanchis et la tête hideuse d'un squelette humain, qu'à certains signes ils reconnurent pour la dépouille de Scott. C'était à soixante milles de l'endroit où ils l'avaient abandonné; ainsi donc, le malheureux s'était traîné à cette énorme distance avant que la mort mît fin à ses misères. C'est depuis lors que les sauvages et pittoresques mamelons qui avoisinent sa tombe solitaire ont porté son nom.

Parmi les objets remarquables de ces régions pittoresques, le capitaine Bonneville vit pour la première fois des troupeaux d'ahsahta, ou longues-cornes, animal qui fréquente en grand nombre ces rochers. Il cadre parfaitement avec la nature du paysage et ajoute beaucoup à son effet romantique. Les cornes de ces animaux descendent en courbes multipliées plus bas que leurs museaux. Bondissant de roc en roc comme des chèvres, on les voit souvent longer par troupes les hautes crêtes des montagnes, sous la conduite de quelque vénérable patriarche; et quelquefois perchés sur

l'extrémité d'un précipice à une si grande hauteur, qu'ils ne paraissent pas plus gros que des corbeaux. En effet, ce semble être pour eux un plaisir que de rechercher les lieux les plus escarpés et les plus effrayants, obéissant par là sans doute à un instinct de sécurité.

Cet animal est habituellement appelé le mouton des montagnes, et il arrive souvent de le confondre avec un autre, le mouton laineux, qu'on rencontre plus avant au nord, vers le pays des Têtes-Plates. Ce dernier habite également les rochers en été, mais descend dans les vallées en hiver. Il a une laine blanche comme celle du mouton, mêlée à un poil rare et long; mais il a les jambes courtes, le ventre bas et une barbe comme la chèvre. Ses cornes sont longues de cinq pouces, légèrement recourbées vers la terre, noires comme du jais et d'un poli brillant. Ses sabots sont de la même couleur. Cet animal n'est pas à beaucoup près aussi agile que la longue-corne; il bondit beaucoup moins, mais s'assied fréquemment sur les hanches. Il n'est pas non plus aussi abondant; rarement on en voit plus de deux ou trois à la fois. Il n'a de commun avec le mouton que sa laine; il appartient plutôt au genre chèvre. On prétend que sa chair a un goût de moisi; il en est qui pensent que sa toison pourrait être

précieuse, attendu qu'elle est, dit-on, aussi fine que celle de la chèvre de Cachemire; mais on ne peut se la procurer en quantité suffisante.

Au contraire, l'ahsahta-argali, ou longues-cornes, a le poil court comme celui du daim et lui ressemble pour la forme, mais il a la tête et les cornes du bélier : on assure que sa chair est du mouton délicieux; les Indiens la considèrent comme un morceau plus friand et plus délicat que toute autre espèce de venaison. Il abonde dans les montagnes Rocheuses, depuis le 50e degré de latitude nord jusqu'à la Californie; en général, dans les plus hautes régions capables de végétation. Parfois ils se hasardent dans les vallées; mais, à la moindre alarme, ils regagnent leurs rochers et leurs précipices favoris, où le chasseur ne pourrait les suivre sans danger (*).

(*) Dimensions d'un mâle de cette espèce : du nez à la naissance de la queue, 5 pieds; longueur de la queue, 4 pouces; circonférence du corps, 4 pieds; hauteur, 3 pieds 8 pouces; les cornes, 3 pieds 5 pouces de long sur une largeur, à la base, d'un pied 3 pouces. (*Note de l'auteur.*)

CHAPITRE IV.

Une alerte. — Tribu indienne des Corbeaux. — Leur aspect. — Leur mode de s'approcher. — Leur amour de la vengeance. — Leur curiosité. — Hostilités entre les Corbeaux et les Pieds-Noirs. — Conduite amicale des Corbeaux. — Le fleuve Laramie. — Première navigation sur le Nebraska. — Grande élévation de pays. — — Raréfaction de l'air. — Son effet sur le bois des waggons. — Les collines Noires. — Leur aspect sauvage et brisé. — Chiens indiens. — Trophées des Corbeaux. — Pays stérile et lugubre. — Rives de l'Eau Douce, — Chasse au buffle. — Aventures de Tom Caïn, cuisinier irlandais.

Lorsqu'on était en marche, le capitaine Bonneville avait pour habitude d'envoyer en avant quelques uns de ses meilleurs chasseurs pour reconnaître le pays et pour chercher le gibier. Le 24 mai, pendant que la caravane s'avançait lentement en remontant les rives du Nebraska, les chasseurs revinrent au grand galop en agitant leurs bonnets et en faisant entendre le cri d'alerte : Les Indiens ! les Indiens !

Aussitôt le capitaine fit faire halte : les chasseurs arrivèrent alors et annoncèrent qu'une

troupe nombreuse de guerriers indiens de la tribu des Corbeaux était à quelque distance de là, auprès du fleuve. Le capitaine connaissait le caractère de ces sauvages, l'une des tribus les plus vagabondes, les plus belliqueuses et les plus dangereuses qu'il y eût dans ces montagnes; voleurs de chevaux du premier ordre, et facilement excités à des actes de violence sanguinaire. En conséquence, on donna l'ordre de se préparer au combat, et chacun se hâta d'occuper le poste qui lui avait été assigné dans l'ordre général de la marche, en cas d'attaque.

Tout étant prêt pour le combat, le capitaine se mit à la tête de sa troupe et s'avança lentement et avec précaution. Il ne tarda pas à voir les guerriers de la tribu des Corbeaux déboucher du milieu des mamelons. Ils étaient environ soixante; ils avaient un air martial, étaient peints et équipés en guerre, et montaient des chevaux décorés d'ornements fantastiques de toute espèce. Ils s'avancèrent en galopant avec grace, et en décrivant un grand nombre d'habiles évolutions, car nul ne saurait les surpasser dans l'art de l'équitation. Leurs costumes singuliers, leurs couleurs éclatantes étincelaient au soleil du matin et donnaient à leur aspect quelque chose de saisissant.

Leur manière de s'approcher aurait pu paraître

de l'hostilité directe à ceux qui n'eussent point été au fait de la tactique et des usages de cette grossière milice du désert. Ils accoururent au grand galop comme pour charger avec furie; puis, arrivés à quelques pas de distance, ils s'ouvrirent à droite et à gauche et caracolèrent en cercles rapides autour des voyageurs en criant et en hurlant comme des maniaques. . . . .

Cela fait, leur furie apparente se calma, et le chef, s'approchant du capitaine qui était resté dans une position prudente, bien qu'instruit de la nature pacifique de cette manœuvre, lui tendit la main en signe d'amitié.

Les Corbeaux étaient à la poursuite d'une bande de Cheyennes qui avaient attaqué leur village pendant la nuit et tué un des leurs. Ils étaient déjà, depuis vingt-cinq jours, à la recherche des maraudeurs et étaient résolus à ne retourner chez eux qu'après avoir assouvi leur vengeance.

Quelques jours auparavant, quelques uns de leurs éclaireurs qui parcouraient le pays à quelque distance du corps principal avaient découvert la caravane du capitaine Bonneville; ils l'avaient quelque temps secrètement suivie, étonnés de cette longue file de waggons et de bœufs, et frappés surtout de la vue d'une vache et d'un veau qui suivaient paisiblement la caravane, les prenant pour

une espèce de buffle apprivoisée. Ayant satisfait leur curiosité, ils avaient rapporté à leur chef tout ce qu'ils avaient vu. Ce dernier avait, en conséquence, suspendu la poursuite de sa vengeance pour voir les prodiges dont on lui parlait.

« Maintenant que nous vous avons atteints, dit-il au capitaine Bonneville, et que nous avons vu ces merveilles de nos propres yeux, nos cœurs sont contents. » En effet, rien ne saurait égaler la curiosité manifestée par ces hommes en cette circonstance. Ils n'avaient jamais vu de waggons et ils les examinaient dans le plus grand détail. Mais c'était le veau qui était l'objet spécial de leur admiration. Ils le regardaient avec un vif intérêt lécher les mains accoutumées à le nourrir, et, ce qui les frappait surtout, c'était l'expression douce de sa physionomie et sa parfaite docilité.

Après avoir longtemps conféré entre eux, ils en vinrent enfin à cette conclusion, que ce devait être le *grand médecin* de cette troupe de blancs : c'est le nom avec lequel les Indiens désignent tout objet auquel s'attache un pouvoir surnaturel et mystérieux et que l'on conserve comme talisman. Ils ne furent donc pas peu surpris de l'offre que leur firent les blancs de troquer le veau contre un cheval; leur respect pour le grand médecin tomba à l'instant même, et ils déclinèrent l'offre.

Sur la demande du chef corbeau, les deux troupes campèrent ensemble et passèrent en compagnie le reste du jour. Le capitaine était charmé de toutes les occasions qu'il avait de connaître ces *naïfs enfants de la nature*, qui avaient été si longtemps les objets de ses poétiques méditations; en effet, cette sauvage tribu de voleurs de chevaux est l'une des plus renommées de la montagne.

Le chef, comme de raison, avait ses chevelures à montrer et ses batailles à conter. Le Pied-Noir est l'ennemi héréditaire du Corbeau, contre lequel l'hostilité est entretenue avec soin comme un principe de religion; car chaque tribu, outre ses antagonistes fortuits, a quelque ennemi permanent avec lequel il ne saurait y avoir de réconciliation durable. Somme toute, les Corbeaux et les Pieds-Noirs sont des ennemis qui se valent réciproquement, car ce sont des bandits dans toute l'extension du mot. Comme leurs excursions déprédatrices s'étendent sur les mêmes régions, ils sont fréquemment en contact, et ces conflits servent à tenir leur intelligence éveillée et leurs passions vivantes.

Toutefois, la troupe des Corbeaux dont il s'agit ne manifesta aucunement le caractère de malveillance pour lequel ils sont renommés. Pendant la journée et la nuit où ils furent campés de compa-

gnie avec les voyageurs; leur conduite fut on ne plus amicale. Ils étaient même fatigants dans leurs attentions, et leurs manières caressantes étaient parfois importunes. Ce ne fut que le lendemain matin, lorsqu'on se fut séparé, que le capitaine et ses hommes découvrirent le secret de toutes ces démonstrations affectueuses. Au milieu de leurs caresses fraternelles, les Corbeaux avaient réussi à vider les poches de leurs frères blancs, à leur soustraire jusqu'aux boutons de leurs habits et surtout à s'approprier sans façon leurs couteaux de chasse.

En prenant la hauteur du soleil, dans ce dernier campement, le capitaine Bonneville s'assura que sa latitude était 41 degrés 47 minutes nord. A deux heures du matin, le thermomètre indiquait 59 degrés, à deux heures de l'après-midi, 92, et à six heures du soir, 70.

On commença alors à découvrir de loin les collines ou montagnes Noires, dessinant, à l'horizon, leurs contours irréguliers, et menaçant d'opposer une formidable barrière à la marche des voyageurs.

Le 26 mai, on campa sur les bords du Laramie, belle et limpide rivière qui prend sa source à l'ouest-sud-ouest. Sa largeur moyenne est de vingt verges. Son cours sinueux traverse de larges

prairies et de petits bois où abondent des groseilliers.

Ayant observé les satellites de Jupiter avec un télescope réflecteur de Dolland, le capitaine Bonneville reconnut que la longitude était 102 degrés 57 minutes ouest de Greenwich.

Ici nous ferons remarquer que, trois ans environ après l'époque dont nous parlons, M. Robert Campbell, ci-devant de la Compagnie des Pelléteries des montagnes Rocheuses, descendit la Platte, en s'embarquant sur le Laramie dans des canots de peau; prouvant ainsi ce qu'on n'avait jamais voulu croire, que la rivière était navigable. A la même époque, il bâtit au confluent du Laramie un fort ou poste commercial qu'il nomma fort William en l'honneur de son ami et associé M. William Sublette. Depuis lors, la Platte est devenue la grande voie de commerce des fourrures.

Depuis quelques jours, le capitaine Bonneville s'était aperçu de la grande élévation du pays par l'effet produit sur les waggons par la sécheresse et la raréfaction de l'atmosphère. Le bois jouait; les boîtes des roues travaillaient continuellement, et il fallut étayer fortement les rayons pour empêcher qu'ils ne se détachassent.

Les voyageurs entraient alors dans un de ces grands steppes de l'Ouest où l'aridité continue de

l'atmosphère rend le pays incapable de culture. Dans ces régions, il y a au printemps une pousse de gazon, mais il est court et clair-semé et se dessèche dans le cours de l'été; en sorte que les chasseurs n'en ont plus pour brûler en automne. On a observé généralement qu'au dessus du confluent de la Platte le gazon ne brûle pas. Les essais d'agriculture et de jardinage, dans le voisinage du fort William, n'ont eu que peu de succès. Les céréales et les légumes n'y sont venus qu'en petite quantité et d'une qualité inférieure. La grande élévation de ces plaines et la sécheresse de l'atmosphère tendent à retenir ces immenses régions à l'état de désert.

Après un jour ou deux, les voyageurs entrèrent dans cette partie sauvage et brisée du pays des Corbeaux, appelée les *collines Noires*; là, leur marche devint excessivement pénible. Des précipices escarpés et des ravins profonds arrêtaient incessamment leurs pas, en sorte que la plus grande partie du jour fut péniblement employée à faire des coupures dans le sol, à combler des ravins, à faire gravir aux waggons, à force de bras, les plus formidables hauteurs, ou à leur faire descendre, à l'aide de cordes, les plus dangereux précipices. Les fers des chevaux étaient usés et leurs pieds blessés par l'inégalité rocailleuse du terrain.

Ce qui incommodait aussi beaucoup les voyageurs, c'étaient de courts, mais fréquents orages, qui éclataient précipitamment sur les collines ou dans les défilés de la montagne, et se déchaînaient pendant quelque temps avec une fureur extrême, puis cessaient tout à coup, laissant de nouveau la nature dans son calme et sa sérénité.

Depuis plusieurs nuits, le camp avait été infesté de chiens errants qui rôdaient en cherchant leur nourriture. Ils étaient à peu près de la taille d'un grand chien d'arrêt ; leurs oreilles courtes et droites et une longue queue touffue leur donnaient beaucoup de ressemblance avec le loup. Ces visiteurs incommodes se tenaient aux abords du camp jusqu'à la pointe du jour, puis, au premier signe de vie que donnaient les dormeurs, se sauvaient à toutes jambes, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint quelque élévation de terrain où ils prenaient position et suivaient tous les mouvements d'un regard alerte et affamé. Dès que les voyageurs s'étaient mis en marche, que le camp était abandonné, ces parasites s'élançaient vers les feux déserts, s'emparaient des os à demi rongés et de tous les débris qu'on avait laissés; après s'être repus à la hâte et avec maints grognements, ils se mettaient tranquillement sur la piste de la caravane. Tout ce qu'on fit pour les attirer et les prendre fut inutile,

leur œil prompt et soupçonneux saisissait le plus léger mouvement de mauvais augure, et soudain ils tournaient le dos et décampaient.

A la fin pourtant on en prit un : il était si effrayé, qu'il tremblait de tous ses membres. Adouci cependant par les caresses qu'on lui prodigua, il reprit confiance peu à peu, remua la queue et finit par suivre volontairement la troupe, mais non sans jeter fréquemment autour de lui de furtifs et soupçonneux regards, et tout prêt à déguerpir à la première alerte.

Le 1er juillet, les voyageurs rencontrèrent de nouveau la bande des Corbeaux : ils étaient tout fiers et tout glorieux, étalant comme trophée de leur vengeance cinq chevelures cheyennes. Ils retournaient alors chez eux pour apaiser les mânes de leur camarade, rapportant ces preuves que sa mort avait été vengée, et se proposant de célébrer des danses guerrières et autres réjouissances publiques.

Toutefois le capitaine Bonneville et ses hommes n'étaient pas du tout disposés à renouveler leurs relations d'intimité et de confiance avec ces rusés sauvages; et sur toutes choses ils prirent soin d'éviter leurs caresses suspectes. Ils remarquèrent les précautions des Corbeaux à l'égard de leurs chevaux ; pour protéger leurs sabots contre le contact

des rocs aigus par lesquels ils avaient à passer, ils les avaient couverts d'une semelle de peau de buffle.

En général, la marche des voyageurs suivait le cours du Nebraska ou la Platte; mais, parfois, quand des promontoires escarpés s'avançaient jusque sur les bords du fleuve, ils étaient obligés de faire un circuit dans l'intérieur des terres. Dans l'une de ces excursions, ils traversèrent un sol rude et sévère, bordé par une chaîne de montagnes basses s'étendant de l'est à l'ouest. Tout dans ces lieux portait l'empreinte de quelque ancienne et formidable convulsion de la nature. Jusque-là, les diverses couches de rochers avaient indiqué une élévation graduelle vers le sud-ouest; mais ici tout semblait avoir été déplacé et bouleversé. En beaucoup d'endroits, il y avait d'épaisses couches de grès blanc superposées sur d'autre rouge. D'immenses masses de rochers se projetaient en pointes, en crêtes ou formaient parfois des murs perpendiculaires et des précipices escarpés. Une complète stérilité régnait dans ces sauvages solitudes. Les vallées étaient dépourvues d'herbe et parsemées d'une espèce d'absinthe rabougrie connue des marchands et des trappeurs sous le nom de sauge. Parvenus à un certain point élevé, les voyageurs découvrirent une vue magnifique

au nord des montagnes du fleuve de la Poudre; ces montagnes s'étendaient au loin et se perdaient dans l'horizon; à la neige qui les couvrait, on aurait pu les prendre pour un ruban de petits nuages blancs rattachant le ciel à la terre.

Bien que le thermomètre à midi marquât de 80 à 90 et s'élevât même parfois jusqu'à 95 degrés, les voyageurs rencontraient parfois des espaces de neige au sommet des montagnes basses qu'ils traversaient; preuve irrécusable de la grande élévation du sol entier.

Le Nebraska, dans son passage à travers les collines Noires, est contenu dans un lit beaucoup plus étroit que celui dans lequel il coule dans la plaine au dessous; mais ses eaux sont plus profondes et plus limpides et le courant est plus fort. Le paysage est aussi plus varié et plus beau. Parfois le fleuve glisse rapidement, mais sans bruit, à travers des vallons pittoresques et entre des rives boisées; puis, se frayant avec effort un passage au milieu d'âpres montagnes, il s'élance avec rapidité à travers d'étroits défilés, écume, mugit au milieu des rocs et des tourbillons, puis reprend sa marche paisible dans quelque vallée tranquille.

Le 12 juillet, le capitaine Bonneville quitta l'artère principale du Nebraska continuellement hérissé de promontoires escarpés; puis se détournant

au sud-ouest pendant une couple de jours, durant lesquels il traversa des plaines couvertes d'un sable noir, il alla camper, le 14, sur les rives de l'Eau Douce, rivière qui a environ vingt verges de largeur et quatre ou cinq pieds de profondeur. Elle coule entre des rives basses sur un sol sablonneux et forme l'un des affluents ou branche supérieure du Nebraska.

Pendant plusieurs jours consécutifs, ils remontèrent le cours de cette rivière, en prenant, généralement, la direction de l'ouest. Le sol était léger et sablonneux, le payage très varié. Souvent les plaines étaient parsemées de blocs de rochers isolés ayant parfois la forme d'un demi-globe et d'une hauteur de trois à quatre cents pieds. Ces masses singulières, s'élevant au milieu d'une région sauvage et solitaire, avaient parfois un aspect imposant et même sublime.

A mesure que les voyageurs continuaient à avancer, ils s'apercevaient de plus en plus de l'élévation du pays ; les collines autour d'eux étaient plus fréquemment couronnées de neige. Les hommes se plaignaient de crampes et de coliques ; ils avaient les lèvres et la bouche gercées et éprouvaient de violents maux de tête. Le bois des waggons travaillait tellement, que ce n'était qu'avec difficulté qu'on empêchait les roues de

tomber en morceaux. Le pays, le long du fleuve, était fréquemment entrecoupé de ravins profonds, ou traversé par de hauts mamelons qui obligeaient les voyageurs à faire de vastes détours dans la plaine. Dans l'un de ces circuits, ils rencontrèrent d'immenses troupeaux de buffles qui fuyaient devant eux comme une armée en retraite.

Parmi les hôtes du camp, était Tom Caïn, Irlandais novice, qui, grâce à ses bévues et à ses expédients dans sa situation nouvelle, au milieu des scènes de la vie sauvage où il s'était vu subitement jeté, était devenu, en quelque sorte, le plastron du camp. Tom toutefois commença à manifester une ambition supérieure à son rang; les conversations des chasseurs et le récit de leurs exploits lui inspirèrent le désir de s'élever à la dignité de leur ordre; les immenses troupeaux de buffles qui étaient en vue lui offraient une occasion attrayante pour faire ses premières armes. Bien résolu à se distinguer, il monta sur son cheval, et se prépara à engager l'action; sa poudre et son plomb se balançaient artistement au pommeau de sa selle et à la portée de sa main; sa carabine était sur son épaule. Ainsi disposé, une troupe de buffles effrayés passa au grand galop près de lui; en un instant, Tom sauta à bas de son cheval et donna la chasse à pied; mais voyant que les buffles avaient le pas sur

lui, il mit en joue et fit feu. Son coup ne produisit d'autre effet que d'ajouter à la vélocité des buffles et d'effrayer son cheval qui s'enfuit avec toutes les munitions. Tom courut après lui en criant du haut de son gosier, et bientôt cheval et Irlandais effrayés disparurent parmi les ravins de la prairie.

Le capitaine Bonneville, qui était en tête et avait vu de loin ce qui s'était passé, mit un détachement à la poursuite de Tom. Après un long intervalle, les hommes revinrent, conduisant le cheval effarouché; mais, bien qu'ils eussent fouillé le pays dans tous les sens, regardé et appelé de toutes les hauteurs, ils n'avaient point eu de nouvelles du cavalier.

Comme le capitaine Bonneville connaissait la gaucherie et l'inexpérience de Tom, il vit le danger qu'il y aurait à le laisser seul au milieu des prairies, le mors aux dents. Il fit faire halte et camper de bonne heure, dans l'intention d'ordonner, le lendemain, une chasse régulière pour retrouver ce malheureux.

A la pointe du jour, des éclaireurs furent expédiés dans toutes les directions, pendant que le corps principal, après déjeûner, continuait lentement sa marche. Ce ne fut qu'assez tard dans l'après-midi que les chasseurs revinrent avec l'honnête Tom, monté en croupe derrière l'un

d'eux. Ils l'avaient trouvé dans un état complet de perplexité et d'émerveillement. Son apparition excita dans le camp une explosion de gaîté ; mais, cette fois-ci, Tom ne put se joindre aux rires qui éclataient à ses dépens : il était tout à fait interdit et semblait guéri, pour le reste de ses jours, de la manie de la chasse.

—

CHAPITRE V.

—

Vue magnifique. — Montagnes de la rivière du Vent. — Trésor des eaux. — Un cheval égaré. — Une piste indienne. — La rivière aux truites. — La grande vallée de la rivière Verte. — Une alerte. — Une bande de trappeurs. — Fontenelle, communication qu'il fait au capitaine. — On souffre de la soif. — Campement aux bords du Sids-ki-di. — Stratégie des marchands rivaux. — On fortifie le camp. — Les Pieds-Noirs. — Bandits des montagnes. — Leur caractère et leurs habitudes.

Ce fut le 20 juillet, que le capitaine arriva en vue de la région, objet de son attente et de ses espérances : les montagnes Rocheuses. Il avait fait un détour vers le sud, pour éviter quelques obstacles le long du fleuve, et avait atteint une crête élevée et rocailleuse, quand une vue magnifique

s'offrit tout à coup devant lui. A l'ouest, s'élevaient les montagnes de la rivière du Vent, en élevant jusqu'aux cieux leurs sommets blancs et neigeux : elles s'étendaient bien loin vers le nord-nord-ouest, jusqu'à ce qu'elles ne présentassent plus, à l'horison, qu'une légère vapeur qu'on eût prise pour des nuages, mais que l'œil expérimenté des vétérans de la troupe reconnut pour les montagnes escarpées des Pierres-Jaunes. C'est à leur pied que se déroule la sauvage contrée des Corbeaux, région périlleuse, mais profitable au trappeur.

Au sud-ouest, le regard se prolongeait sur une immense étendue de désert, bornée, à l'horizon, par une autre ligne de vapeur blanche : c'étaient les monts Eutaw, autre branche du grand Chippewyan, ou chaîne rocheuse, et à la base desquels l'errante tribu des chasseurs du même nom établit ses tentes.

On n'aura pas de peine à se figurer l'enthousiasme du digne capitaine quand il vit tout à coup se dévoiler devant lui le vaste et montagneux théâtre de son aventureuse entreprise. Quels ne durent pas être son étonnement et son admiration quand il contempla cette couche de montagnes qu'on nomme la *Sierra de la rivière du Vent*, cet immense réservoir, dont les sources, les lacs et les neiges fondues donnent naissance à quelques uns de ces fleuves

puissants qui, après avoir parcouru des centaines de milles d'un pittoresque territoire, vont porter le tribut de leurs ondes, les uns dans l'Atlantique, les autres dans la mer Pacifique.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les monts de la rivière du Vent sont au nombre des plus remarquables de toute la chaîne rocheuse. Ils forment, pour ainsi dire, une vaste couche de montagnes d'une longueur d'environ quatre-vingts milles sur une largeur de vingt à trente, avec des pics escarpés, couverts de neiges éternelles, et des vallées étroites et profondes pleines de sources, de ruisseaux et de petits lacs encadrés dans les rocs. De ce vaste trésor des eaux, sortent de limpides rivières qui, grossissant dans leur cours, deviennent les principaux affluents du Missouri, d'un côté, et de la Colombie de l'autre; et donnent naissance au Sids-ki-di-agie, ou rivière Verte, ce grand Colorado de l'Ouest, qui décharge ses eaux dans le golfe de Californie.

Les montagnes de la rivière du Vent sont célèbres dans les récits des chasseurs et des trappeurs : leurs affreux défilés et les sauvages contrées qui les avoisinent ont servi souvent de refuge aux troupes de bandits de la montagne, et ont été le théâtre de luttes acharnées entre les Corbeaux et les Pieds-Noirs. C'était à l'ouest de ces montagnes, dans la

vallée de Sido-ki-di-agie, ou rivière Verte, que le capitaine Bonneville se proposait de faire une halte, afin de donner, après une marche aussi pénible, quelque repos à ses hommes et à ses chevaux et afin aussi de recueillir quelques informations sur ses opérations ultérieures. Cette vallée de la rivière Verte et son voisinage immédiat étaient, comme nous l'avons déjà observé, le lieu du rendez-vous général assigné, cette année, aux Compagnies rivales pour le commerce des fourrures, et à la population mélangée, tant civilisée que sauvage, qui se rattachait à elles. Toutefois, avant de pouvoir camper dans ce lieu de repos tant désiré, il restait encore au capitaine et à ses hommes à faire plusieurs jours d'une marche pénible.

Le 21 juillet, en passant dans l'une des prairies des eaux douces, ils virent un cheval qui paissait à quelque distance : il ne s'effaroucha point à leur approche, mais se laissa tranquillement prendre, sans donner le moindre signe d'effroi. Les éclaireurs de la troupe se mirent immédiatement en quête des propriétaires de l'animal, dans la crainte qu'il n'y eût dans le voisinage quelque bande dangereuse de sauvages en embuscade. Après une recherche assidue, ils découvrirent la piste d'une troupe d'Indiens qui avaient évidemment passé depuis peu dans cet endroit. On prit donc possession du che-

val; et la nuit, on fit la garde autour du camp avec un redoublement de vigilance, dans la crainte que les Indiens ne fissent une attaque.

Les voyageurs avaient alors atteint une si grande élévation, que le 23 juillet, à la pointe du jour, on trouva une grande quantité de glace dans les seaux d'eau; le thermomètre était à 22 degrés. La raréfaction de l'atmosphère continua d'affecter le bois des waggons, et, à chaque instant, les roues tombaient en morceaux; à la fin, on trouva remède à cet inconvénient. Les cercles de chaque roue furent enlevés, et une bande de bois fut clouée à leur place, autour de l'extérieur des jantes; puis on fit rougir les cercles et on les replaça autour de la roue, en les refroidissant subitement avec de l'eau. Par ce moyen, le tout adhéra fortement.

L'extrême élévation de ces grands steppes qui s'étendent au pied des montagnes Rocheuses empêchent d'apercevoir la hauteur de leurs pics qui peuvent être rangés au nombre des plus élevés au dessus du niveau de la mer.

Le 24, les voyageurs prirent définitivement congé des Eaux Douces; et, s'avançant à l'ouest, sur une crête basse et rocailleuse, l'un des prolongements les plus méridionaux des montagnes de la rivière du Vent, ils campèrent, après une marche de sept heures et demie, sur les bords

d'une petite rivière limpide, dans laquelle ils prirent un certain nombre de belles truites.

La vue de ce poisson fut accueillie avec joie, comme une preuve qu'ils avaient atteint les eaux qui coulent dans l'océan Pacifique; car ce n'est que dans les rivières à l'ouest des montagnes Rocheuses qu'on trouve la truite. La rivière auprès de laquelle ils étaient campés était un affluent du Sids-ki-di-agie, ou rivière Verte, qu'il va rejoindre, à quelque distance, au sud.

Le capitaine Bonneville jugea alors qu'il avait franchi la crête des montagnes Rocheuses, et éprouva une certaine sensation d'orgueil d'avoir été le premier qui, au nord des provinces colonisées du Mexique, se fût rendu, avec des waggons, des eaux de l'Atlantique à celles de la Pacifique. M. William Sublette, le chef entreprenant de la Compagnie des pelleteries des montagnes Rocheuses, avait, deux ou trois ans auparavant, atteint la vallée de la rivière du Vent, située au nord-est des montagnes, mais n'avait pas été plus loin.

Une vaste vallée se déroula alors devant les voyageurs, bornée, d'un côté, par les montagnes de la rivière du Vent, et, à l'ouest, par une longue file de hautes collines. Un vétéran de la troupe assura au capitaine Bonneville que c'était

la grande vallée de Sids-ki-dé; et il voulait même lui faire croire qu'un petit cours d'eau, profond de trois pieds, au bord duquel on arriva le 25, était cette rivière. Mais le capitaine avait la conviction que ce cours d'eau était trop peu important pour servir d'écoulement aux eaux de cette immense vallée et des montagnes adjacentes. Il campa de bonne heure sur ses bords, afin d'employer la totalité du jour suivant à atteindre le fleuve principal, qu'il présumait couler entre lui et la chaîne lointaine des collines occidentales.

Le 26 juillet, on se remit en marche de grand matin, en se dirigeant, à travers la vallée, vers les collines de l'Ouest, et en faisant autant de diligence que le permettait l'état d'épuisement des chevaux. Vers les onze heures du matin, on aperçut, sur les derrières, un grand nuage de poussière, qui semblait se diriger vers la troupe. L'alarme fut donnée; la halte faite, l'on tint un conseil de guerre. Les uns pensaient que la bande d'Indiens, dont on avait découvert la piste dans le voisinage du cheval égaré, et qui s'était embusquée dans quelque défilé des montagnes, pour les y attendre, se préparait maintenant à les attaquer en rase campagne, où nul abri ne pourrait les protéger.

On fit immédiatement les préparatifs de défense, et des éclaireurs furent envoyés en recon-

naissance. Ils ne tardèrent pas à revenir au grand galop, en faisant signe que tout était rassurant. C'était une troupe de cinquante à soixante trappeurs à cheval, appartenant à la Compagnie américaine des Pelleteries. Cette troupe ne tarda pas, accompagnée de ses chevaux de somme, à joindre nos voyageurs; elle était commandée par M. Fontenelle, chef expérimenté, ou plutôt, *partisan*, nom sous lequel un chef est désigné dans le langage technique des trappeurs.

M. Fontenelle apprit au capitaine Bonneville qu'il se rendait, du poste commercial de la Compagnie, au Pierre-Jaune, lieu de la réunion annuelle, avec des renforts et des approvisionnements pour ses chasseurs et ses trafiquants par delà les montagnes; il ajouta qu'il avait donné rendez-vous, dans ce voisinage, à une bande de trappeurs libres. Il avait rencontré la piste du capitaine Bonneville, un moment après avoir quitté le Nebraska; et, s'apercevant qu'elle avait fait fuir tout le gibier, il avait été obligé de faire des marches forcées pour éviter la famine; hommes et chevaux étaient, par conséquent, rendus de fatigue; mais ce lieu n'était pas propre à une halte: toute la plaine devant eux, disait-il, était dépourvue d'herbe et d'eau, et, pour en trouver, il fallait aller jusqu'à la rivière Verte, qui était encore à

une distance considérable. Comme toute sa troupe était montée, il espérait, ajouta-t-il, en marchant bien, atteindre la rivière à la tombée de la nuit : mais il doutait que le capitaine Bonneville pût y arriver avec ses waggons avant le jour suivant. Ayant communiqué ces renseignements, il s'éloigna en toute hâte.

Le capitaine Bonneville le suivit aussi rapidement que les circonstances le permettaient. Le sol était ferme et gravelé; mais les chevaux étaient trop fatigués pour avancer rapidement. Après une journée d'une marche longue et pénible, sans s'arrêter pour le repas du jour, il fut obligé, à neuf heures du soir, de camper dans une plaine découverte, dénuée d'eau et de pâturage.

Le lendemain matin, on débrida les chevaux à la pointe du jour, et on les laissa chercher, s'il était possible, à étancher leur soif avec la rosée répandue sur le peu d'herbe disséminée sur un terrain desséché et sablonneux. Le sol d'une grande partie de cette vallée de la rivière Verte est une argile blanchâtre, dans laquelle la pluie ne saurait pénétrer, mais qui se dessèche et se fend sous les rayons du soleil. En certains endroits, elle produit des herbes salines et du gazon sur le bord des rivières; mais tout le reste est désolé et stérile.

Ce ne fut qu'à midi que le capitaine Bonneville

atteignit les bords du Sids-ki-di, ou Colorado de l'Ouest; mais les souffrances des hommes et des chevaux avaient été excessives, et ce fut avec une avidité presque frénétique qu'ils se précipitèrent, pour étancher leur soif brûlante, dans le courant limpide de la rivière.

Fontenelle et sa troupe n'avaient pas été beaucoup mieux partagés. La plupart de ses hommes avaient bien réussi à atteindre la rivière à la tombée de la nuit, mais ils étaient rendus de fatigue; quant aux autres, leurs chevaux n'ayant pu les soutenir, ils avaient été obligés de s'arrêter en route pour y passer la nuit.

Le lendemain matin, 27 juillet, Fontenelle fit passer la rivière à sa troupe, pendant que le capitaine Bonneville descendait un peu plus bas, vers un endroit où se trouvait une prairie petite, mais fraîche et couverte d'abondants pâturages. Là, on débrida les chevaux afin qu'ils pussent paître et se reposer; la marche dans les montagnes les avait entièrement épuisés; mais cette dernière marche à travers la plaine embrasée leur avait, à peu de chose près, porté le coup de grâce.

Ce fut là que le capitaine eut, pour la première fois, un avant-goût de la stratégie si vantée du commerce des fourrures. Pendant son campement court, mais amical, en compagnie de Fontenelle,

ce trappeur expérimenté avait réussi à embaucher un certain nombre d'Indiens Delawares que le capitaine avait amenés avec lui, en leur offrant, à chacun, 400 dollars pour la chasse de l'automne suivant. Le capitaine fut un peu surpris lorsqu'il vit ces chasseurs, sur les services desquels il avait compté avec confiance, rassembler leurs trappes et passer dans le camp rival. Quoi qu'il en soit, pour ne pas demeurer en reste avec son compétiteur, il dépêcha deux éclaireurs pour aller au devant de la troupe des trappeurs libres qui devaient rejoindre Fontenelle dans le voisinage et pour tâcher de les amener dans son camp.

Il devenait nécessaire de rester quelque temps dans ces environs, afin que les hommes et les chevaux pussent se reposer et reprendre des forces; mais, comme c'était une région pleine de dangers, le capitaine Bonneville se mit à fortifier son camp par des parapets, formés de piquets et de troncs d'arbres.

Ces précautions étaient surtout nécessaires en ce moment, à cause des bandes d'Indiens qui infestaient les environs. Ces sauvages sont les plus dangereux bandits des montagnes et les ennemis implacables des trappeurs. Ce sont des Ismaélites du premier ordre, toujours les armes à la main et prêts à combattre. Les jeunes braves de la

tribu, qui ne possèdent rien, vont à la guerre en vue du butin, pour se procurer des chevaux et acquérir les moyens d'établir une hutte, de soutenir une famille, et d'obtenir le droit de siéger dans les conseils publics. Quant aux vétérans, ils combattent pour l'amour de la chose et pour l'importance que le succès leur confère parmi leurs concitoyens.

Ce sont d'excellents cavaliers, généralement bien montés, sur des chevaux courts et forts, semblables aux poneys des prairies que l'on rencontre à Saint-Louis. Quand ils partent pour la guerre, ils vont à pied, afin de pouvoir, plus sûrement, fouiller le pays, se cacher dans les taillis et les ravins, et employer des subterfuges et des stratagèmes plus adroits. Leur tactique guerrière est de procéder par embuscades, par surprises et par des attaques nocturnes et subites. S'ils réussissent à produire une panique, ils s'élancent en avant avec fureur. Si l'ennemi est sur ses gardes et ne montre aucun signe de crainte, ils mettent alors plus de prudence et de précaution dans leurs mouvements.

Quelques uns d'entre eux sont armés d'arcs et de flèches comme autrefois; le plus grand nombre a des fusils américains faits sur le modèle de ceux de la Compagnie de la baie d'Hudson. Ils se

les procurent au poste commercial de la Compagnie américaine des fourrures, sur la rivière Marias, où ils échangent leurs pelleteries contre des armes, des munitions, des vêtements et des colifichets. Ils sont passionnés pour les liqueurs spiritueuses et le tabac, et, contre ces objets funestes, ils troquent non seulement leurs fusils et leurs chevaux, mais encore leurs femmes et leurs filles. Comme c'est une race perfide et qu'ils entretiennent une hostilité secrète contre les blancs, depuis le jour où un homme de leur tribu fut tué par M. Lewis, associé du général Clarke, dans son expédition exploratrice à travers les montagnes Rocheuses, la Compagnie américaine des fourrures est obligée de tenir constamment dans ce poste une garnison de soixante ou soixante-dix hommes.

Sous la dénomination générale de Pieds-Noirs, on comprend plusieurs tribus, telles que les Surcies, les Péagans, les Indiens de sang et les Gros-Ventres des prairies, qui errent du côté des affluents méridionaux du Pierre-Jaune et du Missouri; on comprend aussi dans cette dénomination quelques autres tribus plus au nord.

Les bandes qui infestaient les montagnes de la rivière du Vent, à l'époque dont nous parlons, étaient les Gros-Ventres des prairies, qu'i

ne faut pas confondre avec les Gros-Ventres du Missouri, lesquels habitent vers la partie inférieure de ce fleuve et sont amis des blancs.

La bande hostile des Gros-Ventres se tient vers les eaux supérieures du Missouri et compte environ neuf cents combattants. Une fois, tous les deux ou trois ans, ils quittent leurs parages habituels et vont visiter les Arapahoes de l'Arkansas. Ils passent soit par le pays des Corbeaux et les collines Noires, ou par le territoire des Nez-Percés, des Têtes-Plates, des Bannecks et des Shoshonies. Comme ils sont avec toutes ces tribus sur le meilleur pied d'hospitalité, leurs expéditions sont habituellement conduites de la manière la plus audacieuse et la plus déprédatrice; ils n'hésitent même pas à étendre leur maraudage aux troupes de blancs qu'ils rencontrent, suivant leur piste, rôdant autour de leur camp, dressant des embuscades aux caravanes des trappeurs libres, et assassinant le trappeur isolé. Il en résulte des combats fréquents et acharnés entre eux et les montagnards, dans les sauvages défilés des montagnes Rocheuses.

La bande en question revenait, à cette époque, de l'une de ses visites accoutumées chez les Arapahoes; et, dans le chapitre suivant, nous parlerons de quelques rencontres meurtrières qui

avaient eu lieu entre elle et les trappeurs, très peu de temps avant l'arrivée du capitaine Bonneville dans les montagnes.

CHAPITRE VI.

Sublette et sa troupe. — Robert Campbell. — Le capitaine Wyeth et une brigade d'hommes de l'Est. — Caractère entreprenant des Yankées. — Fitz-Patrick. — Son aventure avec les Pieds-Noirs. — Un rendez-vous de montagnards. — Bataille de la Vallée de Pierre. — Une embuscade indienne. — Retour de Sublette.

Laissant le capitaine Bonneville et sa troupe fortifiés dans leur camp de la vallée de la rivière Verte, nous reviendrons sur nos pas, pour accompagner une caravane de la Compagnie des fourrures des montagnes Rocheuses, laquelle se rendait, avec des approvisionnements, de Saint-Louis au rendez-vous annuel dans la Vallée de Pierre. Cette caravane se composait de soixante hommes bien montés et conduisant une file de chevaux de somme. Ils étaient commandés par le capitaine William Sublette, actionnaire de la Compagnie, et l'un des chefs les plus actifs, les plus intrépides et les plus renommés dans ce service semi-militaire. Il était accompagné de son associé d'affaires et de son compagnon de dangers,

M. Robert Campbell, l'un des pionniers du commerce des fourrures par delà les montagnes, et qu'il y avait commandé des expéditions de trappeurs aux époques les plus périlleuses.

Pendant que ces dignes amis étaient en route pour la frontière, ils rencontrèrent une autre expédition qui se dirigeait également vers les montagnes : c'était une caravane régulière d'hommes de l'Est, c'est à dire de la Nouvelle-Angleterre, qui, obéissant au génie entreprenant et envahisseur de leur race, entraient alors dans une nouvelle ligne d'entreprises qui leur était totalement inconnue.

Cette dernière troupe avait été équipée et était défrayée et commandée par Nathaniel J. Wyeth de Boston. Ce gentleman avait pensé qu'on pourrait former, en le rattachant au commerce des fourrures, un établissement avantageux pour la pêche du saumon. Il avait donc employé des capitaux à l'achat de marchandises qu'il supposait convenir au commerce avec les Indiens, et avait engagé à son service un certain nombre d'hommes de l'Est, qui n'avaient jamais pénétré dans les régions avancées de l'Ouest et qui ne connaissaient rien du désert. Avec eux il se frayait intrépidement un chemin à travers le continent, sans se laisser rebuter par les périls, les obstacles ou la distance, de la même manière que l'armateur

d'un bâtiment côtier de la Nouvelle-Angleterre s'aventurera froidement dans un voyage pour la mer Noire ou dans une croisière de pêche pour l'océan Pacifique.

Avec toute leur aptitude nationale et leur intelligence à créer des expédients et des ressources, le capitaine Wyeth et ses hommes se trouvèrent on ne peut plus embarrassés quand ils atteignirent la frontière, et reconnurent que le désert exigeait une expérience et des habitudes qui leur manquaient totalement. A l'exception du chef, aucun d'eux n'avait de sa vie vu un Indien ou manié une carabine; ils n'avaient ni guide ni interprète, ils ignoraient complètement les ruses des bois, comme aussi l'art de se frayer un chemin à travers des hordes sauvages, et de pourvoir à leur subsistance pendant les longues marches dans ces montagnes et ces plaines stériles. — Ce fut dans cette position critique que le capitaine Sublette les trouva, arrêtés ou plutôt échoués dans la petite ville frontière d'Indépendance dans le Missouri, et il eut la complaisance de les prendre à la remorque. Les deux troupes voyagèrent amicalement ensemble; les hommes des frontières de la troupe de Sublette donnèrent à leurs camarades yankées des leçons de chasse, les initièrent quelque peu dans l'art

de traiter avec les Indiens, et tous arrivèrent sans accident aux affluents supérieurs du Nebraska ou la Platte.

Cependant M. Fitz-Patrick, l'actionnaire de la Compagnie, qui résidait alors au delà des montagnes, vint du rendez-vous de la Vallée de Pierre au devant d'eux, pour accélérer leur marche. Il les accompagna jusqu'aux Eaux Douces, puis, prenant une couple de chevaux, l'un pour monture et l'autre comme cheval de somme, il partit en exprès pour la Vallée de Pierre, afin de tout préparer pour leur arrivée et pour être à même de commencer sa campagne de chasse avant la Compagnie rivale.

Fitz-Patrick était un montagnard robuste et expérimenté, et connaissait tous les passages et tous les défilés. Pendant qu'il poursuivait sa route solitaire dans la vallée de la rivière Verte, il aperçut de loin plusieurs cavaliers et fit halte pour les reconnaître. Il pensait que c'était quelque détachement venu du rendez-vous, ou une troupe d'Indiens amis. Les cavaliers l'aperçurent, et jetant le cri de guerre, s'élancèrent vers lui au galop : il reconnut à la fois le péril et sa méprise : — c'étaient des Pieds-Noirs.....

Sautant sur son cheval le plus agile et abandonnant l'autre à l'ennemi, il s'enfuit vers les

montagnes et réussit à échapper par l'un des plus dangereux défilés. Là, il se cacha pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'il crut les Indiens partis; et rentra dans la vallée; il fut de nouveau poursuivi, perdit son unique cheval, et n'échappa qu'en gravissant les rochers. Il resta ainsi pendant plusieurs jours aux aguets, au milieu des rocs et des précipices, mourant presque de faim, et n'ayant plus dans sa carabine qu'une charge qu'il conservait pour se défendre.

Pendant ce temps, Sublette et Campbell, avec leur compagnon de voyage, le capitaine Wyeth, avaient poursuivi leur marche sans être inquiétés, et étaient arrivés dans la vallée de la rivière Verte sans se douter qu'il y eût, dans le voisinage, aucun ennemi en embuscade. Ils étaient campés une nuit sur les bords d'une petite rivière sortie des montagnes de la rivière du Vent, lorsqu'à minuit une bande d'Indiens se précipita tout à coup sur leur camp avec d'horribles hurlements et en faisant une décharge de fusils et de flèches. Un mulet fut blessé et plusieurs chevaux brisèrent leur longe; ce fut le seul mal qui en résulta. Tout le camp prit aussitôt les armes; mais, à la faveur de la nuit, les Indiens se retirèrent avec des hurlements de triomphe, emmenant avec eux plusieurs chevaux.

C'était là un assez désagréable avant-goût de la vie des montagnes pour quelques uns des hommes du capitaine Wyeth, accoutumés à l'existence régulière et paisible de la Nouvelle-Angleterre; tout cela n'était pas non plus trop du goût des hommes du capitaine Sublette, presque tous créoles et citadins de Saint-Louis. Ils continuèrent leur marche le lendemain matin, ayant soin de mettre des éclaireurs en tête et sur les flancs de leur colonne, et arrivèrent sans autre accident dans la Vallée de Pierre.

La première chose que fit le capitaine Sublette, à son arrivée au rendez-vous, fut de demander Fitz-Patrick. Il apprit avec étonnement qu'il n'était point encore de retour, et qu'on n'avait reçu de lui aucune nouvelle. Il éprouva alors une grande inquiétude sur son compte, et craignit qu'il ne fût tombé entre les mains des Pieds-Noirs qui avaient attaqué le camp pendant la nuit. Ce fut donc avec un vif sentiment de joie qu'il le vit reparaître conduit par deux chasseurs iroquois-métis, qui, étant à cheval, le ramenèrent facilement au rendez-vous. Il était tellement maigri, qu'il était à peine reconnaissable.

La Vallée de Pierre a environ trente milles de long sur quinze de large; elle est bornée, à l'ouest et au sud, par des crêtes basses et irrégulières, et

dominée à l'est par trois hautes montagnes appelées les Trois-Tétons, qui s'élèvent comme les limites du territoire sur une vaste étendue de pays.

Une belle rivière, alimentée par les ruisseaux et les sources de montagnes, court dans la vallée vers le nord, la divisant en deux parties presque égales. Les prairies qui bordent ses rives sont larges et étendues, couvertes de saules et de cotonniers si étroitement entrelacés qu'il est presque impossible de s'y frayer un chemin.

C'est dans cette vallée qu'était réunie la population si diverse attachée au commerce des fourrures. Là, les deux Compagnies rivales avaient leur campement et tous leurs adhérents : marchands, trappeurs, chasseurs, sangs-mêlés, venus de tous les points de l'horizon, y attendaient leur approvisionnement annuel et les ordres pour partir dans de nouvelles directions. Là aussi les tribus sauvages intéressées dans le commerce des fourrures, les Nez-Percés, ou Indiens Chopunnish, et les Têtes-Plates avaient posé leurs tentes au bord des eaux, et attendaient avec leurs femmes la distribution des marchandises et des parures. Il y avait, en outre, une troupe de quinze trappeurs libres campés un peu à l'écart des autres, et commandés par un chef vaillant de l'Arkansas, nommé Sinclair.

Telle était la population hétérogène, se montant à plusieurs centaines d'hommes civilisés et sauvages, répartis, sous des tentes et des huttes, dans les camps divers.

L'arrivée du capitaine Sublette, avec des approvisionnements, mit la Compagnie des fourrures en pleine activité. Les marchandises furent promptement déballées, et ne tardèrent pas à être transmises aux trappeurs et aux Indiens; les banquets et les réjouissances ordinaires eurent lieu; ensuite toutes les bandes se dispersèrent pour se rendre à leurs destinations respectives.

Le 17 juillet, une petite brigade de quatorze trappeurs, conduite par Milton Sublette, frère du capitaine, partit dans l'intention de s'avancer au sud-ouest. Ils étaient accompagnés par Sinclair et ses quinze trappeurs. Le capitaine Wyeth, et sa troupe de chasseurs de castors et de pêcheurs de saumons, réduite maintenant à onze hommes, prirent cette occasion de continuer leur croisière dans le désert, de concert avec des pilotes si expérimentés.

Le premier jour, ils s'avancèrent à environ huit milles vers le sud-ouest, et campèret la nuit sans être sortis encore de la Vallée de Pierre. Le lendemain matin, au moment où ils levèrent leur camp, ils aperçurent une longue file de gens qui débou-

chaient par l'un des défilés de la montagne. Ils pensèrent d'abord que c'étaient Fontenelle et sa troupe, dont ils attendaient chaque jour l'arrivée; mais le capitaine Wyeth alla les reconnaître avec sa lunette d'approche, et vit bientôt que c'étaient des Indiens. Ils étaient divisés en deux troupes contenant en tout cent cinquante individus, hommes, femmes et enfants. Les uns étaient à cheval, peints et équipés d'une manière étrange, avec des couvertures d'écarlate flottant au gré du vent; mais la plus grande partie était à pied. Ils avaient aperçu les trappeurs avant d'être eux-mêmes découverts, et descendaient en hurlant dans la plaine. Quand ils furent plus rapprochés, on reconnut que c'étaient des Pieds-Noirs.

L'un des trappeurs de la brigade de Sublette, un sang-mêlé, nommé Antoine Godin, monta alors à cheval et galopa de leur côté, comme pour conférer avec eux. C'était le fils d'un chasseur iroquois cruellement assassiné par les Pieds-Noirs auprès d'une petite rivière qui porte encore son nom, au pied des montagnes. Antoine était accompagné d'un Indien Tête-Plate, dont la tribu, autrefois puissante, avait été complétement écrasée dans les guerres avec les Pieds-Noirs. Tous deux nourrissaient donc la vengeance la plus acharnée contre ces maraudeurs des montagnes. Les

Pieds-Noirs firent halte : l'un des chefs s'avança seul et désarmé, portant le calumet de paix. Cette ouverture était certainement pacifique ; mais Antoine et l'Indien étaient si disposés à l'hostilité, qu'ils prétendirent que c'était une démonstration perfide.

« Votre carabine est-elle chargée ? dit Antoine à son compagnon rouge.

— Elle l'est.

— En ce cas, armez-la, et suivez-moi. »

Ils rencontrèrent à moitié chemin le Pied-Noir, qui leur tendit la main en signe d'amitié ; Antoine la lui serra.

« Feu ! » s'écria-t-il.

L'Indien Tête-Plate mit en joue et étendit par terre le Pied-Noir. Antoine lui arracha sa couverture d'écarlate qui était richement ornée, et regagna le camp au galop, pendant que les balles de l'ennemi sifflaient à ses oreilles.

Les Indiens se jetèrent aussitôt au bord d'un marais, parmi des saules et des cotonniers entremêlés de vignes. Là ils commencèrent à se fortifier ; les femmes creusant une tranchée et élevant un rempart de troncs d'arbres et de branches, dans l'épaisseur du bois, pendant que les guerriers escarmouchaient à l'extérieur pour tenir les trappeurs à distance.

Les derniers prirent position dans un ravin en face, d'où ils ouvrirent un feu continu. Quant au capitaine Wyeth et à sa petite troupe de gens de l'Ouest, ils ne pouvaient revenir de ce second échantillon de la vie du désert; ces hommes n'entendant rien au combat d'embuscade et à l'usage de la carabine ne savaient quel parti prendre. Toutefois, le capitaine Wyeth agit en commandant habile; il rassembla tous ses chevaux et les attacha; puis, se servant de ses ballots de marchandises pour former un retranchement, il ordonna à ses hommes de tenir garnison et de ne pas s'aventurer hors de leur forteresse. Pour lui, il alla se réunir aux autres chefs, résolu de prendre part à la lutte.

Pendant ce temps, un exprès avait été envoyé au rendez-vous pour demander des renforts. Le capitaine Sublette et son compagnon d'armes, Campbell, étaient dans leur camp lorsque l'exprès arriva au galop dans la plaine, en agitant son bonnet et en jetant un cri d'alarme : « Les Pieds-Noirs! les » Pieds-Noirs! on se bat dans le haut de la vallée! » aux armes! aux armes! »

L'alarme passa d'un camp à l'autre : c'était une cause commune. Tout le monde monta à cheval et prit sa carabine. Les Nez-Percés et les Têtes-Plates se joignirent aux combattants. Tous s'empresse-

rent de partir au galop; la vallée fut bientôt couverte d'hommes blancs et rouges qui la parcouraient avec rapidité.

Sublette laissa ses gens à la garde du camp, attendu que c'étaient des recrues venues de Saint-Louis et non des hommes habitués à la stratégie des guerres indiennes. Lui et son ami Campbell se préparèrent à combattre. Après avoir ôté leurs habits, relevé leurs manches et s'être armés de pistolets et de carabines, ils montèrent à cheval et s'élancèrent aux premiers rangs. Tout en galopant, ils firent leur testament dans un mode tout à fait militaire; chacun d'eux déclara comment il voulait qu'on disposât, en cas de mort, de ce qui lui appartenait, et nomma l'autre son exécuteur testamentaire.

Les guerriers pieds-noirs avaient cru n'avoir d'autre ennemi à combattre que la brigade de Milton Sublette, et leur étonnement fut grand quand ils virent la vallée tout à coup se remplir de cavaliers qui accouraient au grand galop vers le champ de bataille. Ils se retirèrent dans leur fort, qui était complètement caché dans le bois sombre et inextricable. La plupart de leurs femmes et de leurs enfants s'étaient réfugiés dans les montagnes. Les trappeurs firent alors une sortie et s'approchèrent d'un marais en tirant

au hasard dans les taillis; les Pieds-Noirs voyaient beaucoup mieux leurs adversaires qui étaient en rase campagne, et un sang-mêlé fut blessé à l'épaule.

Quand le capitaine Sublette arriva, il voulut qu'on pénétrât dans le marais et qu'on donnât l'assaut au fort; mais tous reculèrent d'effroi à cette proposition, tant ils voyaient de périls à attaquer ces gens désespérés dans leurs sauvages cavernes. Leurs alliés indiens eux-mêmes, bien qu'accoutumés à la guerre des bois, regardaient celui-ci comme presque impénétrable et offrant de grands dangers. Sublette n'était pas homme à abandonner son projet; il offrit de marcher en tête de l'attaque. Campbell voulut l'accompagner.

Avant d'entrer dans ce bois périlleux, Sublette prit ses frères à l'écart, et leur dit que, dans le cas où il périrait, Campbell, qui connaissait ses volontés, serait son exécuteur testamentaire. Cela fait, il saisit sa carabine et s'élança dans les taillis, suivi de Campbell. Sinclair, le partisan de l'Arkansas, était à la lisière du bois avec ses frères et quelques uns de ses hommes. Excité par le courageux exemple des deux amis, il s'avança pour partager leurs dangers.

Le marais était le produit du travail des cas-

tors qui, en barrant un courant d'eau, avaient inondé une partie de la vallée. Le sol était surabondamment couvert de bois et de taillis si étroitement entrelacés, qu'il était impossible de voir à dix pas devant soi; les trois compagnons de péril étaient obligés de ramper l'un après l'autre; il leur fallait, pour avancer, écarter les branches et les vignes; encore fallait-il le faire avec précaution de peur d'attirer les regards de quelque Indien aux aguets. Chacun marchait en tête à son tour, s'avançant d'une soixantaine de pas à la fois, et, de temps à autre, appelant ses hommes pour qu'ils eussent à les suivre. Peu à peu, quelques uns de ces derniers pénétrèrent dans le marais, et les suivirent à quelque distance.

Bientôt ils arrivèrent dans une partie du bois moins obscure et aperçurent, entre les arbres, la forteresse grossière. C'était, comme nous l'avons dit, un simple parapet formé de troncs et de branches d'arbres, avec des couvertures, des vêtements, des peaux de buffles, et recouvert par ces morceaux de cuir qui forment la toiture des huttes indiennes. Le mouvement des trois chefs, pendant qu'ils marchaient ainsi à tâtons, avait été aperçu par leur vigilant ennemi; et au moment où Sinclair, qui était en avant, écartait quelques branches, il reçut une

balle dans le corps. Il tomba sous le coup. « Portez-moi vers mon frère, » dit-il à Campbell. Ce dernier le confia à quelques hommes qui le transportèrent hors du marais.

Sublette alors se mit en tête. Pendant qu'il reconnaissait le fort, il aperçut un Indien qui regardait par une ouverture. Au même instant, il fit feu, et la balle alla frapper le sauvage dans l'œil. Pendant qu'il rechargeait, il appela Campbell et lui montra cette ouverture. « Ayez l'œil sur ce point, dit-il, et vous aurez bientôt une belle occasion pour tirer. » A peine il achevait de prononcer ces paroles, qu'une balle le frappa à l'épaule et le fit presque tourner sur lui-même. Sa première pensée fut de saisir son bras avec son autre main et de le mouvoir en tout sens ; il reconnut avec satisfaction que l'os n'était pas fracturé. L'instant d'après, il se sentit tellement faible qu'il ne put plus se tenir debout. Campbell le prit dans ses bras et l'emporta hors du taillis. La même balle, qui avait frappé Sublette, blessa un autre homme à la tête.

Les montagnards ouvrirent alors, de l'intérieur du bois, un feu bien nourri auquel le fort répondait de temps à autre. Malheureusement, les trappeurs et leurs alliés, en cherchant le fort, s'étaient

dispersés, en sorte que le capitaine Wyeth s'approchait de la citadelle du côté du nord-ouest, pendant que les autres y arrivaient par le côté opposé. Il en résulta un feu croisé qui, parfois, faisait autant de mal aux amis qu'aux ennemis. Un Indien fut atteint, auprès du capitaine Wyeth, par une balle qui, on en avait la certitude, était partie de la carabine d'un trappeur de l'autre côté du fort.

En ce moment, le nombre des blancs et de leurs alliés indiens s'était tellement augmenté de tous ceux qui arrivaient successivement du rendez-vous, qu'il n'y avait plus d'espoir pour les Pieds-Noirs. Toutefois, ils continuèrent obstinément à rester dans leur fort sans demander à se rendre.

De temps à autre, on tira, contre le retranchement, pendant le reste du jour. Parfois un des alliés indiens s'élançait par bravade près du fort, faisait feu sur le parapet, arrachait un morceau de peau de buffle ou une couverture d'écarlate et revenait en triomphe vers ses camarades. Toutefois, le plus grand nombre des hommes tués dans la garnison sauvage le furent dans la première partie de l'attaque.

Il y eut un moment où l'on voulut mettre le feu à la forteresse, et les femmes appartenant aux

alliés furent employées à rassembler des combustibles; mais ce projet fut bientôt abandonné. Les Nez-Percés ne voulaient pas détruire les vêtements, couvertures et autres dépouilles de l'ennemi qu'ils étaient assurés de voir tomber en leur pouvoir.

Les Indiens, en combattant, aiment à s'insulter et à se railler mutuellement. Durant l'un des intervalles de la bataille, on entendit la voix des chefs des Pieds-Noirs qui criaient :

« Aussi longtemps que nous avons eu de la poudre et des balles, nous vous avons combattus en rase campagne; quand nous les avons eues épuisées, nous nous sommes retirés ici pour mourir avec nos femmes et nos enfants. Vous pouvez nous brûler dans nos forteresses ; mais restez auprès de nos cendres, et vous, qui êtes si avides de combats, vous en aurez bientôt assez. Il y a, ici près, quatre cents huttes de nos frères. Ils seront bientôt ici; — leurs bras sont forts ; — leurs cœurs sont vaillants : — ils nous vengeront! »

Ce discours fut traduit deux ou trois fois par des interprètes nez-percés et créoles. Au moment où on le traduisait en anglais, on entendit encore la voix du chef qui disait qu'en ce moment quatre cents huttes de sa tribu attaquaient le camp à l'autre extrémité de la vallée. Chacun alors fut

d'avis qu'il fallait courir à la défense du rendez-vous; un détachement fut laissé pour surveiller le fort; le reste galopa vers le camp.

La nuit étant venue, les trappeurs sortirent du marais et prirent position sur la lisière du bois. Le matin, leurs compagnons revinrent du rendez-vous et rapportèrent que tout y était paisible. A la pointe du jour, ils se basardèrent dans l'intérieur du marais et s'approchèrent du fort. Tout était silencieux. Ils avancèrent sans obstacles et entrèrent dans le fort : il avait été abandonné pendant la nuit, et les Pieds-Noirs avaient effectué leur retraite en emportant leurs blessés sur des litières faites de branches d'arbres, et laissant sur le gazon des traces sanglantes.

On trouva dans le fort les cadavres de dix Indiens, entre autres celui que Sublette avait atteint dans l'œil. Les Pieds-Noirs rapportèrent plus tard qu'ils avaient perdu vingt-six guerriers dans cette bataille. On trouva aussi trente chevaux de tués; parmi eux se trouvaient quelques uns de ceux qui avaient été récemment dérobés, dans la nuit, à la troupe de Sublette; ce qui prouvait que c'étaient les mêmes sauvages qui l'avaient attaqué. On reconnut que c'était l'avant-garde du corps principal des Pieds-Noirs, qui avait suivi la piste de la caravane de Sublette. Cinq blancs et un sang-mêlé furent

tués et plusieurs blessés. Sept Nez-Percés furent tués également et six blessés. Ils avaient un vieux chef réputé invulnérable; pendant l'action, il fut atteint d'une balle morte et vomit du sang; mais sa peau ne fut point entamée. Ses compatriotes furent alors pleinement convaincus qu'il était à l'épreuve de la poudre et des balles.

On rapporte qu'une circonstance remarquable eut lieu le lendemain de la bataille. Le matin, au moment où quelques trappeurs et leurs alliés indiens s'approchaient du fort, à travers les bois, ils virent une femme indienne, dont les traits et la taille étaient pleins de majesté, appuyée contre un arbre. Ils s'étonnaient qu'elle fût restée là pour tomber au pouvoir de ses ennemis; mais leur surprise cessa quand ils virent à ses pieds le corps d'un guerrier. Peut-être sa douleur l'empêcha d'apercevoir leur approche; peut-être sa fierté la retint silencieuse et immobile. En la voyant, les Indiens jetèrent un grand cri, et avant que les trappeurs pussent s'y opposer, son corps mutilé tomba sur le cadavre qu'elle avait refusé d'abandonner.

Nous avons entendu révoquer en doute cette anecdote par un des chefs qui avaient assisté à la bataille; mais le fait put avoir lieu sans qu'il le vît ou sans qu'il en eût connaissance. C'est un bel exemple de dévouement de femme, de dévouement

jusqu'à la mort; nous sommes disposés à y croire, et nous l'avons rapporté avec orgueil.

Après la bataille, la brigade de Milton Sublette, ainsi que les trappeurs libres et les hommes de la Nouvelle-Angleterre du capitaine Wyeth, restèrent quelques jours au rendez-vous pour voir si le corps principal des Pieds-Noirs était dans l'intention d'attaquer. Rien de pareil n'arrivant, ils se remirent en marche et continuèrent leur route vers le sud-ouest.

Le capitaine Sublette, ayant distribué ses approvisionnements, se proposait de retourner à Saint-Louis avec les fourrures reçues des trappeurs et des Indiens; mais sa blessure le força d'ajourner son départ.

Plusieurs de ceux qui devaient l'accompagner s'impatientèrent de ce délai. Parmi eux, se trouvait un jeune Bostonien, M. Joseph More, l'un des adhérents du capitaine Wyeth, qui en avait assez de la vie des montagnes et de la guerre des sauvages, et n'aspirait plus qu'à retourner dans les domaines de la civilisation. Lui et six autres, parmi lesquels étaient M. Foy du Mississipi, M. Alfred K. Stephens de Saint-Louis et deux petits-fils du célèbre Daniel Boon, partirent avant la caravane de Sublette, résolus de se frayer un chemin à travers les montagnes.

Cinq jours s'étaient écoulés depuis la bataille du marais; nos sept compagnons continuaient leur marche à travers la vallée de Jackson, peu distante des Trois-Tétons, lorsqu'au moment où ils descendaient une colline, une troupe des Pieds-Noirs embusqués se montra tout à coup avec un hurlement terrible. Le cheval du jeune Bostonien, qui marchait en tête, se cabra de terreur et jeta par terre son inhabile cavalier. Le jeune homme gravit le flanc de la colline; mais, peu accoutumé à ces sauvages scènes, il perdit sa présence d'esprit et resta, immobile, et comme paralysé, sur la crête d'un rocher, jusqu'à ce que les Pieds-Noirs arrivèrent et le tuèrent sur place. Ses camarades avaient fui à la première alarme; mais deux d'entre eux, Foy et Stewens, déjà arrivés à moitié chemin au sommet de la colline, voyant le danger de leur camarade, s'arrêtèrent, rebroussèrent chemin, mirent pied à terre et volèrent à son secours. Foy fut tué immédiatement; Stewens fut grièvement blessé, mais s'échappa pour mourir cinq jours après.

Les survivants retournèrent au camp du capitaine Sublette, apportant la nouvelle de ce dernier désastre. Cet infatigable chef, dès qu'il put supporter la route, partit pour retourner à Saint-Louis, accompagné de Campbell. Comme ils avaient

un certain nombre de chevaux de somme richement chargés de fourrures, ils prirent dans les montagnes une route différente, dans l'espoir d'éviter les bandes malfaisantes des Pieds-Noirs.

Ils réussirent à atteindre la frontière sains et saufs. Nous nous rappelons les avoir vus avec leur bande, deux ou trois mois plus tard, passer sur la lisière d'un bois dans la partie supérieure du Missouri. Leur longue caravane s'étendait sur une seule file l'espace de plus d'un mille. Sublette avait le bras en écharpe. Les montagnards, avec leur rude costume de chasse, armés de carabines et grossièrement montés, conduisant leurs chevaux de somme par la bride pour leur faire descendre une colline de la forêt, ressemblaient à des brigands revenant avec leur butin. Au sommet des quelques ballots, étaient perchés plusieurs enfants métis, vrais petits singes, avec des yeux noirs étincelants sous leurs cheveux crépus. C'étaient les enfants des trappeurs, gages d'amour que leur avaient donnés leurs épouses du désert.

CHAPITRE VII.

Retraite des Pieds-Noirs. — Le camp de Fontenelle en danger. — Le capitaine Bonneville et les Pieds-Noirs. — Trappeurs libres. — Leur caractère, leurs habitudes, leur costume, leur équipement, leurs chevaux. — Chasseurs de la montagne. — Leur visite au camp. — Amitié et réjouissances. — Un repas fraternel. — Rodomontades, brouille et raccommodement.

Les guerriers pieds-noirs, après avoir effectué leur retraite nocturne et quitté leur sauvage forteresse dans la Vallée de Pierre, rétrogradèrent dans la vallée de Sids-ki-di, la rivière Verte, où ils rejoignirent le corps principal de leur bande. Leurs forces totales se montaient à plusieurs centaines de combattants, sombres et exaspérés par leur dernier désastre. Ils avaient avec eux leurs femmes et leurs enfants, ce qui les rendait incapables d'aucune entreprise guerrière de quelque importance; mais, lorsque, dans le cours de leur marche errante, ils arrivèrent en vue du camp de Fontenelle, qui avait pris position à quelque distance dans la partie supérieure de la vallée de la rivière Verte, afin

d'y attendre les trappeurs libres, ils jetèrent un cri de guerre terrible et s'avancèrent avec fureur comme pour attaquer. La réflexion leur fit réprimer ce premier mouvement; ils se rappelèrent la leçon qu'ils venaient de recevoir et ne purent s'empêcher de remarquer la force de la position de Fontenelle qui avait assis son camp avec beaucoup de tact et de jugement.

Un pourparler s'ensuivit. Les Pieds-Noirs ne dirent rien de la bataille dont Fontenelle n'avait pas encore reçu la nouvelle. Néanmoins ce dernier, connaissant la nature perfide et hostile de ces sauvages, eut soin de leur donner avis du campement du capitaine Bonneville, afin qu'ils n'ignorassent pas qu'il y avait d'autres blancs dans le voisinage.

La conférence terminée, Fontenelle envoya un Indien Delaware de sa troupe conduire quinze d'entre les Pieds-Noirs au camp du capitaine Bonneville. Il y avait, en ce moment, dans le camp du capitaine, deux Indiens Corbeaux arrivés récemment. Ils virent de fort mauvais œil cette députation de leurs implacables ennemis et les représentèrent au capitaine sous les plus noires couleurs, lui déclarant que ce qu'il pouvait faire de mieux, ce serait de mettre sur-le-champ à mort ces quinze individus.

Toutefois, le capitaine, qui n'avait rien appris du

conflit dans la Vallée de Pierre, refusa de se rendre à ce sage conseil. Il traita avec son urbanité ordinaire les farouches guerriers. Ils restèrent au camp pendant quelque temps, se convainquirent sans doute que tout y était sur le meilleur pied de vigilance militaire et qu'il ne serait pas facile de surprendre ou de molester impunément un pareil ennemi; puis ils partirent pour rapporter à leurs camarades ce qu'ils avaient vu.

Les deux éclaireurs que le capitaine Bonneville avait envoyés à la recherche de la troupe de trappeurs libres, attendus par Fontenelle afin de les amener dans son camp, avaient réussi dans leur mission, et, le 12 août, ces personnages se présentèrent.

Pour faire comprendre le sens de cette dénomination de *trappeurs libres*, il est nécessaire de dire les conditions auxquelles se font les engagements au service des Compagnies des fourrures. Quelques uns ont un traitement fixe, et on leur fournit armes, chevaux, trappes et autres objets nécessaires. Ils sont soumis à un commandement et sont tenus de remplir tous les devoirs exigés d'eux dans l'intérêt du service, tels que chasser, trapper, charger et décharger les chevaux, monter la garde : ce sont là les trappeurs à gages.

Les trappeurs libres constituent une classe plus indépendante, et, en les décrivant, nous emploie-

rons les expressions mêmes du capitaine Bonneville :

« Ils vont et viennent, dit-il, quand et où il leur plaît, se pourvoient eux-mêmes de chevaux, d'armes et d'équipement; trappent et trafiquent pour leur compte et vendent leurs pelleteries au plus offrant. Parfois, quand ils se trouvent dans un terrain de chasse périlleux, ils s'attachent au camp de quelque marchand pour y trouver protection. Là ils sont soumis à quelques restrictions; ils sont tenus de se conformer aux règles ordinaires du trappage, et de remplir certains devoirs généraux exigés de tous, dans l'intérêt du bon ordre et de la sûreté du camp. En retour de cette protection, ils sont tenus de vendre à tant par peau, au marchand qui commande le camp, tous les castors qu'ils prennent; ou, s'ils préfèrent s'en défaire ailleurs, ils doivent payer, pour la chasse entière, une redevance de 30 à 40 dollars. »

Il y a encore une classe inférieure de trappeurs qui, par des motifs soit de prudence, soit de pauvreté, viennent sur ces terrains de chasse dangereux, sans chevaux, ni équipement, et en sont pourvus par les marchands. Ces hommes, de même que les trappeurs à gages, sont tenus de s'occuper activement à prendre des castors qu'ils portent à la hutte du marchand où il leur est tenu compte d'une somme stipulée pour chaque castor ainsi livré.

Les blancs qui mènent ainsi une vie errante, et qui ont été quelque temps en contact avec les sauvages, ont une tendance invariable à adopter de sauvages habitudes; mais cela est vrai surtout des trappeurs libres. Ils mettent leur vanité et leur ambition à mépriser tout ce qui porte l'empreinte de la vie civilisée, et à prendre les manières et les habitudes, le costume, le geste et même la démarche des Indiens.

Vous ne pouvez faire au trappeur libre un compliment plus flatteur que de lui dire que vous l'avez pris pour un guerrier indien. Et, en effet, l'analogie est complète. Sa longue chevelure est arrangée avec soin; elle retombe négligemment sur ses épaules, ou est proprement tressée et entremêlée de peaux de loutres ou de rubans de diverses couleurs. Une blouse de chasse de grossier calicot et de couleur vive, ou de cuir orné, lui tombe jusqu'aux genoux; des guêtres d'une coupe singulière, ornées de cordons, de franges et d'une profusion de grelots, entourent ses jambes; et sa chaussure se compose d'une magnifique paire de moccasins brodés de perles fausses, ce qu'il y a de plus beau en fabrication indienne.

Une couverture écarlate ou de quelque autre couleur éclatante pend de ses épaules et est nouée autour des reins par une ceinture rouge où il

place ses pistolets, son couteau et le tuyau de son calumet indien, ces préparatifs de paix ou de guerre. Son fusil est décoré avec soin de vermillon et de petits clous de cuivre, et pourvu d'un fourreau de peau de daim orné çà et là d'une plume.

Son cheval, cette noble source d'orgueil, de plaisir et de profits pour le montagnard, est choisi pour sa vitesse, son ardeur et la vivacité de son allure; après sa propre personne c'est ce qu'il estime le plus au monde. Il a une vaste part à ses largesses et à sa pompe de trappeur. Il est harnaché de la manière la plus ambitieuse et la plus fantastique; les rênes et la croupière sont ornées de perles fausses et de cocardes; sa tête, sa crinière et sa queue sont abondamment décorées de plumes d'aigle qui flottent au gré du vent. Pour compléter ce grotesque équipage, le fier animal est rayé et tacheté de vermillon ou d'argile blanche, selon que l'un ou l'autre contraste plus vivement avec sa couleur naturelle.

Telle est la description que fait le capitaine Bonneville de ces hôtes du désert, et leur apparition dans le camp fut véritablement caractéristique. Ils vinrent au grand galop, en déchargeant leurs fusils et en hurlant à la manière indienne. Leur figure basanée et brûlée par le soleil, leurs longs cheveux flottants, leurs guêtres, leurs moccasins,

leur couverture aux vives couleurs, leurs chevaux peints, magnifiquement harnachés, leur donnaient tellement l'air et l'apparence d'Indiens, qu'il était difficile de se persuader que c'étaient des blancs élevés dans la vie civilisée.

Le capitaine Bonneville, charmé de l'air véritablement chasseur de ces cavaliers des montagnes, les accueillit cordialement dans son camp et leur fit donner force grog pour les régaler, ce qui les mit bientôt en belle humeur. Ils proclamèrent le capitaine le plus admirable homme du monde, ses gens de fort bons garçons, et ils jurèrent qu'ils passeraient la journée avec eux. Ils le firent, et ce fut une journée de bravache et de rodomontades. Les principaux matamores parmi les trappeurs libres avaient chacun leur cercle de novices tirés de la troupe du capitaine, chasseurs en herbe, n'ayant pas l'habitude de la vie indienne, et *mangeurs de lard*, comme les vétérans du désert les appelaient fièrement. Ils les émerveillaient et les charmaient par l'étonnant récit de leurs faits et gestes parmi les Indiens, et par les prodiges qu'ils avaient vus, ou faits, dans leurs aventureux pélerinages dans les montagnes.

Le soir, les trappeurs libres se retirèrent et retournèrent au camp de Fontenelle, on ne peut plus charmés de leur visite et de leurs nouvelles con-

naissances, et promettant de revenir le lendemain. Ils tinrent parole : leurs visites devinrent journalières ; ils furent les bienvenus des hommes du capitaine ; un régal en suivait un autre, jusqu'à ce que les deux troupes furent complètement placées sous l'influence bachique.

Alors vinrent la confusion et le bruit ; on ne laissa plus les trappeurs libres avoir seuls la parole. Les fier-à-bras et les trappeurs d'élite du capitaine commencèrent à s'émouvoir et à faire à leur tour étalage de leurs périls et de leurs exploits. Chacun cherchait à renchérir sur l'autre ; il s'ensuivit une querelle comme de juste, et un combat général selon l'usage des frontières. Les deux factions amenèrent leurs forces sur le champ de bataille ; ils se mirent à l'œuvre et se frottèrent mutuellement d'importance ; les coups succédèrent aux coups, jusqu'à ce que, s'en étant donnés à cœur-joie, et ayant mis en contact familier leur courage et leurs bonnes qualités, ils mirent fin au combat, après quoi ils se trouvèrent meilleurs amis que n'aurait pu les rendre une année d'association paisible.

Pendant que le capitaine Bonneville s'amusait à observer les habitudes et les singularités de cette étrange classe d'hommes, et les laissait se livrer pour un moment à toutes leurs extravagances, il

profita de cette occasion pour en obtenir des renseignements sur les diverses parties du pays qu'ils avaient coutume de parcourir, sur le caractère des tribus, et enfin sur tout ce qu'il lui importait de savoir dans l'intérêt de ses entreprises. Il réussit également à s'assurer les services de plusieurs d'entre eux pour le guider et l'aider dans ses excursions parmi les montagnes, et trapper pour lui pendant la saison suivante.

Après avoir ajouté à sa troupe ces importantes recrues, il se sentit un peu consolé de la perte des Indiens Delawares, que lui avait embauchés M. Fontenelle.

CHAPITRE VIII.

Plans pour l'hiver. — Rivière du Saumon. — Abondance du saumon à l'ouest des montagnes. — Nouveaux arrangements. — Caches. — Détachements de Cerré. — Mouvements dans le camp de Fontenelle. — Départ des Pieds-Noirs. — Ce qui leur arrive. — Rivières de la montagne du Vent. — OEil-de-Daim le chasseur delaware et l'ours gris. — Ossements de voyageurs assassinés. — Visite à la Vallée de Pierre. — Vestiges de la bataille. — Indiens Nez-Percés. — Arrivée à la rivière du Saumon.

Les renseignements obtenus des trappeurs libres déterminèrent le capitaine Bonneville dans

ses mouvements ultérieurs. Il apprit que, dans la vallée de la rivière Verte, les hivers étaient rigoureux, que la neige y avait souvent plusieurs pieds d'épaisseur, et qu'il n'y avait, dans les environs, aucun hivernage commode. On lui représentait la partie supérieure de la rivière du Saumon comme plus convenable, outre que c'était un excellent pays à castors. Ce fut donc de ce côté que le capitaine résolut de se diriger.

La rivière du Saumon est l'un des affluents supérieurs de l'Oregonou-Colombie, et prend naissance à diverses sources, dans un groupe de montagnes de la chaîne de la rivière du Vent. Elle doit son nom à l'immense quantité de saumons qui la remontent dans les mois de septembre et d'octobre. Le saumon est, pour le versant occidental des montagnes Rocheuses, ce qu'est le buffle pour le versant oriental. Ce sont de vastes approvisionnements migratoires qui fournissent aux besoins de l'homme, et viennent dans une saison pour s'en aller dans une autre. De même que le buffle, en troupeaux innombrables, trouve invariablement sa route à travers le pâturage transitoire des prairies, et vient peupler les fraîches rives des fleuves, ainsi que les vallées et les défilés verdoyants des montagnes; de même le saumon, à certaines sai-

sont réglées par une sublime et sage providence, pénètre dans les affluents principaux des fleuves comme dans leurs moindres tributaires. C'est ainsi que des tribus errantes sont nourries dans ces solitudes désertes où il n'y a point d'herbe pour les animaux, et où, sans ces approvisionnements périodiques, il serait impossible à l'homme de subsister.

Le courant rapide des fleuves qui se jettent dans l'océan Pacifique rend au saumon l'action de les remonter extrêmement fatigante. Quand le poisson entre dans le fleuve, il est gras et beau. La lutte contre les courants impétueux et les fréquents tourbillons le maigrit et l'affaiblit insensiblement, et on en voit flotter sur le dos un grand nombre. Quand la saison avance, et que l'eau se refroidit, ils sont jetés par myriades sur la rive, où les loups et les ours s'assemblent pour s'en repaître. Quelquefois ils pourrissent en si grande quantité le long des rives, que l'atmosphère en est infectée ; ils ont communément deux ou trois pieds de long.

Le capitaine Bonneville prit alors ses arrangements pour l'automne et l'hiver. La nature du pays qu'il allait parcourir ne permettait pas l'usage des waggons. Il avait aussi plus de marchandises et d'approvisionnements de diverses natures

qu'il ne lui en fallait pour le moment, ou qu'il ne lui était possible d'en transporter convenablement à dos de cheval. En conséquence, aidé de quelques hommes de confiance, pendant que le reste du camp était endormi, il pratiqua des caches, ou puits secrets, dans lesquels il déposa les effets superflus, ainsi que les waggons. Puis on fit disparaître toutes les traces de ces caches. C'est un expédient fort en usage parmi les marchands et les trappeurs des montagnes. N'ayant ni poste fixe ni magasin, ils font, sur certains points, des caches ou dépôts de ce genre, où ils viennent de temps à autre s'approvisionner. C'est un expédient emprunté aux tribus errantes des Indiens.

Un grand nombre d'entre les chevaux étaient tellement faibles et boiteux qu'ils n'étaient guère propres à gravir les montagnes : on les réunit en une seule cavalcade que l'on confia aux soins d'un trappeur expérimenté, nommé Mathieu. Il avait ordre de se diriger vers l'ouest avec une brigade de trappeurs jusqu'à la rivière de l'Ours, qui coule à l'ouest de la rivière Verte ou Colorado, où il y avait de bons pâturages. Il était probable qu'il y rencontrerait le village (*) ou les bandes de Sho-

(*) Un village d'Indiens, dans le langage des trappeurs, n'implique pas toujours une communauté fixe, mais se

shonies, dans leurs migrations annuelles; et il devait trafiquer avec eux de pelleteries et de provisions. Après avoir traité avec ces Indiens, terminé son trappage et rétabli les forces des chevaux, il devait se rendre à la rivière du Saumon, et y rejoindre le capitaine Bonneville, qui se proposait d'y établir ses quartiers d'hiver.

Pendant que ces arrangements avaient lieu dans le camp du capitaine Bonneville, il y avait, dans le camp de Fontenelle, un mouvement et une activité extraordinaires. L'un des associés de la Compagnie américaine des fourrures était arrivé en toute hâte du rendez-vous dans la Vallée de Pierre, pour chercher des approvisionnements. La concurrence entre les deux Compagnies rivales était alors à son plus haut point et conduite avec une ardeur inaccoutumée. Les affaires tramontaines de la Compagnie des montagnes Rocheuses étaient dirigées par deux associés résidants, Fitz-Patrick et Bridger; celles de la Compagnie américaine par

prend fréquemment dans l'acception de horde ou bande. Les Shoshonies, comme la plupart des tribus de la montagne, n'ont pas de résidence fixe; c'est une population nomade qui habite sous des tentes ou des huttes, et se transporte d'un lieu à un autre, selon le plus ou moins d'abondance du poisson et du gibier. (*N. de l'Aut.*)

Vanderburgh et Dripps. Ces derniers n'avaient pas l'expérience des régions montagneuses, mais ils comptaient suppléer, par la vigilance et l'activité, à ce qui leur manquait dans les connaissances du pays.

Fitz-Patrick, marchand et trappeur expérimenté, connaissait les inconvénients de la concurrence dans le même territoire de chasse, et avait proposé que les deux Compagnies se partageassent la contrée, de manière à chasser dans des directions différentes. Cette proposition ayant été rejetée, il avait fait tous ses efforts pour entrer le premier en campagne : comme on l'a vu, il avait réussi.

La prompte arrivée de Sublette, avec des approvisionnements, avait permis aux diverses brigades de la Compagnie des montagnes Rocheuses de partir pour leur territoire de chasse respectif. Fitz-Patrick, avec son associé Bridger, s'était dirigé, avec une troupe nombreuse de trappeurs, vers un excellent pays à castors, au nord-ouest.

Vanderburgh, laissé alors à ses seules ressources, s'était hâté d'aller rejoindre Fontenelle. L'ayant trouvé dans son camp, dans la vallée de la rivière Verte, il s'approvisionna, se mit à la tête des trappeurs libres et des Delawares, et partit sans perdre de temps, résolu de suivre de près Fitz-Patrick et Bridger.

Nous aurons l'occasion, dans un chapitre ultérieur, de parler de leurs aventures dans les montagnes et des effets désastreux produits par la concurrence des deux troupes.

Fontenelle, ayant alors livré ses approvisionnements et accompli sa mission, partit pour retourner vers les bords du Pierre-Jaune. Le capitaine Bonneville et sa troupe restèrent donc seuls dans la vallée de la rivière Verte, et leur situation aurait pu devenir périlleuse si les Pieds-Noirs étaient restés dans le voisinage. Toutefois, ces maraudeurs avaient été effrayés de voir, dans cette partie du pays, un si grand nombre de caravanes de blancs, résolues et bien organisées. Ils avaient donc abandonné cette contrée, franchissant le cours supérieur de la rivière Verte, et dirigeant leur marche vers le Pierre-Jaune.

Le malheur les poursuivait; ils avaient à traverser le territoire de leurs ennemis mortels, les Corbeaux. Dans la vallée de la rivière du Vent, située à l'est des montagnes, ils furent rencontrés par une troupe nombreuse de guerriers de cette tribu et mis en pleine déroute. Quarante d'entre eux furent tués; un grand nombre de leurs femmes et de leurs enfants furent pris, et les fugitifs dispersés, traqués comme des bêtes féroces jusqu'à ce

qu'ils eurent été complètement chassés du pays des Corbeaux.

Le 22 août, le capitaine Bonneville leva son camp et se mit en route pour la rivière du Saumon; il arrangea son bagage en ballots, en en plaçant trois sur chaque mulet ou cheval de somme; l'un à droite et l'autre à gauche de l'animal, et le troisième par dessus; les trois ensemble formant une charge de cent quatre-vingts à deux cents livres. C'est la manière dont les trappeurs chargent leurs chevaux de somme. Toutefois, ces hommes étaient inhabiles à ajuster les ballots qui étaient exposés à se détacher et à glisser; en sorte qu'il était nécessaire d'avoir une arrière-garde pour aider à recharger; mais quelques jours d'expérience suffirent pour les mettre complètement au fait.

Ils remontèrent la vallée de Sids-ki-di dominée à droite par les pics élevés des montagnes de la rivière du Vent. Du sein de petits lacs brillants et de sources émanées de ce remarquable massif de montagnes, sortent les affluents du Sids-ki-di. Les uns se précipitent dans des gouffres et des ravins; d'autres tombent en cascades cristallines du haut de rocs inaccessibles, puis serpentent, en courants rapides et clairs, à travers la vallée pour se jeter dans le fleuve principal. Ces eaux

ont une telle transparence, qu'on peut y voir glisser, comme si c'était dans l'air, la truite qui y abonde; et l'on peut, à une profondeur de plusieurs pieds, distinguer les cailloux qui sont au fond. Cette transparence des rivières des montagnes Rocheuses se conserve longtemps encore après qu'elles ont mêlé leurs ondes à celles des grands fleuves.

Débouchant par la partie supérieure de la vallée, le capitaine Bonneville se dirigea à l'est-nord-est à travers des crêtes élevées et irrégulières et des défilés profonds et rocailleux, extrêmement fatigants pour les hommes et pour les chevaux.

Parmi ses chasseurs, était un Indien Delaware qui lui était resté fidèle; ils s'appelait OEil-de-Daim. Il s'était fréquemment vanté de son habileté à tenir tête à l'ours gris, la terreur des chasseurs. Bien qu'estropié au bras gauche, il déclarait qu'il n'hésiterait pas à combattre un ours blessé et à l'attaquer l'épée à la main. Armé d'une carabine, il se faisait fort d'affronter l'animal dans toute sa vigueur et toute sa rage. Deux fois il eut l'occasion de faire ses preuves dans le cours de cette marche au milieu des montagnes, et deux fois il réussit. Sa manœuvre consistait à s'asseoir par terre avec sa carabine armée et en s'appuyant sur son bras estropié : ainsi préparé, il attendait l'ap-

proche de l'ours avec un calme parfait et ne faisait feu que lorsqu'il était tout près de lui. Il ne manquait jamais de l'étendre mort à ses pieds.

Une marche de trois ou quatre jours, à travers une contrée sauvage et solitaire, conduisit le capitaine Bonneville à ce fatal défilé de la vallée de Jackson, où les malheureux More et Foy avaient été surpris et massacrés par les Pieds-Noirs. Le capitaine ne put voir, sans une émotion pénible, les ossements blanchis de ces infortunés jeunes gens, et il leur fit donner une sépulture décente.

Le 3 septembre, il arriva au sommet d'une montagne d'où l'on découvrait entièrement la fameuse Vallée de Pierre. De cet endroit, il pouvait distinguer les rivières serpentant à travers de vertes prairies et des forêts de saules et de cotonniers; il pouvait aussi, entre les montagnes lointaines, découvrir les plaines de lave, de la rivière du Serpent, se dessinant confusément à l'horizon comme un océan endormi.

Après avoir joui de cette vue magnifique, il descendit dans la vallée et visita le théâtre de la dernière lutte acharnée. On voyait encore les débris de la forteresse grossière dans le marais, et le sol était semé d'ossements de sauvages et de chevaux. Plus loin, était le lieu où s'était tenu le rendez-vous populeux et bruyant; les traces des

camps de trappeurs et des huttes d'Indiens se voyaient encore ; mais les feux étaient éteints. Trappeurs et chasseurs, marchands blancs et guerriers indiens s'étaient tous dispersés sur différents points du désert, et la vallée était retombée dans sa solitude et dans son silence primitif.

Cette nuit-là, le capitaine campa sur le champ de bataille ; le lendemain, il reprit son pénible pèlerinage à travers les montagnes. Pendant plus de quinze jours, il continua sa marche fatigante ; la faim et la soif faisaient beaucoup souffrir les hommes et les chevaux. Enfin, le 19 septembre, il atteignit les eaux supérieures de la rivière du Saumon.

Le temps était froid, et des symptômes d'orage se montraient. La nuit vint, mais Œil-de-Daim, l'Indien Delaware, était absent. Il avait quitté la troupe de bonne heure, dans la matinée, pour chasser seul selon son habitude. On craignit qu'il ne s'égarât au milieu de l'orage. Ces craintes s'accrurent le lendemain matin, lorsque éclata un ouragan de neige qui bientôt couvrit la terre à la hauteur de plusieurs pouces.

Le capitaine Bonneville campa immédiatement et envoya des éclaireurs dans toutes les directions. Après avoir cherché quelque temps, l'on découvrit Œil-de-Daim tranquillement assis à une dis-

tance considérable sur les derrières, attendant l'arrivée de la caravane, ignorant qu'elle était déjà passée, car la neige avait couvert sa piste.

Dans la matinée suivante, on se remit en marche de bonne heure, mais on n'avait encore fait que peu de chemin quand les chasseurs, qui étaient en éclaireurs sur les devants, revinrent au galop, faisant signe de camper et criant : « Les Indiens! les Indiens! »

Le capitaine Bonneville fit sur-le-champ faire halte sur la lisière d'un bois et fit ses préparatifs de combat. On aperçut bientôt les sauvages qui défilaient en grand nombre sur les collines. L'un d'eux, quittant le corps principal, s'avança seul, faisant des signes de paix. Il annonça que c'était une troupe d'Indiens de la tribu des Nez-Percés (*) amis des blancs ; sur quoi le capitaine les invita à venir camper avec lui.

Ils firent une courte halte pour faire leur toilette, opération aussi importante pour un guerrier indien que pour une beauté fashionable; après quoi ils se rangèrent dans un ordre mar-

(*) Nous remarquerons que cette tribu est universellement désignée par son nom français. Elle se divise en deux branches principales, comme nous le verrons plus tard : les Nez-Percés supérieurs et les Nez-Percés inférieurs.

(*N. de l'Aut.*)

tial, les chefs en tête, les guerriers disposés en longue file, peints et décorés, et la tête surmontée de plumes flottantes. En cet état, ils s'avancèrent vociférant et chantant, déchargeant leurs fusils et agitant leurs boucliers. Les deux troupes campèrent l'une auprès de l'autre. Les Nez-Percés étaient au milieu d'une expédition de chasse, mais avaient été presque affamés dans leur marche. Il ne leur restait, pour toute provision, qu'un peu de saumon séché; mais, voyant que les blancs n'étaient pas dans une situation meilleure, ils offrirent généreusement de partager avec eux leur maigre pitance et renouvelèrent cette offre avec une insistance qui ne laissait aucun doute sur leur sincérité.

Leur générosité gagna le cœur du capitaine Bonneville et fit naître chez ses hommes un sentiment de cordiale amitié. Pendant deux jours que les deux troupes restèrent ensemble, la meilleure intelligence régna, et on se sépara excellents amis. Le capitaine Bonneville détacha quelques hommes sous le commandement de M. Cerré, chef capable, pour accompagner les Nez-Percés dans leur expédition de chasse et pour traiter avec eux de la viande nécessaire aux provisions d'hiver. Après quoi, il descendit le cours de la rivière à environ cinq milles au dessous du confluent; ce fut là qu'il

fit halte, le 26 septembre, pour établir ses quartiers d'hiver.

CHAPITRE IX.

Les chevaux mis au vert. — Préparatifs pour hiverner. — Disette. — Les Nez-Percés, leur probité, leur piété, leurs habitudes pacifiques, leurs cérémonies religieuses. — Conversation du capitaine Bonneville avec eux. — Leur passion pour le jeu.

Ce fut une grande satisfaction pour le capitaine Bonneville, après un voyage si long et si pénible, de soulager ses pauvres chevaux éreintés des fardeaux sous lesquels ils étaient près de succomber, et de les voir se rouler sur le vert gazon et prendre un long repos après toutes leurs souffrances. En effet, ils étaient si épuisés, que les chevaux de selle ne pouvaient plus aller à la chasse pour la subsistance du camp.

Tous les bras alors se mirent à l'œuvre pour préparer un cantonnement d'hiver. Un retranchement temporaire fut élevé pour la protection de la caravane; on fit un enclos commode et sûr pour y placer les chevaux pendant la nuit, et on cons-

truisit des huttes pour y mettre les marchandises.

Cela terminé, le capitaine Bonneville fit la répartition de son monde : vingt hommes devaient rester en garnison avec lui pour protéger la propriété commune; les autres furent organisés en trois brigades et envoyés dans diverses directions pour se nourrir de la chasse du buffle jusqu'au moment où la neige deviendrait trop abondante.

En effet, il eût été difficile de pourvoir aux besoins de toute la troupe dans ce voisinage. Il était situé à l'extrême limite du territoire des buffles, et ces animaux avaient été complètement chassés des environs par les Nez-Percés, en sorte que, bien que les chasseurs de la garnison fussent continuellement sur le qui-vive, explorant tout le pays d'alentour, c'est à peine s'ils apportaient du gibier en quantité suffisante pour écarter la famine. Çà et là, on se procurait un peu de poisson ou quelques oiseaux sauvages, parfois une gazelle; mais souvent il fallait apaiser sa faim avec des racines ou la chair des loups et des pileris (*). Rarement les hôtes du cantonnement pouvaient se vanter d'avoir fait un bon repas, et jamais ils n'étaient assurés du lendemain.

Ils jeûnèrent, de cette façon, jusqu'au 8 octo-

(*) Sorte de rats d'Amérique. (N. du Trad.)

ble; où ils furent rejoints par une troupe composée de cinq familles de Nez-Percés qui, sous certains rapports, les réconcilièrent avec leur situation malheureuse, en leur montrant un dénuement plus grand encore que le leur. Jamais ils n'avaient rencontré une réunion de gens plus misérables : ils n'avaient pas un morceau de viande ou de poisson, et ne subsistaient que de racines, de boutons de roses sauvages, de l'écorce de certaines plantes et autres productions végétales; ils n'avaient, pour tout instrument de chasse ou de défense, qu'une vieille pique : néanmoins ces pauvres gens ne laissaient échapper ni murmures, ni plaintes, mais semblaient résignés à leur triste régime. S'ils ne purent enseigner aux blancs leur stoïcisme pratique, du moins ils leur apprirent les propriétés nutritives des racines et des boutons de roses sauvages, et leur en fournirent une certaine quantité tirée de leur provision personnelle.

A la fin, les besoins du camp devinrent si urgents, que le capitaine Bonneville résolut d'envoyer un détachement à la prairie du Cheval, plaine située au nord de son cantonnement, pour y chercher des provisions.

Quand le détachement fut prêt à partir, il proposa aux Nez-Percés que tous ou seulement quelques uns d'entre eux l'accompagnassent. A sa

grande surprise, ils refusèrent. Il leur demanda les motifs de ce refus, car ils étaient dans une position presque aussi déplorable que celle de ses gens. Ils répondirent que c'était un jour consacré parmi eux, et que, s'ils l'employaient à chasser, le Grand-Esprit serait irrité contre eux. Ils offrirent toutefois d'accompagner le détachement s'il voulait ajourner son départ au lendemain; mais les douloureuses exigences de la faim ne le permirent pas, et le détachement partit. Quelques jours après, quatre d'entre eux déclarèrent au capitaine Bonneville qu'ils allaient partir pour la chasse.

« Quoi! s'écria-t-il, sans fusils ni flèches! et avec une vieille pique seulement! Que comptez-vous donc tuer? »

Ils se regardèrent en souriant, mais ne répondirent point. Ils se préparèrent pour la chasse avec une piété naturelle qui paraît avoir singulièrement édifié ceux qui en furent témoins. Ils accomplirent certains rites religieux et offrirent au Grand-Esprit quelques courtes prières pour lui demander sa protection et le succès de leur entreprise; puis, ayant reçu les bénédictions de leurs femmes, ils s'élancèrent à cheval et partirent, laissant les spectateurs chrétiens émerveillés et humiliés de cette leçon de foi religieuse et

de confiance dans un être suprême et bienveillant.

« Accoutumé, ajoute le capitaine Bonneville, comme je l'avais été jusque-là, à voir le malheureux Indien se vautrer dans le sang et se souiller de tous les vices qui peuvent dégrader la nature humaine, je ne pouvais en croire mes yeux. En voyant cette tendresse et cette piété sincère là où on était loin de les attendre, l'étonnement luttait en nous avec la honte et la confusion; et nous rougissions de recevoir une instruction si pure et si salutaire de créatures placées si loin de nous dans les arts et les commodités de la vie. »

Les simples prières de ces pauvres Indiens furent entendues. Au bout de quatre ou cinq jours, ils revinrent chargés de provisions. Le capitaine Bonneville fut curieux de savoir comment ils avaient réussi à ce point avec des moyens si faibles. Ils lui donnèrent à entendre qu'ils avaient chassé les troupeaux de buffles au grand galop et, qu'après les avoir lassés, ils les avaient tués sans peine à l'aide de leur pique; le même instrument leur avait servi à les dépouiller. Poussant jusqu'au bout la leçon donnée par eux à leurs amis chrétiens, les pauvres sauvages furent aussi charitables qu'ils avaient été pieux, et partagèrent généreusement avec eux le produit de leur chasse, leur donnant de quoi vivre pour plusieurs jours.

Un commerce plus long et plus intime avec cette tribu ne fit que fortifier encore l'admiration du capitaine Bonneville pour leurs sentiments pieux. « Se borner à appeler ces hommes religieux, dit-il, ce serait ne donner qu'une faible idée du profond cachet de piété et de dévotion empreint sur toute leur conduite. Leur probité est sans tache, et leur bonne foi, leur fidélité à observer les rites de leur religion sont véritablement remarquables. Ils ressemblent certainement plutôt à une nation de saints qu'à une horde de sauvages. »

Il est possible que le caractère pacifique de cette tribu soit dû aux doctrines de la charité chrétienne; car il paraît qu'ils ont reçu quelques notions de la foi chrétienne par l'intermédiaire des missionnaires et des marchands catholiques qui ont été parmi eux. Ils avaient même un grossier calendrier des jeûnes et des fêtes de l'église de Rome et quelques traces de ses cérémonies. Tout cela s'était mêlé à leurs rites sauvages et présentait un singulier assemblage de civilisation et de barbarie. Le dimanche, hommes, femmes et enfants se parent de leur mieux et s'assemblent autour d'un poteau élevé en tête du camp. Là, ils se livrent à d'étranges et fantastiques cérémonies qui ressemblent beaucoup à la danse religieuse des *quakers trembleurs*, mais beaucoup plus frappante par l'enthou-

sixme qui y préside. Dans les intervalles de la cérémonie, les principaux chefs, qui officient en qualité de prêtres, les instruisent de leurs devoirs et les exhortent à la vertu et aux bonnes œuvres.

« Il y a quelque chose d'antique et de patriarcal, observe le capitaine Bonneville, dans cette union des fonctions du chef et du prêtre, ainsi que dans leurs mœurs et dans un grand nombre de leurs coutumes qui sont toutes fortement empreintes d'un caractère religieux. »

Le digne capitaine, en effet, semble avoir vu avec un vif intérêt ce rayon de lumière inattendu briller au sein des ténèbres du désert. Pendant son séjour au milieu de cette population simple et bonne, il s'efforça de leur inculquer les préceptes doux et bienveillants de la foi chrétienne, et de leur faire connaître les points principaux de son histoire; ajoutons, à l'honneur de la pureté et de la bienveillance de son cœur, qu'il puisa dans cette tâche un bonheur sans mélange.

« Fréquemment, dit-il, ma petite hutte était encombrée d'auditeurs étendus à terre, penchés les uns sur les autres, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de place, tous écoutant d'une oreille avide les merveilles que le Grand Esprit avait révélées à l'homme blanc. Nul autre sujet ne leur donnait autant de satisfaction et ne commandait aussi vivement leur

attention, et il est peu d'évènements de ma vie passée qui soient aussi frais dans ma mémoire, ou qui se présentent plus agréablement à ma pensée, que ces heures d'entretien avec une race lointaine et pieuse au milieu du désert. »

Les seuls excès auxquels se livre cette population tempérante et exemplaire sont le jeu et les courses de chevaux : ils s'y abandonnent avec une activité qui ressemble à du délire. Des groupes de joueurs s'assemblent le matin de bonne heure, devant le feu de l'une des huttes, et restent absorbés dans les chances et combinaisons du jeu jusque longtemps après la venue du jour suivant. A mesure que la nuit s'avance, ils s'échauffent de plus en plus, les enjeux deviennent plus considérables, une perte ne sert qu'à en amener une plus grande, si bien que, dans le cours d'une seule nuit, le chef le plus opulent devient l'individu le plus pauvre de tout le camp.

—

CHAPITRE X.

Les Pieds-Noirs dans la prairie du Cheval. — Excursion à la recherche des chasseurs. — Difficultés et dangers. — Une partie de cartes dans le désert. — La partie interrompue.—Le jeu du «vieux marteau.» — Visites au camp. — Chasseurs iroquois. —Indiens Pend-Oreilles.

Le 12 octobre, deux jeunes Indiens de la tribu des Nez-Percés arrivèrent au camp du capitaine Bonneville. Ils se rendaient chez eux, mais avaient été obligés de se détourner de leur route ordinaire à travers les montagnes à cause de la grande quantité de neige. Leur nouvelle route les avait conduits à travers la prairie du Cheval. En les traversant, ils avaient aperçu de loin la fumée d'un feu, et, s'étant approchés pour reconnaître, avaient découvert une troupe de Pieds-Noirs. Ces derniers avaient avec eux un certain nombre de chevaux, et comme ils vont habituellement à pied dans leurs excursions de guerre, ils en conclurent que ces chevaux avaient été pris par eux dans le cours de leur maraudage.

Cette nouvelle inquiéta le capitaine Bonneville

et lui donna des craintes pour la troupe de chasseurs qu'il avait envoyés dans ce voisinage; quand les Nez-Percés apprirent cette circonstance, ils secouèrent la tête et déclarèrent leur conviction que les chevaux qu'ils avaient vus avaient été enlevés à la troupe en question.

Désirant vivement obtenir des renseignements sur ce sujet, le capitaine Bonneville dépêcha deux chasseurs pour fouiller le pays dans cette direction. Ils cherchèrent en vain; ils ne trouvèrent pas la moindre trace des individus en question, mais ils s'enfoncèrent dans une région dépourvue de gibier où peu s'en fallut qu'ils ne mourussent de faim. Il leur arriva même une fois de rester trois jours entiers sans aucune nourriture.

A la fin, ils virent un buffle qui paissait au bas d'une montagne; après avoir manœuvré de manière à s'approcher à la portée du fusil, ils tirèrent sur lui, mais ne firent que le blesser. Il prit la fuite et ils le poursuivirent à travers vallées et collines avec l'avidité et la persévérance d'hommes affamés. Un coup plus heureux l'étendit à terre. Stanfield s'élanca sur lui, lui plongea son couteau dans la gorge, et soulagea sa faim furieuse en buvant son sang. Un feu fut aussitôt allumé à côté de la bête, puis les deux chasseurs firent cuire

une portion de leur proie et s'en gorgèrent tellement qu'ils s'endormirent auprès de leur feu.

Le lendemain matin, ils se levèrent de bonne heure, firent un autre repas copieux, puis, ayant chargé sur eux la viande de buffle, reprirent le chemin du camp pour rapporter l'inutilité de leur mission.

Enfin, après une absence de six semaines, les chasseurs reparurent et furent reçus avec une joie proportionnée à l'inquiétude qu'on avait éprouvée pour eux. Ils avaient chassé avec succès dans la prairie; mais, un jour qu'ils étaient occupés à saler de la viande de buffle, ils furent joints par quelques Têtes-Plates effrayés, qui leur apprirent la présence, dans le voisinage, d'une bande nombreuse de Pieds-Noirs. Les chasseurs quittèrent immédiatement ce territoire dangereux et accompagnèrent les Têtes-Plates dans leur village. Là, ils trouvèrent M. Cerré et le détachement de chasseurs envoyé avec lui pour accompagner les Nez-Percés dans leur expédition de chasse.

Après être restés quelque temps au village jusqu'au moment où ils supposèrent que les Pieds-Noirs avaient quitté le voisinage, ils partirent avec quelques hommes de M. Cerré, pour le cantonnement de la rivière du Saumon, où ils

arrivèrent sans accident. Toutefois ils informèrent le capitaine Bonneville que, non loin du camp, ils avaient trouvé une besace pleine de viande fraîche, et une corde qu'ils supposaient avoir été laissée là par quelque rôdeur pied-noir. Quelques jours après, M. Cerré, avec le reste de ses hommes, arriva aussi au cantonnement.

M. Walker, un des sous-chefs, qui était allé, avec une troupe de vingt chasseurs, parcourir la contrée par delà la prairie du Cheval, eut aussi sa part d'aventures avec les inévitables Pieds-Noirs. A l'un de ses campements, la garde chargée de veiller autour du camp se fatigua de son service, et, s'abandonnant à une sécurité trop grande qui n'est pas de mise dans la prairie, les hommes se retirèrent dans un petit bois de saules pour s'amuser à un jeu de cartes appelé *le vieux marteau*, jeu aussi répandu parmi les trappeurs de la prairie que le whist ou l'écarté dans les sociétés de nos villes.

Au beau milieu de leur jeu, ils furent tout à coup tirés de leur tranquillité par une décharge d'armes à feu et un cri de guerre aigu et prolongé. S'étant levés et ayant saisi leurs carabines, ils virent avec douleur leurs chevaux et leurs mulets déjà en la possession de l'ennemi qui avait pénétré dans le camp sans être vu, pendant que le ma-

gique jeu de cartes absorbait toutes leurs facultés. Les Indiens s'élancèrent sur les bêtes qu'ils montèrent à poil, et s'efforcèrent de les emmener sous un feu assez vif qui ne resta pas sans résultats. Mais les mulets, épouvantés de ce tintamarre et n'aimant pas leurs nouveaux cavaliers, regimbèrent et en démontèrent au moins la moitié, en dépit de leur habileté en équitation. Ceci jeta la confusion parmi les autres; ils s'efforcèrent de protéger leurs camarades démontés contre les attaques acharnées des blancs; mais, après une scène des plus tumultueuses, chevaux et mulets furent abandonnés, et les Indiens se retirèrent derrière les buissons. Là, ils se hâtèrent de creuser des trous d'une profondeur de deux pieds, dans lesquels ils se couchèrent à plat ventre. Ainsi abrités contre le feu des blancs, ils furent à même de faire utilement usage de leurs arcs et de leurs fusils, de manière à repousser leurs assaillants et à effectuer leur retraite. Cette aventure jeta momentanément quelque défaveur sur le jeu du « vieux marteau. » . . . .

Dans le cours de l'automne, quatre chasseurs iroquois, repoussés par la neige de leur territoire de chasse, se présentèrent au cantonnement : ils furent bien reçus, et pendant leur séjour s'utilisèrent de mille manières, car c'étaient d'excellents trappeurs

et, sous tous les rapports, d'admirables forestiers. Ils appartenaient aux débris d'une troupe de chasseurs iroquois venus du Canada dans ces régions montagneuses à une époque déjà reculée, au service de la Compagnie de la baie d'Hudson. Ils avaient eu pour chef un brave nommé Pierre, qui fut tué par les Pieds-Noirs et donna son nom à la fatale Vallée de Pierre.

Cette branche de la tribu des Iroquois est toujours, depuis, restée dans ces montagnes, en hostilité mortelle avec les Pieds-Noirs; elle a perdu plusieurs de ses meilleurs chasseurs dans ses conflits avec cette race féroce; quelques uns d'entre eux se rangèrent sous les ordres du général Ashley, dans le cours de l'une de ses courageuses excursions dans le désert, et sont restés depuis au service de la Compagnie.

Parmi les visiteurs de toute sorte venus au quartier d'hiver du capitaine Bonneville, était une troupe de Pend-Oreilles avec leur chef. Ces Indiens ressemblent beaucoup aux Nez-Percés pour le caractère et les coutumes. Leur village se compose d'environ trois cents huttes; ils sont bien armés, et possèdent un grand nombre de chevaux. Pendant le printemps, l'été et l'automne, ils chassent le buffle vers les eaux supérieures du Missouri, aux confluents de la rivière Henri et de la

rivière du Serpent, et vers les affluents septentrionaux de la rivière du Saumon. Leurs quartiers d'hiver sont situés sur la Racine Amère, où ils vivent de racines et de buffle salé. Sur cette rivière, la Compagnie de la baie d'Hudson a établi un poste commercial où les Pend-Oreilles et les Têtes-Plates viennent échanger leurs pelleteries contre des armes, des vêtements et des colifichets.

Cette tribu, comme celle des Nez-Percés, manifeste un vif sentiment de piété naturelle. Leur religion, comme celle de la plupart des sauvages, ne consiste pas seulement dans une crainte superstitieuse; ils ont des notions abstraites de morale, une profonde vénération pour un esprit qui gouverne tout, et le respect des droits de leurs semblables. Sous un certain rapport, leur religion participe des doctrines pacifiques des quakers. Ils croient que le Grand-Esprit est irrité contre toutes les nations qui font la guerre sans nécessité; c'est pourquoi ils s'abstiennent de toute hostilité agressive.

Mais, malgré le caractère inoffensif de leur politique, ils sont continuellement dans la nécessité de soutenir une guerre défensive, surtout contre les Pieds-Noirs, avec lesquels, dans le cours de leurs expéditions de chasse, ils ont de fréquentes

collisions et des combats acharnés. Leur conduite, comme guerriers, est sans crainte et sans reproche, et jamais ils n'ont abandonné leurs territoires de chasse.

Comme la plupart des sauvages, ils croient fermement aux rêves ainsi qu'à la puissance et à l'efficacité des charmes et des amulettes. Quelques uns de leurs braves qui, comme le vieux chef nez-percé, à la bataille de la Vallée de Pierre, ont échappé à de nombreux périls, sont regardés comme protégés par un charme et à l'épreuve des balles. Au sujet de ces êtres privilégiés, on fait circuler de merveilleuses anecdotes qui sont implicitement crues par leurs sauvages compatriotes et même quelquefois par les chasseurs blancs.

—

CHAPITRE XI.

Troupes rivales des Trappeurs. — Stratégie. — Jeu périlleux. — Vanderburgh et les Pieds-Noirs. — Feu d'un camp abandonné. — Un défilé obscur. — Une embuscade indienne. — Mêlée terrible. — Conséquences funestes. — Fitz-Patrick et Bridger. — Précautions des Trappeurs. — Rencontre des Pieds-Noirs. — Nouveau combat. — Histoire d'un jeune Mexicain et d'une jeune Indienne.

Tandis que le capitaine Bonneville et ses hommes séjournent parmi les Nez-Percés, sur la rivière du Saumon, nous allons nous occuper de ce qui arriva à ses vaillants rivaux de la Compagnie américaine et de la Compagnie des montagnes Rocheuses, qui étaient partis pour les territoires de chasse au nord-nord-ouest.

Comme nous l'avons déjà dit, Fitz-Patrick et Bridger, appartenant à la première de ces Compagnies, après avoir reçu leurs approvisionnements, avaient pris les devants, espérant arriver, les premiers, sur le territoire des chasses. Mais Vanderburgh et Dripps, les deux associés résidants de la Compagnie rivale, grâce aux efforts extraor-

dinaires qu'ils firent, se mirent presque aussitôt sur leurs traces, et firent une telle diligence, qu'ils les atteignirent au moment même où ils étaient arrivés au cœur du pays à castors. En fait, comme ils ignoraient les meilleurs territoires de trappage, leur intention était de marcher à la suite de leurs rivaux et de profiter de la supériorité de leurs connaissances.

Rien ne pouvait égaler le chagrin de Fitz-Patrick et de Bridger, en se voyant ainsi talonnés par leurs antagonistes inexpérimentés, surtout après l'offre qu'ils avaient faite de se partager le pays. Ils essayèrent, par tous les moyens possibles, de les dépister, mais tout fut inutile. Vanderburgh suppléait, par l'activité et l'intelligence, à son ignorance du pays; toujours alerte, toujours sur le qui-vive, il découvrait tous les mouvements de ses rivaux, quelque secrets qu'ils fussent; il n'y avait pas moyen de le fourvoyer.

Fitz-Patrick et ses collègues perdirent enfin toute patience : voyant les autres persister à les suivre, ils résolurent de rendre leur chasse infructueuse et de faire le sacrifice de la saison, plutôt que d'en partager les produits avec leurs rivaux. En conséquence, ils se mirent à descendre le cours du Missouri, suivant la piste principale des Pieds-Noirs, et marchant résolument sans

s'arrêter pour poser une seule trappe. Les autres marchèrent quelque temps à leur suite; mais ils ne tardèrent pas à reconnaître qu'ils faisaient fausse route, et que le pays qu'ils parcouraient était complètement stérile pour les trappeurs.

Ils firent donc halte et se demandèrent comment ils répareraient le temps perdu et mettraient à profit le reste de la saison. Ils pensèrent que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de diviser leurs forces et d'essayer des territoires différents. Pendant que Dripps s'avançait dans une direction, Vanderburgh, avec environ cinquante hommes, se porta dans une autre.

Ce dernier, dans sa marche téméraire, pénétra jusqu'au centre du pays des Pieds-Noirs, sans même se douter du danger qu'il courait. Un jour que ses éclaireurs étaient en avant, ils rencontrèrent les traces récentes d'une bande de sauvages. On voyait les feux abandonnés qui fumaient encore, entourés de carcasses de buffles récemment tués. Il était évident qu'une troupe de Pieds-Noirs avait abandonné, dans son effroi, son camp de chasse, et avait battu en retraite probablement pour chercher des renforts. Les éclaireurs revinrent au camp et dirent à Vanderburgh ce qu'ils avaient vu. Il fit peu de cas de cette alarme; et, prenant avec lui neuf hommes,

partit au grand galop pour reconnaître les choses par lui-même. Il trouva le camp de chasse abandonné comme on le lui avait représenté; çà et là étaient les buffles en partie démembrés; les feux à moitié éteints et d'où la fumée s'échappait encore; tout enfin présentait les traces d'une retraite récente et précipitée, et donnait lieu de croire que les sauvages étaient à rôder aux environs.

Avec une audace inutile, Vanderburgh se mit sur leur piste, afin de parvenir jusqu'à leur retraite. Cette piste le conduisit à travers des prairies et des lisières de bois jusqu'à un ravin sombre et dangereux. Vanderburgh poussa en avant sans hésiter, suivi de sa petite troupe. Bientôt ils se trouvèrent dans une vallée sombre, entre des terrains escarpés, ombragée d'arbres, et dont le profond silence n'était interrompu que par le bruit des pas de leurs chevaux.

Tout à coup retentit à leurs oreilles le hurlement de guerre, mêlé à la détonnation des carabines, et une légion de sauvages s'élança de son embuscade, en jetant de grands cris et en agitant des peaux de buffles pour effrayer les chevaux. Le cheval de Vanderburgh tomba mortellement blessé à la première décharge, et dans sa chute entraîna sous lui son maître; celui-ci appela en vain ses hommes pour l'aider à se dégager. L'un fut

tué d'une balle et scalpé à quelques pas de là; la plupart des autres furent grièvement blessés, et cherchèrent leur salut dans la fuite.

Les sauvages s'approchèrent alors pour expédier l'infortuné chef renversé sous son cheval où il faisait d'inutiles efforts. Il avait encore sa carabine à la main et ses pistolets à la ceinture. Le premier sauvage qui s'avança reçut dans la poitrine le contenu de la carabine et tomba roide mort; mais, avant que Vanderburgh pût tirer un de ses pistolets, un coup de tomahawk l'étendit à terre, et des blessures réitérées l'achevèrent.

Ainsi périt le major Henri Vanderburgh, l'un des meilleurs et des plus dignes chefs de la Compagnie américaine des fourrures. Par sa mâle conduite et son courage intrépide, il s'était rendu, dit-on, l'idole des audacieux investigateurs du désert.

Ceux de sa petite troupe qui s'échappèrent s'enfuirent consternés dans le camp et répandirent les bruits les plus alarmants sur le nombre et la férocité de l'ennemi. Ces hommes privés de leur chef se trouvèrent dans la confusion la plus complète et firent une retraite précipitée sans essayer de recouvrer les restes de leur chef massacré. Ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils eurent atteint un camp des Pend-Oreilles où ils offrirent une récompense à

ceux qui rameneraient le corps e Vanderburgh; mais ce fut inutilement : on ne put le retrouver.

Pendant ce temps, Fitz-Patrick et Bridger, de la compagnie des montagnes Rocheuses, ne furent guère plus heureux que leurs rivaux. Dans leur désir de les éconduire, ils se mirent eux-mêmes en péril et tombèrent dans un pays infesté par les Pieds-Noirs. Ils s'aperçurent bientôt que leurs ennemis étaient en embuscade pour les surveiller, mais ils étaient expérimentés dans la stratégie des Indiens, et ne pouvaient être surpris durant la nuit, ni attirés dans un piége pendant le jour.

Lorsque la soirée avançait, on faisait rentrer les chevaux, on les pansait, et un poste était établi pour stationner autour du camp. A la première lueur du jour, un des chefs montait à cheval et parcourait, au grand galop, la distance d'un demi-mille, afin de découvrir les traces des Indiens et de s'assurer s'il n'y avait point d'espions autour du camp; puis, revenant à pas lents, il examinait dans chaque buisson ou ravin s'il n'y existait aucune embuscade. Après avoir achevé cette tournée, il galopait dans une direction nouvelle afin d'y continuer ses investigations. Après avoir acquis l'assurance que tout était rassurant, on faisait paître les chevaux au vert, sous la surveillance d'une garde.

Une égale surveillance était exercée dans la marche, à l'approche de tout lieu ou défilé dans lequel l'ennemi aurait pu se trouver, et des éclaireurs étaient constamment envoyés en avant ou sur les flancs de la colonne.

Un jour enfin, une bande nombreuse de Pieds-Noirs apparut dans la plaine; mais protégée par le voisinage des rochers et des collines avoisinantes. Ils se tinrent à une distance respectueuse, et firent des signes d'amitié. Les trappeurs répondirent de la même manière et se tinrent également à l'écart. Un petit détachement d'Indiens s'avança alors portant le calumet de paix; un nombre égal d'Européens s'avança à leur rencontre, et tous formèrent un groupe au milieu des deux armées. On fit circuler le calumet de main en main, et chacun fuma avec tout le cérémonial d'usage.

Un exemple d'affection naturelle eut lieu dans cette pacifique entrevue. Parmi les trappeurs libres de la bande des montagnes Rocheuses, était un Mexicain jeune et brave, nommé Loretto, qui, dans ses excursions, avait racheté une fort jolie fille pied-noir d'une bande de Corbeaux qui l'avaient faite prisonnière. Il l'avait épousée à la manière indienne, et, depuis, elle avait partagé sa

bonne ou mauvaise fortune avec le plus rare dévouement.

Parmi les guerriers pieds-noirs qui s'avançaient avec le calumet de paix, elle reconnut son frère. Remettant son enfant à Loretto, elle se précipita en avant et vint se jeter à son cou, et celui-ci la pressa sur son cœur avec un enthousiasme d'affection peu compatible avec le caractère stoïque des indigènes.

Pendant que cette scène se passait, Bridger, quittant le corps principal des trappeurs, s'avança vers le groupe de fumeurs, laissant pendre sa carabine au pommeau de sa selle. Le chef des Pieds-Noirs vint à sa rencontre. Par un fatal sentiment de défiance, Bridger arma sa carabine au moment où le chef indien lui tendait la main en signe d'amitié. L'oreille exercée du sauvage entendit le bruit de la détente; en un clin d'œil il saisit le canon de l'arme, le pencha vers la terre et le coup partit à ses pieds. Son second mouvement fut d'arracher la carabine des mains de Bridger, et de le terrasser. Il n'eût pas aussi bien réussi, si le malheureux chef n'eût pas reçu deux flèches dans les reins, pendant la lutte.

L'Indien sauta ensuite sur la selle vide et galopa vers sa troupe. Un horrible désordre alors com-

mença. Chacun prit dans la plaine, derrière les rochers ou les arbres, la position qui lui parut la plus convenable, et un feu irrégulier fut entretenu de part et d'autre sans produire beaucoup de résultats.

La jeune Indienne avait été enlevée par ses compatriotes, dès le commencement de l'échauffourée. Elle serait retournée, à travers les dangers du combat, vers son époux et son enfant, si elle n'en eût été empêchée par son frère. Le jeune Mexicain fut témoin de ses efforts douloureux et entendit ses cris déchirants. Par un mouvement généreux, il prit l'enfant dans ses bras, se précipita en avant, à travers les flèches et les balles des Indiens, et le déposa sain et sauf dans les bras de sa mère.

La noblesse de cette action toucha jusqu'au cœur sauvage du chef des Pieds-Noirs. Il déclara que Loretto était un insensé par sa témérité; mais il lui dit de se retirer en paix. Le jeune Mexicain resta : il demanda qu'on lui rendît son épouse; mais son frère intervint, et la physionomie du chef s'assombrit. « Cette jeune fille, dit-il, appartient à notre tribu, elle doit rester avec ses compatriotes. » Loretto refusait de s'éloigner; mais sa femme le supplia de partir, de peur que sa vie ne fût en danger. Ce fut avec la plus vive répugnance qu'il retourna auprès de ses compagnons.

L'approche de la nuit mit fin au feu des deux

troupes ennemies, et les sauvages s'éloignèrent sans renouveler les hostilités.

Nous ferons observer que, dans cette affaire comme dans celle de la Vallée de Pierre, la lutte commença par un acte d'hostilité de la part des blancs, au moment où le chef indien tendait la main en signe d'amitié. D'après les renseignements que nous avons obtenus de diverses personnes, dans aucune de ces deux circonstances nous n'avons lieu de soupçonner les chefs sauvages de perfidie dans leurs ouvertures pacifiques. Ils s'avançaient avec la confiance habituelle aux Indiens quand ils portent le calumet de paix et ils se considèrent comme protégés contre toute attaque. Si nous violons la sainteté de cette cérémonie par des actes hostiles, c'est sur nous que doit peser l'accusation de perfidie ; et nous ne doutons pas que, dans ces deux occasions, les blancs n'aient été considérés par les Pieds-Noirs comme des agresseurs et comme des hommes de mauvaise foi.

Nous ajouterons un mot pour terminer l'histoire de Loretto et de son épouse indienne. Quelques mois après l'évènement que nous venons de rapporter, le jeune Mexicain régla ses comptes avec la Compagnie des montagnes Rocheuses et obtint son congé. Alors il quitta ses camarades

et partit pour rejoindre sa femme et son enfant. Au moment où nous écrivons ceci, nous apprenons qu'il réside dans un comptoir établi depuis peu par la Compagnie américaine des fourrures; il y remplit les fonctions d'interprète; et sa femme est près de lui.

—

CHAPITRE XII.

—

Un camp d'hiver dans le désert. — Mélange de trappeurs, de chasseurs et d'Indiens. — Rareté du gibier. — Nouveaux arrangements au camp. — Détachement envoyé au loin. — Négligence des Indiens dans leur campement. — Maladie parmi les Indiens. — Excellent caractère des Nez-Percés. — Efforts du capitaine comme pacificateur. — Arguments des Nez-Percés en faveur de la guerre. — Déprédations des Pieds-Noirs. — Longues souffrances des Nez-Percés. — L'Élysée d'un chasseur dans les montagnes. — Nouveaux vols. — Le capitaine prêche une croisade. — Effet qu'il produit sur ses auditeurs.

Pendant la plus grande partie du mois de novembre, le capitaine Bonneville resta dans son cantonnement provisoire sur la rivière du Saumon. Il était alors dans une situation de tout point conforme à ses vœux, vivant de la vie d'un chasseur au centre du désert, avec toute sa sauvage population autour de lui.

Outre les gens de mœurs et de costumes divers : Kentuckyens, Indiens, sangs-mêlés, trappeurs aux gages, trappeurs libres, il avait autour de lui les camps des Nez-Percés et des Têtes-Plates, avec leurs troupeaux de chevaux couvrant les collines et les plaines : c'était, il le déclare, un spectacle pittoresque et animé. « Les troupes de chasseurs blancs et rouges partant et rentrant continuellement ; les groupes de tous ces camps divers, les uns cuisinant, d'autres travaillant, ceux-ci s'amusant à différents jeux ; le hennissement des chevaux, le maniement des armes, le bruit retentissant de la hache, les détonnations de la carabine, les hurlements de guerre, les cris échangés dans le lointain, les fréquents éclats de rire, tout cela, au milieu d'une région soudainement arrachée à son silence absolu par ce séjour momentané des chasseurs, réalisait, dit-il, l'idée d'une solitude populeuse. »

Le caractère bon et bienveillant du capitaine exerçait évidemment une certaine influence sur les races différentes et opposées que le hasard avait ainsi rassemblées. L'harmonie la plus parfaite régnait entre elles. Les relations des Indiens avec les blancs étaient amicales. Il est vrai que leur curiosité était parfois importune, examinant tout d'un regard scrutateur et épiant tous les

mouvements des blancs. Néanmoins, tout cela était upporté de bonne grace par le capitaine et par ses hommes qui suivaient son exemple. En effet, dans tous ses actes, il se montra constamment l'ami des pauvres Indiens, et sa conduite avec eux est au dessus de tout éloge.

Les Nez-Percés, les Têtes-Plates et les Pend-Oreilles se glorifient du nombre de leurs chevaux, dont ils possèdent, proportionnellement, une quantité plus grande qu'aucune autre des tribus des montagnes, dans la circonscription des buffles. Plusieurs des guerriers et des chasseurs indiens, campés autour du capitaine Bonneville, possédaient chacun de trente à quarante chevaux. Ce sont des poneys forts et bien bâtis, de longue haleine et capables de supporter les privations et les fatigues les plus dures. Toutefois les plus agiles d'entre eux sont ceux qui leur viennent des blancs, lorsqu'ils sont assez jeunes encore pour s'acclimater et s'endurcir aux rudes services des montagnes.

Peu à peu l'agglomération d'une population si nombreuse commença à produire ses inconvénients. Les immenses troupeaux de chevaux appartenant aux Indiens consumaient l'herbe des collines environnantes; les envoyer dans de lointains pâturages, dans un voisinage infesté d'ennemis mortels en embuscade, c'eût été s'exposer à

perdre et les hommes et les animaux. Le gibier commençait aussi à devenir rare. Le capitaine s'éloigna, un peu, de cette partie du pays, mais sans s'y trouver mieux ; les Indiens ayant fait dans les montagnes un vaste circuit dans l'espoir de refouler les buffles vers le cantonnement, leur expédition ne réussit pas.

Il était évident qu'une population si considérable ne pouvait, pendant l'hiver, subsister sur ce point ni sur aucun autre. Le capitaine Bonneville modifia donc tous ses arrangements. Il détacha cinquante hommes vers le sud pour hiverner sur la rivière du Serpent et trapper au printemps sur ses bords, avec ordre de le rejoindre au mois de juillet à la crique du Cheval, dans la vallée de la rivière Verte, qu'il avait fixée comme point de rendez-vous général de sa Compagnie pour l'année suivante.

Il ne garda auprès de lui qu'un petit nombre de trappeurs libres avec lesquels il se proposait de séjourner parmi les Nez-Percés et les Têtes-Plates, et d'adopter la méthode indienne de changer de résidence selon les besoins du gibier et du pâturage.

Les diverses brigades ne tardèrent pas, en effet, à quitter leur cantonnement et à se diriger vers des territoires moins battus.

Le capitaine Bonneville demeura encore quelques jours, afin de préparer des caches où il déposa tout ce qui ne lui était pas d'un usage journalier. Ainsi allégé de tout encombrement superflu, il partit le 20 novembre, pour rejoindre les Indiens, ses alliés : il les trouva campés dans une partie retirée du pays, à la source d'une petite rivière; croyant n'avoir, dans ce lieu écarté, rien à craindre de leurs vieux ennemis les Pieds-Noirs, ils manifestaient dans leur campement la plus imprudente sécurité. Leurs huttes étaient dispersées au loin sur toutes les collines d'alentour, et leurs chevaux paissaient l'herbe touffue des montagnes, qui était très abondante et qui, quoique sèche, conservait, même en automne, ses propriétés nutritives.

« Quand les Nez-Percés, les Têtes-Plates et les Pend-Oreilles sont campés dans un voisinage dangereux, dit le capitaine Bonneville, l'objet spécial de leur sollicitude, ce sont leurs chevaux, l'article le plus important de la richesse d'un Indien et le plus exposé aux déprédations indiennes. Chaque guerrier a son cheval attaché, la nuit, par un pied, à un poteau planté devant sa hutte. Il y reste jusqu'à ce qu'il soit grand jour; alors les jeunes hommes du camp sont déjà occupés à parcourir les collines environnantes. Chaque famille conduit alors ses chevaux dans quelque endroit convenable, où on

les laisse paître sans surveillance. Un jeune Indien se rend, de temps à autre, au pâturage pour leur donner à boire et pour s'assurer que tout est en ordre. Les chevaux sont tellement accoutumés à ce manége, qu'ils restent réunis dans le pâturage où on les a laissés. Quand le soleil s'affaisse derrière les collines, on les voit de tous les points divers se diriger vers le camp où ils se rendent, afin de se faire attacher pour la nuit. Même dans les occasions où il y a du danger, il est rare que les Indiens placent, la nuit, des sentinelles pour veiller à la sureté du camp; ils se reposent entièrement de ce soin sur des chiens vigilants et bien exercés. »

Mais, dans l'état de sécurité où le capitaine Bonneville trouva ses amis les Indiens, la plupart de ces précautions, relativement à leurs chevaux, étaient négligées. Ils se contentaient, à la tombée de la nuit, de les conduire dans quelque vallon écarté, et les y laissaient en pleine liberté jusqu'au lendemain matin.

L'un des motifs qui engageaient le capitaine Bonneville à hiverner parmi les Indiens était de se procurer, au retour du printemps, un certain nombre de chevaux; mais ils manifestèrent beaucoup de répugnance à s'en dessaisir, et ce ne fut pas sans peine qu'il en acheta un certain nombre à raison de vingt dollars par tête, pour l'usage de quelques

uns de ses trappeurs libres, à pied, dont l'équipement était fourni par lui.

Le capitaine Bonneville resta dans ce campement depuis le 21 novembre jusqu'au 9 décembre. Durant cet intervalle, le thermomètre marqua de 13 à 42 degrés. Il tombait parfois de la neige, mais elle fondait immédiatement, et les tendres tiges d'un gazon nouveau commençaient à pousser au milieu de l'ancien. Toutefois, le 7 décembre, le thermomètre tomba à 7 degrés.

Le lecteur se rappelle que, dans la répartition de ses forces, dans la vallée de la rivière Verte, le capitaine Bonneville avait détaché une troupe commandée par un nommé Mathieu, avec tous les chevaux faibles et incapables de service, pour séjourner aux abords de la rivière de l'Ours, s'aboucher avec les bandes des Shoshonies, et le rejoindre ensuite à son cantonnement d'hiver sur la rivière du Saumon.

Un temps plus que suffisant s'était écoulé et Mathieu ne revenait pas; on commençait à être inquiet sur son compte. Le capitaine Bonneville envoya quatre hommes parcourir le pays par lequel il devait passer, pour tâcher d'obtenir quelques renseignements sur lui, car il devait traverser la grande plaine de la rivière du Serpent, laquelle se

viennent à nous, nous savons que c'est pour la guerre, et nous sommes prêts à les recevoir. D'autre part, la paix ne jette point l'alarme; le sommeil ferme les yeux des chefs, et les jeunes hommes se livrent à la mollesse et à l'oisiveté. Les chevaux errent dans les montagnes; les femmes et leurs petits enfants se promènent librement. Mais le cœur d'un Pied-Noir est une imposture et sa langue est une trappe. S'il prononce le mot de paix, c'est pour tromper; il vient à nous en frère, il fume le calumet avec nous; mais, dès qu'il nous voit faibles et sans défiance, il tue et vole. Nous ne voulons pas d'une telle paix; ayons la guerre. »

Le capitaine Bonneville fut obligé de se rendre à ce raisonnement; mais, puisque les sagaces Têtes-Plates et leurs alliés se résignaient à l'état de guerre, il voulut, du moins, qu'ils missent en pratique la vigilance que la guerre nécessite et qu'ils tinssent leurs yeux ouverts. Il leur représenta l'impossibilité que deux clans aussi considérables pussent parcourir le pays sans laisser des traces de leur passage. D'ailleurs, parmi les guerriers des Pieds-Noirs, se trouvaient plusieurs Nez-Percés, faits prisonniers dans leur enfance, adoptés par leurs capteurs, élevés dans des principes de violence et de déprédation; ceux-là avaient abdiqué toute sympathie pour leur tribu natale et ne demanderaient

pas mieux que de conduire l'ennemi au lieu de leur retraite. Il les exhorta donc à rester sur le qui-vive et à ne jamais laisser endormir leur vigilance, tant qu'ils seraient à portée d'un ennemi si rusé et si cruel.

Tous ces conseils furent perdus pour ses insouciants et simples auditeurs. Une complète indifférence régnait dans leur camp, et ils laissaient leurs chevaux parcourir la nuit les collines dans une entière liberté. Pour le capitaine Bonneville, il faisait rentrer les siens tous les soirs, les mettait au piquet et les faisait convenablement surveiller. Le malheur qu'il appréhendait arriva bientôt. Dans une seule nuit, les Pieds-Noirs ayant fait main-basse sur les chevaux dispersés dans les prairies environnantes, en emmenèrent quatre-vingt-six des plus beaux. On trouva, dans un endroit apparent, un fouet et une corde qu'y avaient laissés les voleurs, comme pour railler de leur aveugle sécurité ceux qu'ils avaient dépouillés.

Longtemps avant le lever du soleil, la nouvelle de cette calamité se propagea comme un incendie dans tous les camps. Le capitaine Bonneville, dont les chevaux étaient restés en sûreté à leurs piquets, s'attendait, à chaque instant, à voir les guerriers des Nez-Percés et des Têtes-Plates se mettre à la poursuite des maraudeurs; mais il n'en fut rien; ils se contentèrent de faire d'atten-

tives recherches dans les vallons et sur les collines, pour recueillir les chevaux qui avaient échappé aux Pieds-Noirs; puis ils se résignèrent à leur perte avec le calme le plus exemplaire.

A la vérité, ceux qui se trouvaient absolument sans cheval allèrent en demander à leurs cousins, comme ils les appellent, les Nez-Percés Inférieurs, qui habitent les régions inférieures de la Colombie, et possèdent une grande abondance de chevaux. Ils ont coutume de recourir à eux dans leurs embarras, et il est rare que, par prières ou par échange, ils ne réussissent pas à se remonter.

Cependant le gibier était devenu rare dans le voisinage du camp, et il fallut, selon la coutume indienne, passer sur un territoire moins battu. Le capitaine Bonneville proposa la prairie du Cheval; mais ses amis indiens objectèrent que beaucoup de Nez-Percés étaient allés visiter leurs cousins, que les blancs étaient peu nombreux, en sorte que leurs forces réunies n'étaient pas suffisantes pour s'aventurer dans le territoire des buffles, infesté de bandes de Pieds-Noirs.

Ils parlèrent alors d'un endroit à peu de distance de là, qui, selon eux, était pour le chasseur un véritable Élysée, qu'ils dirent devoir être situé sur l'affluent de droite et vers la source de la

rivière, entouré de montagnes et de précipices, où il n'y avait rien à craindre; les Pieds-Noirs n'osant point y pénétrer. Ils prétendirent que les élans y étaient en abondance, et que l'on pouvait y voir les moutons sauvages paître en troupeaux sur les rochers et les collines voisines. On pouvait y trouver également, un peu plus loin et sans s'exposer au moindre danger, de nombreux troupeaux de buffles. Ce fut dans ce lieu qu'ils proposèrent de transporter leur camp.

La proposition plut au capitaine, qui désirait, par l'intermédiaire des Indiens, acquérir une parfaite connaissance des endroits secrets du pays. En conséquence, le 9 décembre, ils replièrent leurs tentes et s'avancèrent par petites journées vers leur destination, attendu qu'un grand nombre d'Indiens étaient encore convalescents de la dernière maladie.

Suivant la ligne droite de la rivière, ils arrivèrent en un lieu où elle s'enfonce dans une longue gorge de montagnes, au delà desquelles se trouve la région écartée tant vantée par les Indiens. Le capitaine Bonneville ordonna la halte, et fit camper pour trois jours, avant de pénétrer dans cette gorge. Pendant cet intervalle, il détacha cinq de ses trappeurs libres pour fouiller les montagnes et tuer autant d'élans qu'il leur se-

rait possible, avant l'arrivée du corps principal; car alors ils seraient bientôt mis en fuite par les nombreuses brigades de chasse des Indiens.

Pendant qu'ils étaient ainsi campés, comme ils se trouvaient encore exposés aux attaques des maraudeurs pieds-noirs, le capitaine Bonneville avertit ses amis indiens de se tenir sur leur garde. Les Nez-Percés, malgré leur perte récente, étaient encore insouciants de leurs chevaux; lorsqu'ils les conduisaient à quelque endroit écarté, ils les y abandonnaient pendant la nuit, sans y établir aucun poste de surveillance. Le résultat de cette négligence fut un second coup de main par lequel quarante et un chevaux furent enlevés. Ils supportèrent cette mystification avec une égale philosophie et ne firent aucune tentative pour les recouvrer ou punir les voleurs.

Les Nez-Percés devinrent cependant plus soigneux des chevaux qui leur restaient, les rentrant chaque soir dans le camp et les attachant prudemment à des piquets. Le capitaine leur dit toutefois que cela ne suffisait pas, et que, comme il était de toute évidence qu'ils étaient espionnés par un ennemi audacieux et persévérant, il fallait redoubler de surveillance et placer une garde nocturne.

Ils ne pouvaient cependant se défaire de leur

habitude; quand le cheval était attaché, son maître n'y songeait plus pendant la nuit et dormait profondément. Personne ne veillait dans le camp, excepté les joueurs, dont l'attention, entièrement absorbée par leur partie, était moins capable, que celle des dormeurs eux-mêmes, de se porter sur des circonstances extérieures.

Les Pieds-Noirs sont des ennemis hardis et passionnés pour les expéditions périlleuses. La bande qui exploitait le voisinage, s'apercevant qu'elle avait à faire à des gens aussi pacifiques, redoubla d'audace. Comme on avait attaché les chevaux devant les tentes, un détachement de Pieds-Noirs s'introduisit, à la tombée de la nuit, jusqu'au centre du camp. Là, rôdant parmi les tentes, aussi tranquillement que s'ils eussent été chez eux, ils coupèrent les longes des chevaux à la porte même de leurs cavaliers endormis.

Un de ces voleurs, plus hardi que les autres, s'approcha d'un feu autour duquel un groupe de Nez-Percés jouaient avec la préoccupation la plus intense. Il resta là quelque temps enveloppé dans sa robe, regardant par dessus les épaules des joueurs, examinant le changement de leurs traits et calculant les fluctuations du jeu; mais ils étaient tellement préoccupés, que l'apparition de

cet espion ne fut point remarquée, et qu'ayant exécuté sa bravade, il se retira inaperçu.

Après avoir coupé les longes de tous les chevaux qu'ils désiraient enlever, les éclaireurs pieds-noirs rejoignirent leurs camarades, et tous attendirent patiemment autour du camp. Peu à peu, les chevaux, se sentant libres, prirent la route de leur pâturage habituel; à mesure qu'ils sortaient, ils étaient accaparés en silence, jusqu'à ce qu'en ayant saisi une trentaine, les Pieds-Noirs les montèrent à la hâte et décampèrent aussitôt. Le bruit de leurs pas ayant alors éveillé l'attention des joueurs, ils donnèrent l'alarme; ce qui fit sortir bientôt les dormeurs de leurs tentes. Cependant tout demeura paisible; point de préparatifs hostiles, point d'apprêts pour voler à leur poursuite, point de projets de vengeance pour tant d'outrages répétés. La patience du capitaine Bonneville fut à la fin à bout; il avait rempli jusqu'alors, sans succès, le rôle de pacificateur; il changea de méthode et résolut, si c'était possible, de faire un appel à leur esprit martial.

En conséquence, il convoqua leurs chefs, blâma leur discipline relâchée et insista pour obtenir d'eux des mesures vigoureuses et énergiques, dont le résultat serait au moins de détruire la confiance

et la présomption de leurs ennemis. A cet effet, il conseilla d'envoyer sur-le-champ un détachement de guerriers à la poursuite des maraudeurs, avec l'ordre de les poursuivre, fût-ce même dans les gorges de leurs propres montagnes, et de ne les quitter qu'après en avoir tiré quelque vengeance signalée. Il recommanda ensuite la formation de petits détachements pour obtenir quelques revanches des pertes essuyées. « A moins que vous ne sortiez de votre apathie, leur dit-il, et que vous ne frappiez un coup hardi et décisif, vous perdrez votre réputation d'hommes et de guerriers. Les guerriers pieds-noirs vous enverront leurs femmes et leurs enfants à combattre, tandis qu'ils réserveront leurs propres forces pour de plus dignes adversaires. »

Cette harangue produisit évidemment une impression momentanée sur eux ; néanmoins, après un moment de silence, un des orateurs se leva ; il dit que « faire la guerre pour un simple motif de vengeance était mal ; que le Grand-Esprit leur avait donné un cœur pour la paix et non pour la guerre ; qu'ils avaient, à la vérité, perdu leurs chevaux, mais que leurs cousins, les Nez-Percés inférieurs, leur en donneraient volontiers d'autres, sans qu'ils eussent à courir aucun risque, tandis qu'à la guerre ils perdraient des hommes, que rien ne pourrait

remplacer. Quant à leur dernière perte, un surcroît de surveillance préviendrait à l'avenir tout malheur de ce genre; » il conclut en désapprouvant toute intention belliqueuse, et les autres chefs furent de son avis.

Le capitaine Bonneville insista de nouveau sur ce point. « Il est vrai, leur dit-il, que le Grand-Esprit vous a donné un cœur pour aimer vos amis, mais il vous a également donné un bras pour frapper vos ennemis. A moins que vous ne mettiez vous-mêmes une prompte fin à ce pillage, il me faudra vous dire adieu; car, quoique je n'aie encore essuyé aucune perte, grâce aux précautions que vous avez méprisées, nous sommes exposés, mes compagnons et moi, à partager le mépris que vous vous préparez, et à passer pour des êtres sans énergie, que l'on peut piller impunément. »

L'assemblée se sépara avec quelques signes d'émotion de la part des Indiens. Le lendemain matin, de bonne heure, une brigade de trente hommes partit à la poursuite des ennemis, et le capitaine Bonneville en espéra un bon résultat sur les maraudeurs pieds-noirs. Mais il fut bientôt détrompé; car le détachement guerrier revint le surlendemain, traînant à sa remorque quelques vieux chevaux, abattus et misérables, que les pillards n'avaient pu enlever dans leur prompte

retraite. Cet effort épuisa l'esprit martial des Nez-Percés, et leur fierté se trouvant entièrement satisfaite, ils retombèrent dans leur état habituel d'insouciance.

—

CHAPITRE XIII.

—

Histoire de Kosato, le renégat pied-noir.

Si la patience et la longanimité des Nez-Percés affligeaient le capitaine Bonneville, il y avait, dans le camp, un autre individu à qui elles déplaisaient plus encore.

C'était un renégat pied-noir, nommé Kosato, jeune homme fier, ardent, qui, avec une jeune fille de la même tribu, d'une grande beauté, s'était réfugié chez les Nez-Percés. Bien qu'adopté dans la tribu, il avait gardé le farouche et belliqueux esprit de sa race, et méprisait les habitudes pacifiques et inoffensives de ceux qui l'entouraient. La chasse du daim, de l'élan et du buffle, dernier terme de leur ambition, ne pouvait suffire à satisfaire sa sauvage et inquiète nature;

il soupirait après les embuscades, les escarmouches et tous les hasards d'une guerre vagabonde et déprédatrice.

Les récentes visites des Pieds-Noirs dans le voisinage du camp, leurs excursions nocturnes, leurs maraudages hardis et heureux lui avaient donné la fièvre, semblable à un faucon qui, dans sa cage, entend ses compagnons voltiger librement autour de lui. Les efforts du capitaine Bonneville, pour éveiller des dispositions guerrières dans le cœur des Nez-Percés et les exciter à user de représailles, furent ardemment secondés par Kosato. Pendant plusieurs jours, il s'occupa uniquement à combiner des plans de vengeance et à organiser une expédition destinée à porter la terreur et la désolation dans les villages des Pieds-Noirs. Il employa tout son art à s'adresser à ces instincts farouches du cœur humain qui lui étaient le plus familiers. Son éloquence nerveuse attirait autour de lui les sauvages attentifs; il les piquait au vif par le récit de leurs injures passées; leur peignait sous des couleurs brillantes les triomphes et les trophées qui les attendaient; leur faisait le récit d'entreprises courageuses et romanesques, de marches secrètes, d'embuscades cachées, de surprises nocturnes, de sacs, d'incendies, de pillages, de têtes scalpées; puis il

décrivait le retour triomphant, les fêtes et les réjouissances des vainqueurs. Il entremêlait ces farouches récits des roulements du tambour, de hurlements de guerre et de danses belliqueuses si électrisantes pour la valeur indienne. Mais l'esprit pacifique de ses auditeurs ne s'en émut pas ! aucun Nez-Percé ne fut éveillé au sentiment de la vengeance ou stimulé à une guerre glorieuse. Dans l'amertume de son cœur, Kosato regretta le jour malheureux où il s'était séparé d'une race dont le génie sympathisait avec le sien, pour se réfugier parmi des êtres dépourvus de tout feu martial.

Le caractère et la conduite de cet homme attirèrent l'attention du capitaine Bonneville ; il désira connaître les motifs qui lui avaient fait déserter sa tribu et qui lui inspiraient contre ses compatriotes une aussi implacable hostilité. Kosato lui raconta brièvement son histoire : elle peint les passions énergiques et profondes qui s'agitent dans le cœur de ces hommes que l'on croit livrés au plus apathique stoïcisme.

« Vous voyez ma femme, dit-il ; elle est bonne, elle est belle, je l'aime. Néanmoins, elle est la cause de tous mes malheurs. Elle était la femme de mon chef. Je l'aimais plus qu'il ne l'aimait, et elle le savait. Nous causions ensemble, nous folâtrions ensemble ; nous recherchions sans cesse la

société l'un de l'autre, mais nous étions aussi innocents que des enfants. Le chef devint jaloux et lui ordonna de ne plus me parler. Son cœur devint dur pour elle; sa jalousie prit un caractère de fureur. Il la frappait sans motifs et sans pitié, et menaçait de la tuer si elle jetait seulement les yeux sur moi. Voulez-vous voir des traces de sa furie? regardez cette cicatrice!

» Sa rage contre moi n'était pas moins énergique. Des détachements de guerriers corbeaux rôdaient autour de nous; nos jeunes hommes avaient reconnu leur piste. Tous les cœurs étaient préparés au combat; mes chevaux étaient devant ma hutte. Tout à coup le chef vint, les emmena à ses propres piquets, et dit qu'ils étaient à lui. Que faire? Il était chef, je n'osai parler; mais mon cœur brûlait. Je n'assistai plus au conseil, à la chasse, aux banquets de guerre. Qu'y aurais-je fait, moi, guerrier démonté et dégradé? Je demeurai à l'écart, et le sentiment de mes injures absorba toutes mes pensées.

» Un soir, j'étais assis sur un monticule qui dominait la prairie où paissaient les chevaux. Je vis les chevaux qui m'appartenaient mêlés à ceux du chef. Cette vue me rendit furieux et je restai là quelque temps repassant dans ma mémoire les outrages que j'avais soufferts et les cruautés qu'avait endurées à cause de moi celle que j'aimais; si bien

que mon cœur se gonfla et saigna, et mes dents se serrèrent violemment.

» En regardant dans la prairie, je vis le chef se promenant parmi ses chevaux; je fixai sur lui mes yeux comme aurait fait un vautour; mon sang bouillait, ma respiration était haletante. Il entra au milieu des saules. Sur-le-champ je me levai, je portai la main à mon couteau. Je volais plutôt que je ne courais. Avant qu'il pût même me voir, je m'élançai sur lui, et deux coups l'étendirent mort à mes pieds. Je couvris son corps de terre et répandis des broussailles sur la place; puis j'allai trouver celle que j'aimais, lui dis ce que j'avais fait et la pressai de fuir avec moi. Elle ne me répondit que par des larmes. Je lui rappelai mes injures et les coups qu'elle avait endurés du défunt; je n'avais accompli qu'un acte de justice; je la pressai de nouveau de fuir; mais ses pleurs redoublèrent, et elle me dit de m'en aller. Mon cœur était gros, mais mes yeux étaient secs. Je croisai les bras. « C'est bien, dis-je; Kosato ira seul au désert. Il n'aura avec lui que les bêtes sauvages de la prairie. Les chercheurs de sang suivront sans doute sa piste; peut-être ils le surprendront dans son sommeil et assouviront leur vengeance; mais vous, vous n'aurez rien à craindre; Kosato partira seul.

» Je fis un pas pour m'éloigner, elle s'élança après

moi et me serra dans ses bras. « Non, s'écria-t-elle, Kosato ne partira pas seul! Partout où il ira, j'irai; je ne le quitterai jamais. »

» Nous prîmes à la hâte les objets qui nous étaient le plus nécessaires, et, quittant sans bruit le village, nous montâmes sur les premiers chevaux que nous rencontrâmes, et voyageant nuit et jour, nous gagnâmes bientôt cette tribu. Ils nous ont fait un bon accueil et nous avons vécu avec eux en paix. Ils sont bons et aimants; ils sont honnêtes, mais ils ont des cœurs de femmes. »

Telle est l'histoire de Kosato, telle qu'il la raconta au capitaine Bonneville. Les incidents de cette nature se reproduisent fréquemment dans la vie indienne; les enlèvements d'une tribu à l'autre sont aussi fréquents parmi ces peuples que parmi les héros et les héroïnes romanesques de notre civilisation sentimentale, et il en résulte souvent des guerres longues et sanglantes.

CHAPITRE XIV.

On entre dans une gorge de la montagne. — Forteresse sauvage. — Mouton des montagnes. — Paix et abondance. — Le trappeur amoureux. — Un mariage mixte. — La femme d'un trappeur libre. — Son équipement. — Sa toilette. — La Noël au désert.

Le 19 décembre, le capitaine Bonneville et ses confédérés indiens levèrent leur camp et entrèrent dans l'étroite gorge formée par la branche septentrionale de la rivière du Saumon. Un peu plus haut est situé le territoire de chasse abondant et sûr, décrit par les Indiens sous des couleurs si séduisantes.

Depuis qu'on avait quitté la rivière Verte, le sol de la plaine avait été invariablement composé d'un sable mouvant et grossier, et la formation rocheuse des montagnes était de pierre calcaire. En général, les rivières étaient bordées de saules et de cotonniers, et les prairies couvertes d'absinthe. Dans les cavités montagneuses, où maintenant ils pénétraient, les hauteurs environnantes étaient

couronnées de pins, et, sur le penchant des collines inférieures, une herbe touffue croissait en abondance.

Comme les Indiens l'avaient dit, la montagne formait, en cet endroit, une forteresse naturelle, dont l'entrée et la sortie ne pouvaient s'effectuer que par une gorge profonde, si étroite, si âpre et si difficile, qu'on pouvait aisément s'y défendre. Les Pieds-Noirs s'abstinrent donc d'y suivre les Nez-Percés et attendirent qu'ils reparussent en rase campagne.

Le capitaine Bonneville reconnut bientôt que les Indiens n'avaient pas exagéré les avantages de cette région. Outre des troupes nombreuses d'élans, on voyait bondir, parmi les précipices, de vastes troupeaux d'absahtas, ou longues-cornes, le mouton des montagnes. Ces animaux, sans défiance, étaient facilement circonvenus et détruits. Il suffisait de quelques chasseurs pour entourer un troupeau et en tuer autant qu'il leur plaisait. Chaque jour, il en entrait au camp un grand nombre, et la chair de ceux qui étaient jeunes et gras était réputée supérieure au mouton le plus délicat.

Là cessèrent les fatigues, la faim et les alarmes. On oublia les maux et les dangers passés; la chasse, le jeu, les chansons, les histoires, la gaîté grossière, mais franche, firent passer gaîment le

temps, et l'abondance ainsi que la sécurité régnèrent dans le camp.

L'oisiveté et le bien-être, dit-on, conduisent à l'amour, et l'amour au mariage dans la vie civilisée. La même chose a lieu dans le désert. Au milieu de la bonne chère, et après s'être repu de mouton sauvage, l'un des trappeurs libres commença à regretter la solitude de sa hutte et à éprouver la force de cette grande loi de la nature : « Il n'est pas bon que l'homme vive seul. »

Après une nuit de graves réflexions, il alla trouver Kowsoter, le chef des Nez-Percés, et lui fit part des secrètes pensées de son cœur.

« J'ai besoin d'une femme, dit-il; donnez-m'en une de votre tribu; non une jeune éventée qui ne pense qu'à courir et à se parer; mais une femme sobre, prudente, laborieuse, qui partage mon sort, quelque dur qu'il soit, sans murmurer; qui prenne soin de ma hutte et soit ma compagne dans le désert. »

Kowsoter promit de chercher parmi les femmes de sa tribu et de lui en procurer une telle qu'il la désirait. Il employa deux jours à cette recherche. Après l'expiration de ce terme, il alla trouver le trappeur dans sa hutte et l'informa que, dans l'après-midi, il lui amenerait son épouse. Il tint parole. A l'heure fixée, il vint, conduisant la fiancée,

jolie demoiselle cuivrée, dans tout le luxe de la toilette indienne. Après elle, marchaient son père, sa mère, une demi-douzaine de frères, des cousins par vingtaine, qui venaient embellir la cérémonie et féliciter leur nouveau parent.

Le trappeur reçut sa nouvelle et nombreuse famille avec toute la solennité convenable; il fit placer sa fiancée à côté de lui; alors, garnissant sa pipe, le grand symbole de paix, de son excellent tabac, il aspira deux ou trois bouffées, puis présenta la pipe au chef, qui la transmit au père de la mariée, d'où elle circula de main en main et de bouche en bouche dans tout le cercle de famille groupé autour du feu, tous observant le silence le plus profond et le plus décent.

Après que plusieurs pipes eurent été remplies et vidées de cette manière solennelle, le chef adressa la parole à la fiancée, lui détaillant, tout au long, les devoirs de la femme qui, chez les Indiens, ne sont guère moins pénibles que ceux d'un cheval de somme; cela fait, il se tourna vers les parents de l'épouse et les félicita de l'alliance distinguée qu'ils avaient contractée. Ils apprécièrent, comme ils le devaient, leur bonne fortune, surtout lorsqu'eut lieu, parmi les chefs et les parents, la distribution des présents nuptiaux, qui se montèrent à environ cent quatre-vingts dollars.

La compagnie se retira bientôt, et le digne trappeur ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'avait pas épousé une novice; car la dame entendue se mit sur-le-champ au diapason de la femme d'un trappeur, prenant possession de la hutte comme de son empire incontestable; arrangeant toutes choses selon son goût et ses habitudes, et paraissant aussi à l'aise et aussi peu gênée avec le trappeur que s'ils avaient été mariés depuis longues années.

Nous avons déjà donné le portrait d'un trappeur libre et de son cheval, dans les termes mêmes du capitaine Bonneville : nous allons maintenant offrir, comme pendant, la description de la femme d'un trappeur libre, afin que le lecteur puisse se faire une idée juste du bonheur recherché par le digne trappeur en question, pour le consoler dans le désert.

« Le trappeur libre, tant qu'il est garçon, aime son cheval par dessus toutes choses; mais dès le moment où il prend femme (cette dignité matrimoniale, comme autrefois la chevalerie, c'est souvent en plein champ qu'il la confère à quelque beauté indienne), il ne tarde pas à découvrir qu'il a trouvé dans sa moitié un animal beaucoup plus fantasque et plus capricieux.

» A peine une belle Indienne a-t-elle été investie de cette dignité que, sur-le-champ, ses idées

s'agrandissent et s'élèvent à la hauteur de sa situation; aussitôt, pour se nipper convenablement, elle met à contribution la bourse de son époux, et son crédit par dessus le marché. Jamais elle ne souffrirait que la femme d'un trappeur libre fût vêtue et attifée comme une Indienne vulgaire.

» En premier lieu, il lui faut un cheval pour son usage, non une rosse malingre, éreintée, comme un mari indien en donne pour servir au transport de sa femme et de ses marmots. Il faut à la femme du trappeur libre le plus beau cheval qu'on puisse trouver. Ce n'est pas tout, il faut le décorer. Les harnais, la selle et la croupière sont brodés avec profusion de pierres fausses et ornés de grelots et de rubans. De chaque côté de la selle pend un *esquimont*, sorte de poche où elle fourre tous les colifichets de renfort qu'elle n'a pas pu employer à la parure de son cheval et à la sienne. Elle recouvre le tout d'une draperie de calicot écarlate et considère alors l'équipage de son cheval comme complet.

» Quant à sa personne, elle montre encore plus de prodigalité. Sa chevelure, estimée belle en raison de sa longueur, est tressée avec soin et retombe sur son sein avec une négligence calculée.

» Son chapeau d'amazone est surmonté de plumes de diverses couleurs. Sa robe, taillée sur le

modèle de celle des blanches, est d'une étoffe rouge, verte ou grise, mais toujours du plus beau tissu qu'on peut se procurer. Ses brodequins et ses moccasins sont du travail le plus exquis et le plus coûteux, et lui dessinent parfaitement le pied et la jambe, que les Indiennes ont en général fort jolis.

» Maintenant passons à ses bijoux. En fait de joyaux, de boucles d'oreilles, de colliers et autres objets dont les femmes sont si glorieuses, rien de ce que les moyens du trappeur peuvent permettre n'est épargné pour donner une haute idée de l'importance de Madame. Pour compléter le tout, parmi ses couvertures de diverses teintes, elle en choisit une d'une couleur éclatante, et, la jetant sur ses épaules avec une grâce tout indigène, elle s'élance sur la selle de son brillant palefroi et annonce qu'elle est prête à suivre son montagnard jusqu'aux dernières limites de l'amour et de la fidélité. »

Telle est la description que nous donne de la femme du trappeur libre le capitaine Bonneville; nous ne savons jusqu'à quel point ce portrait est applicable à celle dont il est ici question. Tout ce qu'on peut conjecturer par son début dans la carrière conjugale, c'est qu'elle était femme à se prévaloir largement de tout le luxe et de tous les priviléges inhérents à sa nouvelle condition.

Il n'est pas inutile d'observer que, lorsqu'il y a dans un camp plusieurs femmes de trappeurs libres, il s'élève entre elles la rivalité la plus vive, au grand détriment de la bourse de leurs époux. Tout leur temps est employé, toute leur intelligence est appliquée à s'éclipser l'une l'autre dans la parure et le luxe. Et ces enfants de la nature ne sont pas dévorés de jalousies et de chagrins du cœur, moins intenses que ne le sont, dans les centres de civilisation, nos femmes à la mode.

La fête de Noël qui, dans toute la chrétienté, amène au foyer la gaîté et la joie, suivit de près le mariage que nous venons de décrire. Bien qu'éloignés de leurs familles et de leurs amis, le capitaine Bonneville et sa bande de trappeurs libres n'étaient pas gens à laisser passer la fête comme non avenue. Il fut donc résolu qu'on secouerait le fardeau de la tristesse, et qu'on célébrerait joyeusement la Noël dans le désert.

En conséquence, la veille de Noël, ils commencèrent leurs fêtes et leurs réjouissances rustiques. Dans le courant de la nuit, les trappeurs libres entourèrent la tente du chef des Nez-Percés, et au lieu des chants de Noël, le gratifièrent d'un feu de joie.

Kowsoter l'accepta dans un esprit vraiment chrétien, et, après un discours dans lequel il ex-

primait sa grande satisfaction de l'honneur qu'on lui rendait, il convia toute la compagnie à un festin pour le jour suivant. Son invitation fut gaîment acceptée. Un dîner de Noël dans le *wigwam* d'un chef indien! L'idée était nouvelle. Personne n'y manqua. Le repas fut servi d'une manière simple et naturelle. Diverses peaux, soigneusement préparées pour cette occasion, étaient étendues à terre et couvertes d'un amas de gibier, de viande d'élan et de mouton sauvage, avec plusieurs racines amères dont les Indiens se servent en guise d'épices.

Après une courte prière, toute la société s'assit, les jambes croisées à la manière turque, à ce banquet qui fut assaisonné de la plus folle gaîté. Après quoi les exercices gymnastiques de force et d'adresse des blancs et des Indiens terminèrent dignement la Noël.

CHAPITRE XV.

La chasse aux chasseurs. — Momens de disette. — Repas vorace. — Temps d'hiver. — Rivière Godin. — Magnifique scène d'hiver dans la grande plaine de Lave, aux bords de la rivière du Serpent. — Marche pénible dans la neige. — Manœuvres d'un cavalier indien isolé. — Campement sur la rivière du Serpent. — Indiens Bannecks. — Le Cheval, chef indien. — Sa vie placée sous un charme.

L'absence prolongée de Mathieu et de son détachement causait, en ce moment, beaucoup d'inquiétude au capitaine Bonneville; aussi, s'apercevant qu'il n'y avait pas beaucoup à se fier à la persévérance et au courage des troupes d'éclaireurs, pour une recherche aussi périlleuse, il résolut de partir lui-même à la découverte, et de ne rentrer qu'après avoir obtenu des renseignements suffisants touchant l'objet de ses recherches.

A cet effet, il quitta le camp le 26 décembre, accompagné de trente trappeurs et chasseurs résolus, tous bien équipés et armés pour une dangereuse expédition. Le lendemain, ils sortirent de la gorge des montagnes et s'avancèrent dans la plaine; comme ils s'attendaient à quelque échauf-

fourée avec les Pieds-Noirs, ou toute autre bande déprédatrice, ils ne marchèrent qu'avec circonspection et surveillèrent avec vigilance leurs retranchements.

Le jour suivant, ils traversèrent le confluent principal de la rivière du Saumon et avancèrent, dans la direction du sud, vers un passage appelé le défilé de John Day. Le trajet était dur et fatigant ; les vents piquants et glacés de l'hiver balayaient les plaines, la neige couvrait la terre, et le gibier devenait si rare, que bientôt la faim se fit sentir dans le camp, et que la vigueur des chevaux commença à diminuer par le manque de pâturage.

A peine le détachement avait-il campé, dans l'après-midi du 28, que deux des chasseurs qui s'étaient aventurés à la recherche du gibier, revinrent au galop et dans une grande alarme. En chassant, ils avaient aperçu une troupe de sauvages qui manœuvraient évidemment, dans l'intention de leur intercepter le chemin du camp, et ils n'avaient dû leur salut qu'à la rapidité de leurs chevaux.

Ces nouvelles jetèrent la terreur dans le camp : le capitaine Bonneville tâcha de rassurer ses hommes en leur représentant l'avantage de leur campement et la possibilité de le défendre. Il ordonna ensuite que les chevaux fussent rentrés et atta-

chés à des piquets, et qu'on élevât un parapet de troncs d'arbres. Derrière ce rempart improvisé, une garde veilla pendant la nuit qui se passa sans alarme. Au lever de l'aurore, on fouilla les environs de la plaine, pour découvrir si les ennemis avaient rôdé par là; mais on ne put découvrir aucune empreinte de pieds sur le sable de la plaine.

La faim commençait alors à causer plus de craintes que la peur des voisins hostiles; après avoir marché pendant quelques milles, ils campèrent au pied d'une montagne, dans l'espoir d'y trouver des buffles; mais ce ne fut que le surlendemain qu'ils aperçurent deux superbes taureaux sur la limite de la plaine, parmi les rochers et les ravins. Étant restés deux jours et demi sans aucune espèce de nourriture, ils prirent des précautions spéciales, afin que ces animaux ne pussent leur échapper. Pendant que quelques uns des meilleurs tireurs s'avançaient prudemment, avec leurs carabines, dans le terrain inculte, les quatre cavaliers les mieux montés stationnèrent dans la plaine, afin d'abattre les taureaux qui ne seraient que blessés.

Les buffles furent atteints et s'enfuirent ventre à terre; les chevaux étaient trop faibles pour arriver sur eux, le terrain étant gelé; mais ils réussirent à les refouler sur la glace, où ils glissè-

rent, s'abattirent et furent aisément achevés. Les chasseurs se chargèrent de la quantité de viande nécessaire pour les provisions présentes et futures, puis retournèrent camper au feu de la précédente nuit; passèrent le restant du jour, cuisant leur nourriture et mangeant avec une voracité proportionnée à leur jeûne prolongé, et oubliant, dans leur abondance momentanée, les dangers sérieux dont ils étaient entourés.

Après avoir apaisé les angoisses de la faim, ils commencèrent à délibérer sur leur marche ultérieure; les hommes étaient très découragés par les fatigues qu'ils avaient déjà essuyées; et déjà deux d'entre eux, placés à l'arrière-garde, profitant de leur position, avaient déserté leur poste et étaient retournés aux huttes des Nez-Percés. La perspective était suffisante pour intimider l'esprit le plus déterminé. On était dans le cœur de l'hiver; tout ce que l'œil pouvait distinguer de paysage était enveloppé d'un épais manteau de neige qui grossissait à mesure qu'on avançait. On avait, en outre, à lutter contre des vents glacés qui gelaient le visage; les chevaux pouvaient faillir faute de pâturage, et les hommes eux-mêmes devaient s'attendre à endurer, par moments, les tourments de la faim dont ils avaient déjà fait une si triste expérience.

Néanmoins, pour le capitaine Bonneville, la persévérance était une question d'honneur; et, ayant entrepris cette expédition, rien ne put l'obliger à rétrograder sans l'avoir accomplie, quoiqu'il avoue maintenant que, s'il eût connu les peines et les souffrances qui l'y attendaient, il en eût abandonné l'exécution.

La petite bande continua donc à marcher en avant, suivant le cours d'un ruisseau appelé la crique de John Day. Il faisait si froid, qu'on fut fréquemment obligé de mettre pied à terre pour ne point geler sur la selle. Les jours qui, dans cette saison, sont fort courts dans les prairies, étaient diminués de plusieurs heures par le voisinage des montagnes élevées qui interceptaient aux voyageurs les rayons bienfaisants du soleil. La neige avait généralement vingt pieds d'épaisseur, et davantage dans quelques endroits. Ceux qui marchaient à pied étaient obligés de s'y frayer péniblement un passage; huit milles étaient considérés comme une bonne journée de marche. Les chevaux étaient presque affamés, car l'herbe était couverte de neige, de sorte qu'on ne trouvait pour subsister que quelques touffes de verdure sèche, qui s'élevaient à la surface, et de petites branches de saules et d'absinthes gelés.

C'est ainsi qu'ils continuèrent leur route lente et pénible vers le sud, le long de la crique

de John Day, jusqu'à l'endroit où elle se perd dans un marais. Ils campèrent alors sur la glace, parmi les saules gelés, où ils furent obligés d'enlever la neige, pour donner à paître à leurs chevaux.

De là ils s'avancèrent vers la rivière Godin, appelée ainsi à l'occasion de l'assassinat d'un chasseur, au service de Sublette, par les Pieds-Noirs. Plusieurs endroits de ce désert écarté sont ainsi nommés d'après les scènes de violence et de sang survenues aux *pionniers* primitifs : ce fut un acte de vengeance filiale de la part d'Antoine, fils de Godin, qui, comme le lecteur peut se le rappeler, amena la bataille récente de la Vallée de Pierre.

De la rivière Godin, le capitaine Bonneville et ses compagnons arrivèrent dans la plaine des Trois-Buttes, ainsi appelée à cause des trois collines solitaires et étranges qui s'élèvent au milieu. C'est une partie du grand désert de la rivière du Serpent, un des territoires les plus remarquables au delà des montagnes. S'ils avaient pu avoir une trève à leurs souffrances et à leur anxiété, l'immense paysage qui se déroulait devant eux eût été de nature à les saisir d'admiration ; car, de même que l'été, l'hiver possède ses beautés et ses magnificences, et le capitaine Bonneville avait l'ame assez grande pour les apprécier.

« Bien au loin, dit-il, dans les vastes plaines et

sur les bords escarpés des montagnes, la neige se déployait en nappes éblouissantes. Lorsque le soleil s'élevait, le matin, au dessus des pics gigantesques et perçait les nuages de la journée, montagnes et vallées, rochers brillants, arbres gelés brillaient et étincelaient d'un éclat sans égal; les hauts pins semblaient saupoudrés d'une poussière d'argent; et les saules, chargés de parcelles de glace, réfléchissaient des rayons prismatiques et rappelaient les arbres enchantés évoqués par le conteur oriental pour orner sa vallée de diamants. »

Les pauvres voyageurs, presque morts de faim et de froid, n'étaient nullement disposés à jouir de la beauté de ces scènes splendides, quoiqu'elles aient laissé dans leur mémoire des impressions dont ils se sont souvenus avec plaisir, dans des circonstances plus favorables.

Campant à la Butte de l'Ouest, ils y trouvèrent un lieu balayé par les vents qui en avaient enlevé toute la neige, en sorte qu'il y existait une quantité raisonnable d'herbe; quoique les chevaux eussent ainsi, par extraordinaire, du pâturage, le froid fut si intense, que le matin un mulet fut trouvé gelé. Les trappeurs s'assemblèrent autour et le regrettèrent comme un compagnon bien-aimé. Ils craignaient que leurs chevaux presque affamés ne partageassent bientôt son sort, car ils paraissaient

n'avoir plus assez de sang dans les veines pour résister au froid. Bref, il paraissait impossible de se frayer un chemin, à travers la neige, avec ces animaux affaiblis.

Le découragement commençait à se faire sentir parmi eux, quand ils découvrirent heureusement la piste d'une bande de chasseurs; ils la suivirent aussitôt et s'avancèrent avec moins de difficulté. Peu de temps après, un buffle magnifique vint bondir à travers la neige et fut immédiatement tué par les trappeurs. Un feu pétillant fut aussitôt allumé, un repas copieux bientôt préparé et encore plutôt mangé; après quoi, ayant encore fait un peu de chemin, ils s'arrêtèrent pour camper. Un d'eux, se traînant à la suite des autres, arriva au camp, presque gelé; mais la bonne chère et un feu bienfaisant le rappelèrent à la vie et rétablirent la circulation du sang.

Ayant maintenant un sentier frayé, ils s'avancèrent, le lendemain matin, avec plus de facilité; la neige, à la vérité, diminuait à mesure qu'ils s'éloignaient des montagnes, et la température s'adoucissait insensiblement. Durant la journée, ils aperçurent un cavalier isolé, errant à quelque distance devant eux dans la plaine. Ils piquèrent des deux pour l'atteindre; mais, comme son cheval était meilleur que les leurs, il se tint à distance respec-

tueuse, en les regardant avec des signes évidents de méfiance; car l'accoutrement sauvage des trappeurs libres, leurs guêtres, leurs couvertures et leurs bonnets de drap garnis de fourrures et ornés de plumes, et jusqu'à leurs cheveux rasés et leur figure brunie les faisaient ressembler à des Indiens plutôt qu'à des blancs, et lui firent croire que c'était une bande de quelque tribu ennemie.

Après beaucoup de manœuvres, le cavalier défiant fut enfin forcé de parlementer, mais en agissant toutefois avec la prudence d'un éclaireur parfaitement expérimenté. Il descendit de cheval, s'en servit comme d'un bouclier, appuya le canon de son fusil sur le dos de l'animal, et prépara la défense, imitant ainsi le prudent navire qui, errant sur les mers, ne se laisse approcher qu'à la distance nécessaire pour être hélé.

C'était un Indien de la tribu des Bannecks, appartenant à une bande du voisinage. On fut longtemps avant de le convaincre qu'il parlait à une Compagnie de blancs, et à le déterminer à approcher : enfin, complètement rassuré, il leur apprit la nouvelle fort importante qu'il existait deux Compagnies de blancs campés dans le voisinage. Cette nouvelle réjouit fort le capitaine Bonneville qui espérait trouver dans une de ces Compagnies le détachement égaré de Mathieu. Il partit aussitôt,

animé par ce récit satisfaisant, et arriva le soir à la rivière du Serpent, où il établit son camp.

De bonne heure, le lendemain, 13 janvier 1833, on fit des recherches diligentes pour découvrir les traces de ces Compagnies de blancs; un camp fut bientôt découvert à environ quatre milles plus loin, en remontant la rivière, et le capitaine y trouva, à sa grande surprise, deux des compagnons de Mathieu qui l'instruisirent que le restant de leur brigade serait de retour sous peu de jours. Le capitaine Bonneville ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment de fierté et d'amour-propre, en songeant qu'il avait accompli avec tant de succès sa périlleuse et douteuse entreprise : aussi résolut-il de passer quelques jours dans ce campement, afin d'attendre l'arrivée de Mathieu et de donner un peu de relâche aux hommes et aux chevaux.

C'était, à la vérité, le quartier d'hiver le plus propice et le plus agréable du pays. La rivière du Serpent y décrivait son cours sinueux entre des rives basses, à travers la grande plaine des Trois-Buttes, et était bordée de prairies vastes et fertiles. Elle était parsemée d'îles qui, de même que ses rives, étaient couvertes de cotonniers, de taillis de saules, de gras pâturages et de joncs verdoyants. Les plaines adjacentes étaient si vastes, qu'il était impossible à une bande isolée d'Indiens d'en chasser

les buffles; la neige n'était pas assez haute pour incommoder sérieusement; aussi, durant le séjour qu'y fit le capitaine Bonneville, quoique ce fût dans le cœur de l'hiver, le temps, à l'exception de quelques jours de gelée ou d'ouragans, resta généralement doux et tempéré. La gelée de la nuit était toujours dissipée par les rayons du soleil du matin, semblable à la saison printanière de la partie centrale des États-Unis.

La haute chaîne des Trois-Tétons, ces boulevarts gigantesques des montagnes Rocheuses, qui, s'élevant à l'est, s'étendent au nord et à l'ouest de la grande plaine de la rivière du Serpent, de même que les monts de la rivière Salée et du Port-Neuf vers le sud reçoivent les premières neiges de la saison.

Leurs blancs manteaux s'agrandissent à mesure que l'hiver avance, et s'étendent bien loin dans la plaine, forçant les buffles à chercher leur nourriture par troupeaux, sur les bords de la rivière, où on peut en faire une chasse très productive.

Tels étaient les grands avantages de ce campement d'hiver; ajoutez que c'était un abri sûr contre les excursions des pillards pieds-noirs, les difficultés de la retraite rendant imprudente toute attaque faite par ces bandes irrégulières, si ce n'est avec des forces considérables.

A environ dix milles plus bas, était situé le camp des Indiens Bannecks, composé d'environ cent vingt huttes : ce sont des guerriers braves et adroits, ennemis jurés des Pieds-Noirs, dont ils triomphent aisément à nombre égal. Ils ne sont ni vindicatifs, ni conquérants, attaquent rarement les Pieds-Noirs, mais se défendent bravement sur leur propre territoire. Un tiers de leurs guerriers est armé de carabines; le reste se sert d'arcs et de flèches.

Aussitôt que le printemps paraît, ils descendent la rive droite de la rivière du Serpent, et campent aux sources de la Boisée et de la Payette. Ils y engraissent leurs chevaux dans de bons pâturages, pendant que la tribu fait d'abondantes provisions de daims, d'élans, de castors et d'ours. Ils descendent ensuite un peu plus loin, où ils trouvent les Nez-Percés inférieurs, avec lesquels ils trafiquent de chevaux, leur donnant en retour du castor, du buffle et des peaux. De là ils se dirigent vers les affluents de la rive gauche du fleuve et campent à la source des rivières du Port-Neuf et des Pieds-Noirs, dans la circonscription des buffles. Quoique leurs chevaux soient de la race de ceux des Nez-Percés, ils leur sont inférieurs à cause de l'époque trop précoce à laquelle ils les montent, vu qu'ils les achètent à l'âge de deux ans et les emploient de suite à des travaux durs

et fatigants. Aussi ont-ils moins de chevaux que la plupart des tribus voisines.

A l'époque où le capitaine Bonneville s'établit dans leur voisinage, ils étaient en grand deuil de leur chef, surnommé le Cheval. Ils prétendaient que la vie de ce chef avait été placée sous un charme, et qu'il était invulnérable aux atteintes du plomb, car les balles ne l'avaient jamais frappé, quoique, dans diverses batailles, il eût été ajusté par les tireurs les plus adroits. Il avait montré beaucoup de magnanimité à l'égard des blancs. Un des grands personnages de sa famille avait été tué dans un combat contre les trappeurs qui passaient sur son territoire. Les Bannecks avaient juré vengeance; mais le *Cheval*, intercédant auprès d'eux, s'était déclaré l'ami des blancs; et par la grande influence et l'autorité qu'il exerçait sur son peuple, il les avait forcés d'abandonner toute idée vindicative et de se conduire, d'une manière amicale, dans leurs relations commerciales avec eux.

Ce chef était tombé vaillamment en défendant sa tribu contre une attaque faite par les Pieds-Noirs, tandis qu'elle était campée à la source de la rivière Godin. Sa mort ne diminua en aucune manière la croyance populaire relativement au charme attaché à sa vie; car ils affirment que ce

n'était point une balle, mais un morceau de corne qui l'avait atteint : quelque tireur pied-noir s'étant sans doute aperçu de l'inefficacité du plomb.

Depuis sa mort, aucun d'eux n'eut une influence assez grande sur la tribu pour réprimer les penchants sauvages et déprédateurs des jeunes gens. Le résultat fut qu'ils devinrent des voisins dangereux et gênants, montrant une bienveillance extérieure dans l'intérêt de leur commerce, mais tout disposés à commettre des déprédations et à molester toute petite troupe qui tomberait entre leurs mains.

—

CHAPITRE XVI.

—

Infortunes de Mathieu et de sa brigade. — Retour aux Caches de la rivière du Saumon. — Bataille entre les Nez-Percés et les Pieds-Noirs. — Héroïsme d'une femme de la tribu des Nez-Percés. — Elle prend rang parmi les guerriers.

Mathieu arrivé au camp, le 3 février, avec le reste de son détachement, avait à raconter une désastreuse histoire. En quittant le capitaine Bonneville, dans la vallée de la rivière Verte, il s'était dirigé vers l'ouest, s'orientant au nord des

montagnes d'Entaw, qui forment une branche de la grande chaîne Rocheuse. Il eut à traverser des chemins très fatigants pour ses chevaux, et s'aperçut bientôt qu'il n'avait que peu de chances d'y rencontrer les bandes des Soshonies. Il continua, en conséquence, sa route le long de la rivière de l'Ours, très fréquentée par des trappeurs, avec l'intention de diriger sa marche vers la rivière du Saumon, pour rejoindre le capitaine Bonneville.

Mais, soit ignorance, soit trahison de la part d'un guide indien, il fut égaré et conduit dans une vallée sauvage, où il demeura campé durant l'automne et la première partie de l'hiver, presque enseveli sous la neige, et mourant de faim. De bonne heure, dans la saison, il détacha cinq hommes avec neuf chevaux pour se porter dans le voisinage du rocher du Mouton sur la rivière de l'Ours, où le gibier était en abondance, afin de s'y pourvoir d'un approvisionnement pour le camp.

A peine avaient-ils commencé leur recherche, qu'une bande de neuf à dix Indiens découvrit leur trace et les poursuivit pendant quatre ou cinq jours, les épiant continuellement. Tant que leurs campements furent bien choisis, et qu'on y maintint une surveillance exacte, les sauvages se tinrent prudemment à l'écart, jusqu'à ce que,

ayant observé qu'ils étaient mal campés, et dans une position où l'on pouvait les surprendre, ils se glissèrent sans bruit, protégés par les bords de la rivière, et se préparèrent à fondre à l'improviste sur leur proie.

Ils ne s'étaient point encore avancés à distance d'armes blanches, que déjà ils étaient découverts par un des trappeurs. Celui-ci donna immédiatement, quoiqu'en silence, l'alarme à ses compagnons. Ils sautèrent aussitôt sur leurs chevaux et se préparèrent à se retirer dans une position favorable. Néanmoins, un d'eux, nommé Jennings, doutant de la véracité de l'alarme, voulut s'assurer du fait avant de partir. Ce fut en vain que ses camarades l'engagèrent à les suivre, il persista dans son incrédule obstination : une décharge de mousqueterie des sauvages eut bientôt dissipé ses doutes; mais elle exerça une si forte réaction sur ses nerfs, qu'il lui fut impossible de se mettre en selle. Ses camarades, voyant son trouble et son danger, sautèrent généreusement à bas de leurs chevaux, pour lui prêter main-forte; un coup de carabine l'étendit à terre, et, dans son agonie, il suppliait les autres de ne point l'abandonner. Deux d'entre eux, Leroy et Ross, après avoir opposé une défense désespérée, furent faits prisonniers par les sauvages; les deux autres se précipitèrent sur leur

selle et ne durent leur salut qu'à une fuite prompte, ayant été poursuivis durant l'espace de trente milles. Ils arrivèrent heureusement au camp de Mathieu; mais leur relation inspira une telle frayeur des Indiens embusqués, qu'il fut impossible de déterminer les chasseurs à tenter une seconde expédition en quête du gibier. Ils demeurèrent ainsi presque affamés dans leur camp, tuant de temps à autre, pour se nourrir, un vieux et misérable cheval, tandis que les élans et les moutons sauvages bondissaient impunément sur les monts d'alentour.

L'attaque dirigée contre ce parti de chasseurs est citée par le capitaine Bonneville comme un exemple de l'importance d'une exacte surveillance et d'un campement convenable dans un pays indien. La plupart des désastres arrivés aux marchands et aux trappeurs proviennent de quelque négligence dans l'entretien de leurs armes ou munitions, de la position de leurs chevaux durant la nuit, de la situation de leurs terrains de campement et de la disposition de leurs gardes nocturnes. L'Indien est un ennemi vigilant et rusé, peu disposé à des combats téméraires, et n'attaquant jamais un adversaire bien préparé et sur ses gardes. Pour repousser ses attaques, la prudence est une sauvegarde aussi efficace que le courage.

On supposa d'abord que les auteurs de cette agression étaient des Pieds-Noirs; mais le capitaine Bonneville trouva, plus tard, dans le camp des Bannecks, un cheval sellé et bridé qu'il reconnut pour avoir appartenu à l'un des chasseurs. Les Bannecks nièrent toutefois avec chaleur que ces dépouilles eussent été prises dans un combat, et persistèrent à affirmer que le délit avait été commis par une bande de Pieds-Noirs.

Le capitaine Bonneville séjourna trois semaines sur la rivière du Serpent après l'arrivée de Mathieu et de sa bande; ses chevaux ayant à la fin repris la vigueur nécessaire pour un voyage, il se disposa à retourner aux huttes des Nez-Percés, ou plutôt à revisiter ses Caches de la rivière du Saumon, afin d'y choisir les marchandises et équipemens nécessaires pour la prochaine saison. Il laissa, à cet effet, seize hommes à la rivière du Serpent, et, suivi de seize autres, prit, le 19 février, le chemin des caches.

Longeant la rivière, il s'avança jusqu'à la route des hautes neiges, où il campa à l'abri d'éminences de rocs calcinés. Le 21, il traversa de nouveau la neige dans la grande plaine de la rivière du Serpent, où elle avait trente pouces d'épaisseur. Elle était suffisamment gelée pour supporter les piétons mais les pauvres chevaux, en en brisant la

croûte, plongeaient et s'épuisaient à chaque pas. Ils furent tellement déchirés par la glace, qu'il fallut changer l'avant-garde, à chaque centaine de pas, et y placer de nouveaux hommes pour frayer le chemin.

Les vastes prairies étaient balayées par un vent perçant et glacé du nord-ouest; ils eurent à faire, pendant la nuit, des efforts incroyables d'invention pour se former un abri et se préserver de la gelée. Ils creusèrent d'abord des fosses profondes en amassant la neige et l'entassant en rempart vers la direction du vent. Ils disposèrent, au fond de ces fosses, des peaux de buffles, sur lesquelles eux-mêmes s'étendaient tout habillés avec leurs bonnets, manteaux et mocassins, et s'enveloppaient, en outre, de nombreuses couvertures. Malgré ces précautions réunies, ils souffrirent horriblement du froid.

Ils arrivèrent, le 28 février, sur les bords de la rivière Godin. Ce cours d'eau prend sa source dans les montagnes opposées à l'affluent d'est de la rivière Malade, s'avance au sud-est, et forme un torrent rapide et impétueux d'environ soixante pieds de largeur; il traverse ensuite le défilé auquel il donne son nom, serpente dans la plaine l'espace de quarante milles, puis se perd dans la région des rochers calcinés.

Le capitaine Bonneville fut assez heureux pour rencontrer, sur les bords de cette rivière, une piste de buffles; il entra, pour la suivre, dans le défilé, où il demeura campé pendant deux jours afin de donner aux chasseurs le temps de tuer le gibier et de faire une provision de viande salée. La température était fort douce dans ce défilé abrité, et l'herbe qui y croissait déjà s'élevait à plus d'un pouce. Il y avait également des plantes salines en abondance; elles tirent leur nom de leur saveur. C'est une nourriture fortifiante pour les chevaux, en hiver, mais ils la refusent sitôt que l'herbe nouvelle leur fournit un pâturage suffisant.

Le 6 mai, après avoir salé une quantité raisonnable de viande, la caravane reprit sa route, cheminant avec assez de facilité, si ce n'est dans les endroits où la neige avait été entassée par les vents.

Le 11, un léger nuage de fumée fut observé s'élevant dans une partie lointaine du défilé. Un camp fut formé sur le champ, et des éclaireurs furent envoyés en reconnaissance. Ils revinrent en annonçant que c'était une bande de chasseurs *Têtes-Plates* retournant au territoire des Buffles avec leur provision de vivres. Le capitaine Bonneville les atteignit le lendemain et les décida à voyager de concert avec sa bande pendant quel-

ques milles jusqu'aux Caches, où il avait également l'intention de convier les Nez-Percés qu'il espérait retrouver dans ce voisinage. En effet, le 13, il rejoignit cette tribu amie qui, depuis leur séparation de la rivière du Saumon, s'était également occupée de la chasse aux buffles, mais avait été continuellement harassée et poursuivie par les Pieds-Noirs, ses vieux ennemis, qui, comme d'habitude, lui avaient enlevé la plupart de ses chevaux.

Durant cette chasse, un petit détachement de dix huttes se sépara du corps principal, afin de chercher, pour ses chevaux, de meilleurs pâturages. Vers l'époque du 1er mars, les Pieds-Noirs se réunirent au nombre de trois cents guerriers et résolurent de frapper un coup décisif. Ils s'avancèrent vers l'ancien camp des Nez-Percés et, trouvant les huttes vides, se cachèrent parmi les saules et les roseaux, épiant quelque traînard qui pût les guider vers la retraite actuelle de leurs victimes projetées.

Le sort voulut que ce fût Kosato, le renégat pied-noir, qui vint à passer accompagné de sa femme achetée au prix du sang. Il avait quitté le corps principal des chasseurs pour rejoindre le détachement des dix huttes. Les Pieds-Noirs l'aperçurent et le reconnurent; leurs yeux étincelèrent d'une rage vindicative, car il était à portée de leur em-

buscade; toutefois, quelle que fût leur rage sanguinaire, ils s'abstinrent de tirer sur lui, l'épargnant momentanément, afin qu'il pût leur servir de guide vers leur proie. Ils le suivirent donc à la piste jusqu'à ce qu'ils virent les huttes des malheureux Nez-Percés, qu'ils assaillirent avec des vociférations et des hurlements affreux.

Les Nez-Percés ne comptaient que vingt hommes, dont neuf armés de carabines; ils se montrèrent néanmoins aussi braves et expérimentés pendant l'action qu'ils avaient été doux et patients durant la paix. Leur premier soin fut de creuser des fosses à l'intérieur de leurs huttes; ainsi retranchés, ils combattirent en désespérés, jonchant la terre d'ennemis morts, tandis que, quoique blessés pour la plupart, ils ne perdirent aucun guerrier.

Au fort de la bataille, une femme nez-percé, voyant son époux grièvement blessé et hors de combat, saisit son arc et ses flèches et le défendit avec bravoure et succès, concourant ainsi par elle-même à la sécurité générale.

Sur un autre point du champ de bataille, un Nez-Percé s'était réfugié derrière le tronc d'un arbre abattu, et entretenait, sous cet abri, un feu continuel. Un Pied-Noir, l'apercevant, s'empara aussitôt d'un autre tronc d'arbre qu'il plaça devant lui, et, s'étendant à terre, il le roula ainsi jusqu'au

pied de l'arbre derrière lequel était accroupi son ennemi. Il y eut un moment d'anxiété profonde, car le premier qui aurait osé se présenter à découvert devait essuyer le feu de son antagoniste. Le Nez-Percé mit fin à cette incertitude, car, au moment où les troncs se touchèrent, il bondit et, rapide comme la pensée, déchargea sa carabine dans les reins de son adversaire.

Durant cet intervalle, les Pieds-Noirs s'étaient emparés des chevaux. Plusieurs de leurs guerriers gisaient morts sur le sol, tandis que les Nez-Percés, retranchés dans leurs huttes, semblaient disposés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Il arriva que le chef des Pieds-Noirs était un renégat des Nez-Percés, qui, peu semblable à Kosato, n'avait aucune rancune contre sa tribu natale; car, après s'être rendu maître du butin, il était tout disposé à épargner l'effusion du sang. Il parlémenta longuement, à cet effet, avec les assiégés, et se retira enfin avec ses guerriers emmenant soixante-dix chevaux. On s'aperçut après qu'ayant épuisé leurs balles, les Pieds-Noirs avaient été contraints de les remplacer par des pierres.

Au début du combat, Kosato le renégat se battit avec une ardeur plutôt frénétique que valeureuse, animant ses frères de la voix et du geste. Un coup

de carabine qu'il reçut à la tête l'étendit sans connaissance, et son corps demeura à terre jusqu'au moment où la bataille fut finie et où les vainqueurs emmenèrent les chevaux. Sa femme désolée était penchée sur lui en poussant des exclamations lamentables. Les vainqueurs lui conseillèrent en passant d'abandonner le renégat mort et de les suivre dans sa famille. Mais elle refusa leur offre, et les laissa partir.

Pendant qu'elle essuyait le visage de Kosato, donnant un libre cours à sa douleur passionnée, elle crut s'apercevoir qu'il respirait encore ; elle ne se trompait pas. La balle, qui avait presque perdu sa force avant d'atteindre Kosato, l'avait étourdi sans le tuer. Par les soins de sa compagne, il se sentit bientôt renaître à son amour redoublé pour elle et à sa haine implacable pour sa tribu natale.

Quant à la femme qui avait défendu si vaillamment son époux, elle fut élevée par la tribu à un rang bien supérieur à son sexe ; et, indépendamment des autres distinctions honorables qu'on lui décerna, elle fut admise à se mêler aux danses militaires des guerriers.

CHAPITRE XVII.

—

Ouverture des caches. — Détachements de Cerré et Hodg-Kiss. — Montagne de la rivière du Saumon. — Superstition d'un trappeur indien. — La rivière Godin. — Préparatifs pour le trappage. — Une alarme. — Une interruption. — Une brigade rivale. — Phénomène de la plaine de la rivière du Serpent. — Immenses crevasses et fissures. — Rivières engouffrées. — Paysage grandiose. — La chasse aux buffles.

Le capitaine Bonneville trouva ses caches parfaitement intactes, et, les ayant ouvertes en secret, il choisit les objets nécessaires à l'accoutrement des trappeurs et à l'entretien d'un commerce illimité avec les Indiens; après quoi, il les referma. Les trappeurs libres, équipés et pourvus à neuf, semblaient fort satisfaits et se pavanaient gaîment dans le camp.

Pour dédommager chacun de ses souffrances passées, et pour encourager les opérations futures, le capitaine Bonneville donna à ses hommes ce qu'on nomme, vulgairement, un vrai jour de bombance. La journée fut consacrée aux jeux, à la suite de bruyants festins. Les Indiens parta-

gèrent les réjouissances et la fête; enfin tout se passa avec une bonne humeur et une harmonie parfaites.

On était arrivé au milieu du mois de mars; le capitaine Bonneville fit alors des préparatifs pour sa campagne du printemps. Il avait choisi la rivière Malade pour son principal territoire de trappage durant la saison. Cette rivière prend sa source dans le grand massif de montagnes, au nord de la plaine de Lave, et, après un cours tortueux, se perd dans la rivière du Serpent.

Avant son départ, le capitaine envoya M. Cerré, accompagné de quelques hommes, visiter les villages indiens, afin d'y acheter des chevaux. Il confia également à M. Hodgkiss, son commis, une petite pacotille de marchandises destinées à entretenir le commerce avec les Indiens, et à se procurer les pelleteries qu'ils auraient amenées, en donnant pour lieu de rendez-vous les caches de la rivière du Saumon, où il devait le rejoindre le 15 juin suivant.

Ceci exécuté, il se dirigea vers la rivière Malade avec une troupe de vingt-huit hommes, composée de trappeurs libres, d'autres à gages et de chasseurs indiens suivis de huit femmes indigènes. Leur route suivait l'embranchement de la rivière du Saumon, qui passe à travers le profond défilé des monta-

gnes. Ils voyagèrent à petites journées, ne faisant que cinq milles par jour, car la plupart des chevaux étaient si faibles, qu'ils chancelaient et boitaient en marchant.

Le pâturage devenait néanmoins plus abondant; il y avait une immense quantité d'herbe verte qui, dans quelques endroits, était si haute, qu'elle ondulait au souffle du vent. Les troupeaux sauvages du désert, appelés communément moutons des montagnes, rôdaient continuellement sur les collines entre lesquelles ils passaient; aussi les chasseurs firent-ils une ample provision de mouton, avant d'entrer dans un pays moins productif.

Dans le cours de son voyage, le capitaine Bonneville eut l'occasion de remarquer un exemple des croyances presque superstitieuses des Indiens et de quelques blancs touchant la perspicacité du castor. Les chasseurs indiens de la bande avaient coutume de côtoyer tous les courants où ils passaient et d'y dresser des trappes, après avoir découvert les huttes du castor, ce qui obtenait quelque succès. Un d'eux cependant, quoique trappeur adroit et expérimenté, était constamment malheureux; étonné et mortifié d'une fatalité si accablante, il conçut l'idée qu'il avait sur lui quelque odeur connue du castor, et qui avertissait ce dernier de se retirer à son approche. Il chercha

aussitôt quelque moyen de purification, et, improvisant un bain de vapeur sur les bords de la rivière, il s'y enferma jusqu'à ce que la transpiration fût à son comble; puis, sortant tout à coup, il se plongea dans l'eau. Ayant répété diverses fois cette opération, il continua sa chasse avec un nouvel espoir.

Vers le commencement d'avril, ils campèrent sur la rivière Godin, où ils trouvèrent le marais rempli de nids à muscs; le capitaine résolut d'y rester quelques jours et d'y faire un premier essai de trappage régulier. Afin que le début de cette campagne se fît avec émulation, il promit aux Indiens et aux trappeurs libres une gratification pour chaque musc qu'ils prendraient.

Ils se préparèrent donc tous à la chasse du lendemain. L'humeur la plus joyeuse régnait dans le camp, tout semblait promettre une campagne de printemps fort productive. L'abondance des muscs n'était qu'un avant-coureur d'un plus important gibier qu'ils trouveraient en arrivant à la rivière Malade, pays rempli de castors, et où ils pourraient disposer leurs trappes avec sécurité.

Au milieu de leur joie, un chasseur arriva en s'écriant : Une piste! une piste! des pieux! des pieux!

Ces mots furent très significatifs à l'oreille des

trappeurs ; ils indiquaient qu'il existait une bande dans les environs, et que ce devait être un parti de chasseurs, puisqu'ils avaient des pieux de campement. Le chasseur vint et fit son rapport. Il avait découvert une nouvelle piste dans laquelle on pouvait distinguer facilement les traces de ces pieux.

Les buffles avaient également été relancés du voisinage, ce qui indiquait que les chasseurs avaient déjà parcouru leur territoire. La gaîté du camp eut un terme; tout préparatif pour la chasse aux muscs fut ajourné, et chacun se mit en route pour examiner la piste; leurs craintes se confirmèrent. Des signes infaillibles démontrèrent à l'évidence que la brigade qui les devançait était composée de blancs qui formaient sans doute une caravane rivale. Il y avait donc là une concurrence des plus inattendues, et cela, par une troupe déjà avancée, et qui refoulait devant elle le gibier. Le capitaine Bonneville eut alors un aperçu des transitions subites auxquelles est sujette la vie d'un trappeur. L'espérance d'une chasse non interrompue s'était évanouie ; on lisait sur tous les visages la tristesse et le désappointement.

Le capitaine Bonneville envoya immédiatement deux espions pour atteindre la bande rivale, afin de pénétrer ses desseins ; en attendant, il quitta

le marais et les nids à muscs et s'avança à marches forcées.

Le 6 avril, il revit ses espions. Ils avaient suivi la piste en vrais chiens terriers, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la bande à l'extrémité sud du défilé Godin. Ils la trouvèrent avantageusement campée, composée de vingt-deux trappeurs de première classe, tous bien équipés et montés sur d'excellents chevaux en très bon état; ils étaient conduits par Milton Sublette et un associé habile, nommé Jarvie. Ils marchaient tous à pleine journée vers le terrain de chasse de la rivière Malade.

Ces nouvelles étaient foudroyantes; la rivière Malade était le seul terrain de trappe à portée; mais oser y rivaliser avec des trappeurs vétérans, parfaitement initiés au séjour des montagnes et montés supérieurement, tandis qu'eux étaient si pauvrement pourvus d'hommes et de chevaux et n'avaient qu'un seul individu auquel le pays fût connu, c'était de toute impossibilité.

Ils placèrent leur seul espoir dans la neige qui, couvrant les montagnes de la rivière Godin, interceptait les sentiers accoutumés qui conduisaient au pays Malade, et pouvaient retarder l'autre brigade jusqu'à ce que les chevaux du capitaine Bonneville fussent de nouveau restaurés et fortifiés par leur pâturage actuel.

Les brigades rivales campèrent donc ensemble, non par esprit de sociabilité, mais afin de se surveiller réciproquement. Les jours s'écoulèrent rapidement sans offrir aucune possibilité d'atteindre le pays Malade. Sublette et Jarvie essayèrent de se frayer un passage à travers la montagne; mais la neige était si épaisse, qu'elle les obligea à rétrograder. En attendant, les chevaux du capitaine se fortifiaient de jour en jour, et leurs sabots, qui avaient été usés par les excursions montagneuses, s'amélioraient insensiblement. Le capitaine augmentait également ses provisions, de façon que ce retard lui était spécialement favorable.

Pour celui qui ne contemple que superficiellement la carte du pays, cette difficulté d'arriver de la rivière Godin à la rivière Malade paraîtra inexplicable, attendu que les rivières intermédiaires s'étendent jusqu'à la grande plaine du Serpent, de manière qu'il paraît très facile d'y arriver en tournant leur bases.

Ici pourtant se dévoile un phénomène frappant de cette nature sauvage et sublime. La grande plaine inférieure, qui s'étend au pied de ces montagnes, est hérissée, près de leurs bases, de crêtes et d'irrégularités qui ressemblent aux vagues de l'Océan se brisant sur une rive rocheuse.

Parallèlement aux montagnes, la plaine est

coupée de fissures nombreuses et menaçantes, d'une largeur de quatre à dix pieds et d'une profondeur immense. Le capitaine Bonneville essaya de sonder ces gouffres, mais sans obtenir de résultats satisfaisants. Une pierre lancée dans l'un d'eux rebondit contre les parois à une grande profondeur, et, à en juger par le retentissement, la substance intérieure était la même que celle de la surface, du moins autant que l'oreille put en saisir le son. Les chevaux qui, par instinct, savent éviter le danger, reculaient épouvantés à la moindre de ces ouvertures, dressant les oreilles, hennissant et ruant jusqu'à ce qu'on leur permît de s'en écarter.

Une personne, possédant une parfaite connaissance du pays, nous a certifié qu'il était quelquefois nécessaire de faire cinquante ou soixante milles pour tourner un de ces gouffres effrayants. Des cours d'eau considérables, qui, semblables à la rivière Godin, s'échappent en torrents impétueux, vont se perdre dans cette plaine. Les uns se transforment en marécages, d'autres disparaissent soudain, trouvant, sans doute, quelques issues souterraines.

Vis à vis de ces gouffres, la rivière du Serpent franchit impétueusement deux précipices placés

à peu de distance l'un de l'autre, ayant, l'un, vingt, l'autre quarante pieds de hauteur.

La plaine volcanique en question forme une arène d'environ soixante milles de diamètre, où l'œil ne découvre qu'une solitude déserte et inculte, dépourvue d'herbe et d'eau, et où l'on ne voit que de la lave. Cette plaine est bordée d'une chaîne de montagnes qui, selon l'avis du capitaine Bonneville, étaient jadis adhérentes, jusqu'à ce qu'elles eussent été divisées par quelque commotion de la nature; au loin, à l'est, les Trois-Tétons élèvent leurs têtes sublimes et dominent cette mer de lave, formant eux-mêmes le trait le plus caractéristique de ce désert où chaque objet est revêtu d'une physionomie de grandeur simple et sévère. Nous attendons impatiemment qu'un savant géologue exploite cette contrée sublime et presque inconnue.

Ce ne fut que le 25 avril que les deux bandes de trappeurs levèrent leurs camps et entreprirent de traverser l'extrémité sud-est de la montagne par un sentier exploré par leurs éclaireurs. Ils découvraient, de divers points de la montagne, des vues immenses de la plaine de lave s'étendant à perte de vue, en terrains incultes et glacés. Ils arrivèrent, le 26 au soir, à la plaine de l'ouest de la montagne, baignée par les rivières la Malade,

la Boisée et autres qui délimitent le territoire de chasse qu'on avait en vue.

Le capitaine Bonneville décrit la contrée de la rivière Boisée comme lui paraissant le sol le plus enchanteur qu'il ait rencontré dans les régions de l'Ouest, offrant un mélange magnifique des beautés de la plaine et de la montagne, avec des sources pures et de vastes et fertiles prairies.

Nous ne suivrons pas le capitaine Bonneville dans sa campagne de trappage qui dura jusqu'au commencement de juin. Nous nous abstiendrons aussi de décrire les manœuvres des bandes rivales et les divers stratagèmes qu'ils employèrent pour se nuire réciproquement; il nous suffira d'ajouter qu'après avoir visité les environs de diverses rivières avec plus ou moins de succès, le capitaine se chargea, dans les premiers jours, de s'avancer vers le rendez-vous indiqué aux caches. Le long du chemin, il convia sa bande à une grande chasse (*) de buffles, car les éclaireurs avaient assuré qu'il en existait de nombreux troupeaux dans une plaine située au delà d'une colline voisine.

On fit halte aussitôt. Les chevaux les plus lestes furent montés, et la bande s'avança jusqu'au som-

(*) Voir dans l'appendix une description intéressante du buffle.



met de la colline. De là elle aperçut la plaine au dessous, fourmillant d'un nombre prodigieux de buffles. Le capitaine Bonneville indiqua ensuite l'endroit où le camp serait établi et la place vers laquelle le gibier serait refoulé. Il recommanda aux chasseurs de procéder lentement, afin de réserver la vigueur de leurs chevaux pour une distance plus rapprochée des troupeaux. Vingt-deux cavaliers descendirent alors prudemment dans la plaine, se conformant à ces dispositions.

« C'était un spectacle magnifique à observer, dit le capitaine, de voir les coureurs, comme on les nomme, s'avancer en colonne au petit trot jusqu'à cinquante toises des limites du troupeau, et ensuite, se précipitant au grand galop, disparaître au milieu de cette multitude de buffles qui parcouraient la plaine dans toutes les directions. »

Tout devint alors tumulte et désordre. Le capitaine Bonneville et le restant de la bande vinrent se poster au terrain indiqué pour le campement, où les chasseurs les plus habiles réussirent à refouler une quantité de buffles; on en fit grand carnage en cet endroit. En peu de temps, le camp entier ressembla à un abattoir immense; les bêtes furent habilement découpées; on fit de grands feux, et l'on érigea des échafaudages pour sécher et conserver la viande, afin d'en faire une

ample provision pour l'avenir. Le 15 juin, jour indiqué pour le rendez-vous, le capitaine Bonneville et sa brigade arrivèrent sains et saufs aux caches.

Il y fut rejoint par les autres détachements de son corps principal; tous étaient dans les meilleures dispositions physiques et morales. On ouvrit les caches de nouveau pour y prendre des provisions de diverse nature; puis, il y eut une ample distribution d'eau de vie faite au camp entier, afin de célébrer, avec une digne cordialité, cette joyeuse réunion.

CHAPITRE XVIII.

Entrevue avec Hodgkiss. — Infortunes des Nez-Percés. — Projets de Kosato le renégat. — Son excursion dans la prairie du Cheval. — Incursion des Pieds-Noirs. — Jean le Bleu et son bataillon sacré. — Leur généreux dévouement. — Leur mort. — Consternation et désespoir du village. — Obsèques solennelles. — Tentatives de commerce avec les Indiens. — Monopole de la Compagnie de la baie d'Hudson. — Arrangements pour l'automne. — Levée d'un camp.

Se voyant alors à la tête d'une force imposante, bien armée et bien équipée, le capitaine Bonneville

ne se crut plus obligé de se fortifier dans les retraites inaccessibles des montagnes; bien loin de là, il déboucha hardiment dans la plaine de la rivière du Serpent pour aller chercher son commis Hodgkiss, qui était resté avec les Nez-Percés. Il le trouva le 24 juin et apprit de lui un autre chapitre d'infortunes récemment survenues à cette race malheureuse.

Après le départ du capitaine Bonneville, au mois de mars, Kosato, le rénégat pied-noir, s'était rétabli de la blessure qu'il avait reçue en combattant, et avec ses forces était revenue son implacable haine contre sa tribu natale. Il reprit alors ses efforts pour exciter les Nez-Percés à la vengeance contre leurs vieux ennemis, ne cessant de leur remettre en mémoire tous les outrages et les vols dont ils avaient récemment été victimes, et leur affirmant qu'ils ne cesseraient que lorsque eux-mêmes se seraient montrés de véritables hommes par quelque acte signalé de représailles.

L'éloquence passionnée de cet homme produisit à la fin son effet; une troupe de guerriers se plaça sous son commandement pour pénétrer dans le pays des Pieds-Noirs, ravager leurs villages et enlever leurs chevaux.

Kosato s'avança dans son excursion jusqu'à la prairie du Cheval; là il rencontra un parti consi-

dérable de Pieds-Noirs. Sans s'arrêter à faire l'estimation de leurs forces, il les attaqua avec une singulière furie et fut bravement secondé par ses compagnons. La lutte fut, pendant quelque temps, acharnée et sanglante : à la fin, comme cela est habituel à ces deux tribus, ils s'arrêtèrent, et il s'engagea entre eux une longue conférence, ou plutôt une guerre de paroles.

« Pourquoi, dit ironiquement le chef pied-noir, pourquoi les Nez-Percés ont-ils quitté leurs foyers et sont-ils entrés en campagne, quand ils n'ont déjà que trop de dangers à leur porte! Si ce sont des combats qu'il vous faut, retournez dans vos villages; vous en trouverez suffisamment. Jusqu'à ce jour, les Pieds-Noirs vous avaient fait la guerre comme des enfants; c'est comme des hommes qu'ils viennent maintenant. Des forces considérables sont à deux pas d'ici; elles marchent sur vos villages et sont résolues de faire disparaître des montagnes jusqu'au nom des Nez-Percés. Retournez, vous dis-je, dans vos villages; c'est là que vous devez combattre, si vous voulez continuer à vivre comme peuple. »

Kosato le prit au mot; car il connaissait le caractère de sa tribu natale. Revenant en toute hâte avec sa bande au village des Nez-Percés, il leur dit tout

ce qu'il avait vu et entendu, et les pressa d'adopter des mesures de défense promptes et vigoureuses. Mais les Nez-Percés l'écoutèrent avec leur flegme habituel : la menace des Pieds-Noirs avait été souvent faite et n'avait jamais été qu'une vaine bravade; ils déclarèrent qu'il en serait de même cette fois, et ne prirent, en conséquence, aucune précaution.

Ils furent bientôt convaincus que ce n'était pas une vaine menace. Au bout de quelques jours, un corps de trois cents guerriers pieds-noirs parut sur les collines. Tout le village fut dans la consternation. Les forces des Nez-Percés n'étaient pas capables de lutter contre l'ennemi en rase campagne; plusieurs de leurs jeunes hommes s'étaient rendus chez leurs cousins, sur la Colombie, pour se procurer des chevaux. Les sages tinrent conseil à la hâte. Que faire pour détourner ce coup imminent qui menaçait de les anéantir!

Dans ce moment de danger et d'alarme, un chef des Nez-Percés, nommé par les blancs Jean le Bleu, s'avança et proposa un plan qu'il offrit d'exécuter en personne : c'était de s'approcher secrètement, avec une petite troupe d'hommes résolus, par un défilé qui conduisait au camp de l'ennemi; puis, par une attaque soudaine, d'enlever les chevaux. Si cette attaque réussissait, l'ar-

deur et l'énergie des envahisseurs se trouveraient abattues, et la possession des chevaux donnerait aux Nez-Percés un grand avantage sur les Pieds-Noirs. Si elle échouait, la position du village ne serait pas pire qu'en ce moment où sa destruction semblait inévitable.

Vingt-neuf des plus braves guerriers s'offrirent sur-le-champ à suivre Jean le Bleu dans sa hasardeuse entreprise; ils s'y préparèrent avec la solennité et la dévotion particulières à cette tribu. Jean le Bleu consulta le talisman que chaque chef possède dans sa hutte comme un gage de protection surnaturelle; l'oracle lui déclara que son entreprise réussirait complètement, pourvu qu'il ne plût pas avant qu'il eût franchi le défilé; mais, s'il pleuvait, c'en était fait de sa troupe.

Le ciel était pur et sans nuages, et Jean le Bleu espéra que le temps lui serait propice. Il partit, plein d'espoir, avec son bataillon sacré, et jamais troupe de braves ne fit meilleure contenance : cavaliers et chevaux étaient peints, décorés et équipés dans le mode le plus martial et le plus brillant; leurs ornements et leurs armes étincelaient aux rayons du soleil, et leurs panaches flottaient au souffle des vents.

Le temps resta serein jusqu'à ce qu'ils atteignissent le défilé; mais, au moment où ils y entrèrent,

un nuage noir s'éleva sur la crête de la montagne, et il tomba une averse subite. Les guerriers se tournèrent vers leur chef comme pour lire dans ses regards ce qu'il pensait de ce mauvais augure; mais la physionomie de Jean le Bleu resta impassible, et on continua à marcher en avant. Ils espéraient arriver sans être découverts jusqu'aux limites du camp des Pieds-Noirs; mais ils s'étaient à peine avancés dans le défilé, qu'ils rencontrèrent une troupe de chasseurs ennemis. Ils les attaquèrent et les repoussèrent au milieu des collines. Ils les poursuivaient avec beaucoup de vivacité lorsque, entendant de grands cris et d'effroyables hurlements derrière eux, ils se retournèrent et virent s'avancer le corps principal des Pieds-Noirs.

A cette vue, le commandant en second hésita quelque peu et proposa de battre immédiatement en retraite. « Nous sommes venus pour combattre, » répondit laconiquement Jean le Bleu; puis, ayant jeté son cri de guerre, il s'élança vers l'ennemi. Ses braves le suivirent. Ils chargèrent avec une fureur acharnée, non dans l'espoir de vaincre, mais pour vendre chèrement leur vie.

Il y eut alors un effroyable carnage plutôt qu'un combat régulier. Le bataillon sacré étendit à ses pieds des monceaux d'ennemis; mais, accablés

par le nombre, les Nez-Percés furent refoulés dans une gorge de la montagne où ils continuèrent à combattre jusqu'à la mort.

Sur trente il n'en échappa qu'un seul. Il s'élança sur le cheval d'un guerrier pied-noir qu'il venait de tuer, et, s'enfuyant au grand galop, porta dans son village la funeste nouvelle.

Qui peindra l'horreur et la désolation des habitants? La fleur de leurs guerriers venait d'être moissonnée, et un ennemi féroce était à leur porte. L'air retentissait des sanglots et des lamentations des femmes; elles rejetaient loin d'elles leurs ornements, arrachaient leurs chevelures, et couraient comme des insensées, pleurant les morts et annonçant la destruction des vivants.

Les guerriers qui restaient s'armèrent pour une défense opiniâtre; mais leurs sombres regards et leur lugubre silence prouvaient que tout espoir les avait abandonnés. A leur grande surprise, les Pieds-Noirs s'abstinrent de profiter de leurs avantages, satisfaits peut-être du sang déjà versé, ou découragés par les pertes qu'ils avaient eux-mêmes éprouvées. Quoi qu'il en soit, ils disparurent des collines; et bientôt on eut l'assurance qu'ils étaient retournés à la prairie du Cheval.

Les malheureux Nez-Percés recommencèrent

alors à respirer; quelques uns de leurs guerriers, prenant avec eux des chevaux de somme, se rendirent aux défilés pour enlever les corps de leurs frères immolés. Ils ne trouvèrent que des troncs sans tête, et les blessures dont ils étaient couverts témoignaient de la bravoure avec laquelle ils avaient combattu. On leur avait aussi arraché le cœur, preuve incontestable de leur valeur signalée; car, en dévorant le cœur d'un ennemi renommé pour sa bravoure ou qui s'est signalé dans les combats, le vainqueur indien croit s'approprier le courage du défunt.

Ayant recueilli les cadavres mutilés et les ayant chargés sur leurs chevaux de somme, les guerriers retournèrent au village, en procession lugubre. La tribu vint à leur rencontre; les femmes avec des lamentations et des cris perçants, les hommes avec des visages abattus, que la douleur semblait avoir changés en marbre. Les corps mutilés et presque méconnaissables furent rangés par terre au milieu de l'assemblée; et la scène lamentable et déchirante qui suivit aurait confondu ceux qui persistent à croire au stoïcisme indien.

Tel était l'événement désastreux qui avait accablé la tribu des Nez-Percés durant l'absence du capitaine Bonneville; et il apprit que Kosato le renégat qui, stationné dans le village, n'avait

pu se joindre au bataillon sacré, cherchait de nouveau à soulever le ressentiment de ses frères adoptifs et à les pousser à venger la mort de leurs braves.

Pendant son séjour dans la plaine de la rivière du Serpent, le capitaine Bonneville fit l'un de ses premiers essais dans la stratégie du commerce des fourrures. Il y avait, à cette époque, une réunion de Nez-Percés, de Têtes-Plates et d'Indiens Cottonois, campés ensemble dans la plaine, et abondamment pourvus de castors qu'ils avaient recueillis pendant le printemps. Ils étaient là pour en trafiquer avec un marchand résidant de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui était stationné parmi eux et avec lequel ils avaient coutume de traiter. Il arriva qu'en ce moment le marchand était presque totalement dépourvu des articles appropriés aux goûts des Indiens, ses principaux approvisionnements ne lui étant pas encore parvenus.

Le capitaine Bonneville avait secrètement appris que ces approvisionnements étaient en route et ne tarderaient pas à arriver; il espéra pouvoir, par ses mouvements prompts, anticiper leur venue et s'assurer le marché. S'étant donc rendu au milieu des Indiens, il ouvrit ses ballots de marchandises et déploya devant eux les articles les plus séduisants : des tissus brillants, des couvertures

écarlates, des ornements éclatants, enfin tout ce qui pouvait séduire les yeux du guerrier rouge ou de la femme indienne.

Mais tout fut inutile; le marchand de la baie d'Hudson était maître passé dans son art; connaissant parfaitement les Indiens auxquels il avait à faire, il exerçait sur eux un tel contrôle, que nul n'osa ouvertement agir contrairement à ses vœux; bien plus, il faillit tourner les cartes contre le capitaine et détacher de lui quelques uns de ses trappeurs libres en distribuant des liqueurs parmi eux. Ce dernier, en conséquence, se hâta d'abandonner une concurrence qui menaçait de porter la guerre dans son propre camp.

En effet, les marchands de la Compagnie de la baie d'Hudson ont l'avantage sur tous leurs compétiteurs dans le commerce d'au delà des montagnes Rocheuses. Cet immense monopole concentre en lui-même, non seulement sa puissance et son influence héréditaire et de longue date, mais encore celle de ses anciens rivaux, maintenant réunis à lui, la fameuse Compagnie du Nord-Ouest. Il possède donc ces générations de marchands, de trappeurs, de chasseurs et de voyageurs nés et élevés à son service, qui ont hérité, des générations précédentes, d'une connaissance et d'une aptitude

consommées dans tout ce qui est relatif à la vie indienne et au commerce indien.

Avec le temps, cette Compagnie a été à même de répandre ses ramifications dans toutes les directions. Son système de relations est fondé sur une longue et intime connaissance du caractère et des besoins des diverses tribus, comme aussi des localités, des défilés et des territoires de chasse avantageux. Ajoutez à cela que son capital et la manière dont ses marchandises sont réparties dans différents postes ou expédiées par des caravanes régulières tiennent ses marchands bien approvisionnés et les mettent à même de livrer aux Indiens leurs articles à bon compte. D'ailleurs, comme elle tire principalement ses employés du Canada, où elle possède une grande influence, ils lui coûtent peu de gages et d'entretien, attendu que leurs provisions ne se composent guère que de blé indien et de graisse. Ils sont soumis aussi à la discipline et à la subordination les plus parfaites, surtout quand leurs chefs les ont une fois transportés sur le théâtre de leurs opérations, au cœur du désert.

Toutes ces circonstances réunies donnent, aux chefs de la Compagnie de la baie d'Hudson, un avantage décidé sur toutes les Compagnies américaines qui se trouvent dans le cercle de leur action;

en sorte qu'une concurrence sérieuse avec eux est presque impossible.

Peu de temps après l'inutile tentative du capitaine Bonneville pour s'immiscer dans le commerce avec les Indiens, les approvisionnements de la Compagnie de la baie d'Hudson arrivèrent, et le marchand résidant fut à même d'accaparer le marché.

On était alors au commencement de juillet; c'était à la fin de ce mois que le capitaine Bonneville avait donné rendez-vous dans la vallée de la rivière Verte à quelques unes des brigades qu'il avait détachées l'année précédente. Il tourna donc sa pensée dans cette direction et se prépara à partir.

Les Cottonois désiraient fort qu'il vînt immédiatement dans leur pays, où ils assuraient que le castor était en abondance. Le territoire de cette tribu est situé immédiatement au nord de celui des Têtes-Plates et se trouve exposé aux incursions des Pieds-Noirs. Il est vrai que ces derniers se disent leurs alliés; mais ils s'étaient rendus coupables de tant de perfidies, que les Cottonois avaient depuis peu renoncé à leur amitié déloyale pour s'attacher aux Têtes-Plates et aux Nez-Percés. Ils les avaient accompagnés dans leur émigration plutôt que de rester chez eux exposés aux outrages des Pieds-Noirs.

Ils craignaient alors que ces maraudeurs ne parcourussent le pays pendant leur absence et ne détruisissent le castor ; c'était là le motif qui leur faisait presser le capitaine Bonneville de le choisir pour territoire de chasse pendant cet automne. Mais ce dernier ne se laissa pas tenter : des engagements formels exigeaient sa présence au rendez-vous dans la vallée de la rivière Verte, et il avait déjà formé ses plans ultérieurs.

Une difficulté inattendue survint alors, et les trappeurs libres refusèrent tout à coup de l'accompagner. C'était un voyage long et pénible : on avait à traverser la Vallée de Pierre et autres localités de la montagne infestées par les Pieds-Noirs, et récemment le théâtre de combats acharnés. Ils n'étaient pas du tout disposés à subir des fatigues inutiles et à s'exposer à des dangers sans but, lorsqu'ils avaient des territoires de chasse excellents et sûrs à deux pas de là, sur les eaux supérieures de la rivière du Saumon.

Comme c'étaient des hommes libres et indépendants dont la volonté et le caprice faisaient loi, qui avaient devant eux l'immensité du désert, où ils n'avaient qu'à choisir, et le marchand d'une Compagnie rivale à deux pas, tout prêt à solder leurs services, il fallut se conformer à leurs désirs. Le capitaine Bonneville les approvisionna donc pour

le territoire de chasse en question, leur donna pour partisan ou chef M. Hodgkiss, et fixa un rendez-vous où il devait les rejoindre dans le cours de l'hiver suivant. La brigade consistait en vingt et un trappeurs libres et quatre ou cinq hommes à gages devant servir de garde-camps.

Ce n'était pas l'arrangement habituel d'une brigade de trappeurs qui, dans son organisation régulière, se compose de deux tiers de trappeurs destinés à chasser le gibier, et d'un tiers de garde-camps, dont l'occupation consiste à faire la cuisine, emballer et déballer, dresser les tentes, surveiller les chevaux et remplir en général toutes les fonctions que les Indiens confient à leurs femmes. Cette partie du service est ordinairement exécutée par des créoles français du Canada et de la vallée du Mississipi. Cependant, les Indiens réunis, ayant achevé leur trafic et reçu leurs approvisionnements, étaient prêts à se disperser dans diverses directions. Comme il existait une bande formidable de Pieds-Noirs au delà d'une montagne nord-est, où Hodgkiss et ses compagnons étaient obligés de passer, et comme l'on savait que ces maraudeurs subtils y tenaient leurs vedettes pour surveiller tous les mouvements du camp, afin de s'emparer des traînards ou des faibles détachements, le capitaine Bonneville détermina les Nez-

Percés à accompagner Hodgkiss et sa troupe jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus hors de la portée de l'ennemi.

Les Cottonois et les Pend-Oreilles résolurent de partir en même temps et de passer au pied de la montagne infestée par les Pieds-Noirs, tandis que le capitaine Bonneville et ses hommes se portaient dans une direction sud-sud-est, se dirigeant vers la rivière Verte en passant par la Vallée de Pierre.

En conséquence, le 6 juillet, tous les camps furent levés au même instant, chaque bande prenant une route différente. C'était un tableau sauvage et pittoresque que celui de ce départ. De longues files de marchands, de trappeurs et d'Indiens, aux costumes fantastiques et sévères, et aux armes variées, se prolongeaient au loin; puis venaient leurs nombreux chevaux, les uns montés par leurs cavaliers, les autres pliant sous le poids des fardeaux, ou suivant en troupe; le tout s'étendant en longues caravanes à travers le vaste paysage, et se dirigeant vers divers points des plaines et des montagnes.

—

CHAPITRE XIX.

Précautions dans les défilés dangereux. — Mode de défense des trappeurs dans la prairie. — Une visite mystérieuse. — Arrivée dans la vallée de la rivière Verte. — Aventures survenues au détachement. — Le partisan en détresse. — Histoire de ses infortunes.

Comme la route du capitaine Bonneville passait dans la partie considérée la plus périlleuse de ce territoire dangereux, il prit ses mesures avec une prudence toute militaire et observa la plus stricte circonspection. Pendant la marche, une ligne d'éclaireurs était constamment envoyée en avant pour reconnaître la totalité du terrain qu'il avait à traverser.

Les lieux de campement étaient choisis avec le plus grand soin, et une garde continuelle veillait jour et nuit. Les chevaux étaient rentrés et attachés durant la nuit. A la pointe du jour, on envoyait un détachement parcourir le voisinage dans la circonférence d'un demi-mille, et fouiller les bois et

les taillis susceptibles de recéler quelque ennemi caché. Toutes les mesures étant prises, les chevaux étaient détachés et mis au vert. Si de telles précautions étaient généralement mises en pratique par les marchands et les chasseurs, nous n'entendrions pas si fréquemment parler de caravanes surprises par les Indiens.

Après avoir décrit les dispositions stratégiques du capitaine, nous devons expliquer ici un moyen de défense usité en plaine, et qui nous a été communiqué par un vétéran du commerce indien.

Quand une bande de trappeurs voyage avec un convoi de marchandises, ou de pelleteries, chaque homme a trois chevaux de somme sous sa direction, et chaque cheval est chargé de trois ballots. Chaque homme est pourvu d'un pieu ferré, d'un martelet et de courroies en cuir. Les trappeurs s'avancent à travers la prairie soit sur une longue ligne, soit sur trois lignes parallèles suffisamment séparées, pour empêcher les ballots de s'entre-choquer. A la première alerte, lorsqu'il n'existe aucun abri voisin, la colonne manœuvre de manière à rapprocher la tête de la queue, en formant un cercle; alors chacun met pied à terre, on enfonce les pieux au centre, et l'on y attache les chevaux, en leur liant les pieds à l'amble, afin qu'en cas d'alarme ils ne puissent s'échapper; après quoi

on les décharge, et l'on dispose les ballots de manière à en former un rempart sur toute la circonférence du cercle, chaque homme ayant alors neuf ballots, derrière lesquels il peut se retrancher.

Dans cette forteresse improvisée, ils attendent l'attaque de l'ennemi et sont à même de tenir tête à de nombreuses bandes d'Indiens.

Dans la première nuit de sa marche, le capitaine Bonneville campa au confluent du fleuve Henri, affluent supérieur de la rivière du Serpent, et ainsi appelé du premier marchand américain qui construisit un fort par delà les montagnes. Une heure environ après que l'on eut fait halte, on entendit le bruit des pas d'un cheval, et une femme seule, de la tribu des Nez-Percés, arriva au galop; elle montait un mestang ou cheval à demi sauvage, qu'elle gouvernait par le moyen d'une longue corde en guise de bride. Ayant mis pied à terre, elle s'avança en silence jusqu'au milieu du camp, et là s'assit par terre, tenant toujours à la main la longue bride de son cheval.

La vue de cette femme seule, son arrivée soudaine, son maintien calme et néanmoins résolu, éveillèrent une curiosité universelle. Les chasseurs et les trappeurs s'assemblèrent autour d'elle et la contemplèrent comme un être mysté-

rieux; elle resta silencieuse, mais continua à conserver son calme et son impassibilité.

Le capitaine Bonneville s'approcha d'elle, et lui demanda l'objet de sa mystérieuse visite.

Elle répondit vivement, mais avec laconisme : « J'aime les blancs, je viens à eux. » Immédiatement on lui offrit une hutte, dont elle prit sans difficulté possession, et, à dater de ce moment, elle fut considérée comme faisant partie du camp.

Grâce, sans doute, aux précautions militaires du capitaine Bonneville, il fit traverser sans accident à sa caravane cette région périlleuse. Le seul accident qui survint fut la perte d'un cheval qui, en passant le long d'un précipice escarpé appelé la Corniche, passage dangereux entre la vallée de Jackson et celle de Pierre, tomba et fut mis en pièces.

Le 13 juillet 1833, le capitaine Bonneville arriva sur les bords de la rivière Verte. En entrant dans la vallée, il la vit de toutes parts semée de cadavres de buffles. Il était évident que des Indiens en grand nombre avaient récemment passé par là. Alarmé à cette vue et craignant quelque péril, il fit faire halte et, aussitôt que la nuit vint, envoya des espions au lieu du rendez-vous, à la Crique du Cheval, où il comptait, le lendemain, trouver ses détachements de trappeurs.

Dans la matinée, de bonne heure, les espions revinrent au camp, accompagnés de trois trappeurs de l'une de ses brigades qui venaient au rendez-vous, et lui annoncèrent que ses gens étaient tous là qui l'attendaient. Quant au carnage des buffles, c'était l'ouvrage d'une bande amie d'Indiens Shoshonies, qui avaient rencontré une de ses brigades de trappeurs et les avaient accompagnés au rendez-vous.

Après avoir communiqué ces renseignements, les trois personnages exhibèrent un petit baril d'alcool qu'ils avaient apporté pour égayer la réunion. La liqueur circula rapidement de main en main; on but à la santé de tous les amis absents; et la troupe, de la meilleure humeur du monde, se dirigea vers le rendez-vous.

La réunion de plusieurs brigades longtemps séparées l'une de l'autre dans ces hasardeuses entreprises présente toujours un vif intérêt; car chacun a son histoire de périls et d'aventures à conter. Il en fut ainsi des divers détachements du capitaine Bonneville, ainsi rassemblés à la Crique du Cheval. Là se trouvait le détachement de cinquante hommes qui, dans le mois de novembre précédent, était parti de la rivière du Saumon pour hiverner sur les bords de la rivière du Serpent. Ils avaient, dans le cours de leur chasse

du printemps, éprouvé bien des pertes et des traverses, non pas tant de la part des Indiens que de celle des Blancs. Ils s'étaient trouvés en concurrence avec des brigades de trappeurs rivaux, et spécialement avec une troupe appartenant à la Compagnie des montagnes Rocheuses; et ils firent de longs récits des manœuvres employées par ces hommes pour les desservir et leur nuire. En effet, dans ces concurrences violentes et sordides, les trappeurs de chaque parti s'appliquaient plus à faire du mal à leurs rivaux qu'à servir leurs propres intérêts; brisant les trappes les uns des autres, dispersant en débris les huttes des castors et faisant tout ce qui était en leur pouvoir pour entraver le succès de la chasse. Nous nous abstenons d'entrer dans de plus amples détails sur ces déplorables contentions.

Toutefois le récit le plus douloureux qu'eut à entendre le capitaine Bonneville, fut celui d'un partisan qu'il avait détaché l'année précédente, avec vingt hommes, pour chasser sur les limites du pays des Corbeaux et sur les affluents du Pierre-Jaune, d'où il devait venir le rejoindre à son quartier d'hiver sur la rivière du Saumon. Ce partisan parut au rendez-vous sans sa brigade et fit le récit de ses désastres.

En chassant sur le territoire des Corbeaux, il

arriva dans un village de cette tribu, coquins fieffés, voleurs de chevaux et détrousseurs de montagnes. Ils embauchèrent la plupart de ses hommes, qui le quittèrent, emmenant ses chevaux, ses trappes et ses accoutrements; quand il voulut reprendre ses déserteurs, les guerriers corbeaux montrèrent les dents, déclarant que les déserteurs étaient leurs bons amis, que leur volonté était de rester parmi eux et qu'ils ne souffriraient pas qu'on les molestât.

Le pauvre partisan se vit donc dans la nécessité de laisser ces vauriens parmi des gens de leur trempe; et sa troupe n'étant plus assez nombreuse pour tenter le passage dangereux des montagnes, et rejoindre le capitaine Bonneville sur la rivière du Saumon, il se dirigea, avec le petit nombre de ceux qui lui étaient restés fidèles, vers le fort de Tulloch, sur le Pierre-Jaune, sous la protection duquel il prit ses quartiers d'hiver.

Il ne tarda pas à reconnaître que le voisinage du fort n'était guère meilleur que celui des Corbeaux. Ses hommes y faisaient de continuelles visites et s'emparaient de toutes les peaux de castor sur lesquelles ils pouvaient mettre la main. Ils les échangeaient contre du wisky, puis se plongeaient dans l'ivrognerie et la débauche.

L'infortuné partisan changea encore de rési-

dence : s'étant réuni à une petite troupe de trappeurs libres qu'il avait rencontrés dans ce voisinage, il partit, au commencement du printemps, pour aller trapper vers les eaux supérieures de la rivière de la Poudre. Dans le cours de ce voyage, ses chevaux s'étaient tellement fatigués en traversant une montagne escarpée, qu'il crut devoir les lâcher et les laisser paître durant la nuit. Ce lieu était solitaire, le passage rempli d'escarpements; il n'y avait pas signe d'un seul Indien dans le voisinage; pas un brin d'herbe n'y était foulé..

Mais qui peut compter sur la sécurité au milieu des pays indiens, où l'ennemi vous épie en silence et semble aller et venir sur les ailes des vents? Les chevaux venaient à peine d'être mis au vert, qu'on vit entrer dans le camp une troupe de guerriers arickaras (ou rickari); ils affectèrent un air de franchise et une contenance amicale; mais leur aspect et leurs mouvements éveillèrent les soupçons d'un vieux trappeur parfaitement initié aux supercheries indiennes. Convaincu que c'étaient des espions venus dans quelque but hostile, il les arrêta et s'occupa sur-le-champ de faire rentrer les chevaux. Il était trop tard : les chevaux avaient déjà disparu. . . .

Effectivement une troupe d'Arickaras avait rôdé sur leur piste depuis plusieurs jours, épiant, pour

faire leur coup, avec la patience et la persévérance de véritables Indiens, le premier moment de négligence et de fausse sécurité. Il était évident que les deux espions avaient été envoyés au camp pour faire diversion pendant que leurs confédérés emmenaient leur proie.

Le malheureux partisan, ainsi dépouillé de ses chevaux, tourna sa fureur contre ses prisonniers; il ordonna qu'on leur liât les pieds et les mains, et menaça de les mettre à mort si sa propriété ne lui était rendue. Les voleurs, qui surent bientôt que leurs espions étaient captifs, se montrèrent alors à cheval et se présentèrent pour parlementer. La vue de ces brigands, montés sur ces mêmes chevaux volés par eux, fit bouillir le sang dans les veines des montagnards; mais il était inutile de les attaquer, car ils n'auraient eu qu'à tourner bride pour se mettre hors de leur portée.

Une négociation fut alors entamée : les Arickaras offrirent, ce qu'ils considérèrent comme des conditions fort honnêtes, à savoir d'échanger un cheval ou même deux contre un prisonnier. Les montagnards rejetèrent cette offre avec mépris et déclarèrent que, si on ne leur rendait la totalité des chevaux, les prisonniers seraient brûlés à petit feu. Pour ajouter l'action à leur parole, on

éleva un bûcher de troncs d'arbres et de fagots, et l'on y mit le feu.

Les pourparlers continuèrent; les Arickaras rendirent d'abord un cheval, puis deux pour témoigner de la sincérité de leurs propositions; mais, voyant qu'ils ne pouvaient sauver la vie aux captifs qu'en renonçant à la totalité de leur butin, ils les abandonnèrent à leur sort, et s'éloignèrent avec de grands cris d'adieux mêlés de hurlements lamentables. Les prisonniers les voyant partir, et sachant l'horrible sort qui les attendait, firent, pour échapper, un effort désespéré. Ils réussirent, en partie; mais ils furent gravement blessés et repris, puis traînés sur le bûcher enflammé et brûlés à la vue de leurs camarades qui s'éloignaient.

Telles sont les cruautés atroces qu'apprennent à pratiquer les blancs qui se mêlent à la vie sauvage; tels sont les actes qui amènent, de la part des Indiens, de si terribles représailles. Si jamais nous entendons parler d'atrocités commises par les Arickaras sur des prisonniers blancs, qu'on se rappèle cette provocation signalée et récente. Des faits isolés de ce genre vivent dans la mémoire de tribus entières, et elles considèrent comme un point de conscience et d'honneur d'en tirer vengeance.

La perte de ses chevaux acheva la ruine du malheureux partisan. Il lui était impossible de

continuer sa chasse ou de pourvoir à l'existence de sa brigade; il ne songea plus qu'au moyen de rentrer dans le domaine de la vie civilisée. Au premier cours d'eau qu'ils rencontrèrent, ses hommes construisirent des canots et s'abandonnèrent au courant. Les uns prirent du service dans divers établissements commerciaux où ils abordèrent; les autres retournèrent aux plantations.

Quant au partisan, il trouva moyen de se diriger vers le rendez-vous de la vallée de la rivière Verte, où il arriva à temps pour faire au capitaine Bonneville ce déplorable récit de ses infortunes.

—

CHAPITRE XX.

Rassemblement dans la vallée de la rivière Verte. — Visites et banquets des chefs. — Amples libations des trappeurs. — Bonnes lames des montagnes. — Beautés indiennes. — Puissance des perles fausses et des couvertures écarlates. — Arrivée des approvisionnements. — Réjouissances et extravagances. — Loups enragés. — L'Indien abandonné.

La vallée de la rivière Verte était, à cette époque, le théâtre de l'un de ces rassemblements généraux de marchands, de trappeurs et d'Indiens dont nous avons déjà parlé. Les trois compagnies rivales qui, depuis un an, s'étaient efforcées de se desservir mutuellement, y étaient campées dans le voisinage l'une de l'autre, attendant leurs approvisionnements annuels. A environ quatre milles du rendez-vous du capitaine Bonneville, était celui de la Compagnie américaine des fourrures, et à deux pas de là celui de la Compagnie des montagnes Rocheuses.

Après l'ardente rivalité ou plutôt l'hostilité manifestée par ces Compagnies dans leurs dernières

campagnes, on aurait pu croire qu'ainsi placées face à face elles se seraient tenues soigneusement à l'écart l'une de l'autre, et que, si le hasard les mettait en contact, il s'ensuivrait des querelles et du sang.

Il n'en fut rien cependant. Jamais avocats plaidant pour des parties adverses ne s'abordèrent de meilleure humeur et ne s'assirent plus gaîment à la même table. La saison de la chasse terminée, tous les tours de passe-passe, toutes les manœuvres hostiles sont oubliés ; toutes les querelles, toutes les altercations sont pardonnées. De la mi-juin à la mi-septembre, les opérations du trappage sont suspendues, les castors changent de fourrure et leurs peaux sont de peu de valeur. C'est alors que commencent les vacances du trappeur, c'est alors qu'il se livre corps et ame à la gaîté et s'abandonne aux saturnales des montagnes.

A cette époque de la saison, tout le monde était en belle humeur; la campagne avait été productive; la concurrence, en menaçant de diminuer les bénéfices, avait aiguisé les intelligences, éveillé l'énergie, et leur avait fait mettre à profit toutes les chances favorables ; en sorte qu'en arrivant à leurs rendez-vous respectifs, les Compagnies se trouvaient toutes en possession d'un riche assortiment de pelleteries.

La meilleure intelligence régnait donc entre les

chefs des diverses Compagnies; ils se visitaient, et se traitaient l'un l'autre aussi magnifiquement que les ressources de leurs camps respectifs le leur permettaient. Mais ce qui plaisait surtout au digne capitaine, c'était de voir la *chevalerie* de tous ces camps divers, joûtant d'adresse et de vigueur à courir, à sauter, à lutter, à tirer de la carabine, à monter à cheval; et puis il fallait voir les banquets et les carrousels de ces rudes chasseurs; ils buvaient ensemble, ils chantaient, riaient, hurlaient, luttaient de forfanterie dans le récit de leurs aventures et de leurs exploits. Là, les trappeurs libres étaient dans leur gloire; ils se considéraient comme les coqs du lieu, et avaient grand soin de porter la tête haute. De temps à autre la familiarité était poussée trop loin et dégénerait en querelles; alors on en venait aux coups, mais tout se terminait par une réconciliation cordiale, et on ne s'en aimait que davantage.

La présence de la tribu des Shoshonies contribuait parfois à faire naître des jalousies et des altercations. Les beautés shoshonies devinrent des objets de rivalité parmi quelques uns des amoureux montagnards. Heureux le trappeur qui possédait une couverture écarlate, un collier de perles fausses, ou une boîte de vermillon! il s'en servait pour obtenir le sourire d'une belle Shoshonie.

Les caravanes d'approvisionnements arrivèrent dans la vallée, au milieu de cet état de galanterie et de bonne humeur; alors commencèrent dans tous les camps une rivalité vive et une prodigalité sans frein : les ballots étaient ouverts à la hâte, et leur contenu enlevé à l'instant. Une manie d'emplettes se répandit dans toutes les bandes; articles de guerre, de chasse, de galanterie, étaient saisis avec une égale avidité; carabines, couteaux de chasse, trappes, tissus écarlates, couvertures rouges, perles fausses, brillants colifichets étaient achetés à tout prix, et sans songer à la possibilité du paiement. Les trappeurs libres, surtout, mettaient dans leurs achats une prodigalité insensée; pour un libre montagnard, s'arrêter à une vile question de dollars et de cents (*), c'était se dégrader dans l'estime de ses camarades. Pour un marchand, refuser crédit à l'une de ces bonnes lames de la montagne, quel que fût le montant des mémoires non acquittés, eût été un affront flagrant et impardonnable.

Alors succéda une autre explosion de bombance et de folie. Les trappeurs, équipés et parés à neuf, caracolaient sur leurs chevaux harnachés à l'indienne; de leur côté, les beautés shoshonies se

(*) Petite monnaie américaine.

pavanaient brillantes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

La prodigalité fut poussée à ses dernières limites, et bientôt la plupart des trappeurs, ayant dépensé la totalité de leur traitement et s'étant peut-être encore endettés par dessus le marché, étaient prêts à entreprendre une nouvelle campagne dans le désert.

Pendant cet intervalle de folies et d'extravagances, on répandit le bruit que des loups enragés avaient pénétré dans les camps. En effet, un ou plusieurs de ces animaux y étaient entrés pendant trois nuits successives, et y avaient mordu plusieurs personnes.

Le capitaine Bonneville raconte ce qui arriva, à cette occasion, à un Indien très aimé dans le camp inférieur. Il avait été mordu par l'un de ces animaux; quelque temps après, se trouvant en campagne avec une brigade, il devint tout à coup silencieux et sombre, et resta en arrière comme s'il eût voulu quitter ses compagnons; toutefois, il continuait à conserver l'usage de sa raison, et engageait ses camarades à ne pas l'approcher, attendu qu'il ne pourrait s'empêcher de les mordre.

Ils s'éloignèrent à la hâte pour aller lui chercher des secours; mais, à leur retour, on ne le trouva plus. Son cheval et son équipement étaient encore

à la même place. Trois ou quatre jours après, on aperçut dans une vallée un Indien isolé qu'on crut être le même individu; on le poursuivit, mais il s'élança dans les profondeurs de la montagne, et on ne le revit plus.

Un autre fait nous a été raconté par une personne présente au campement. L'un des hommes de la Compagnie des montagnes Rocheuses avait été mordu. Quelque temps après il partit en compagnie de deux blancs pour retourner aux plantations; au bout de quelques jours, il montra des symptômes d'hydrophobie; à la fin, quittant brusquement ses compagnons, il s'élança dans un taillis de saules, où ils l'abandonnèrent à son destin!

CHAPITRE XXI.

Projets du capitaine Bonneville. — Le grand lac salé. — Expédition dans le but de l'explorer. — Préparatifs pour un voyage au fleuve la Longue-Corne.

Le capitaine Bonneville se trouvait alors à la tête d'une Compagnie de trappeurs robustes et bien acclimatés, ayant tous une année au moins d'expérience dans les montagnes, capables de se défendre contre les ruses et les stratagèmes des Indiens, et de subvenir à leur nourriture partout où il y avait du gibier. Il avait aussi une excellente troupe de chevaux propres aux plus rudes services. Il prit donc la résolution d'exécuter quelques unes des parties les plus hardies de son plan. L'une consistait à pousser ses excursions dans certains territoires inconnus de l'Ouest, au delà de la circonscription des buffles. Il y avait dans ce projet tout le mérite et tout le charme

de découvertes si cher aux esprits intrépides et aventureux. Un autre de ses projets favoris consistait à établir un poste commercial sur la partie inférieure de la Colombie, près de la vallée Mutnomah, et d'indemniser, jusqu'à un certain point, son pays de la perte du commerce d'Astoria.

Le premier de ces projets, l'exploration des régions inconnues, était celui qui, en ce moment, occupait le plus son esprit. Parmi les grands objets du merveilleux désert dans lequel il errait, il en est un qui semble avoir fait une vive impression sur lui, et avoir été revêtu par son imagination d'un charme vague et idéal : c'est le grand lac d'eau salée qui baigne le pied des montagnes, et qui s'étend bien loin à l'est-sud-ouest, dans l'un de ces vastes plateaux qui s'élèvent bien au dessus du niveau de l'océan Pacifique.

Le capitaine Bonneville fait un tableau frappant de ce lac aperçu du point de vue de la terre. «Quand vous avez gravi les montagnes qui avoisinent ces rives, dit-il, vous voyez cette immense masse d'eau qui s'étend devant vous à une vaste distance, jusqu'à ce que l'œil fatigué se repose sur la bleuâtre obscurité de l'horizon et sur de hautes chaînes de montagnes dont la base s'élève, dit-on, du fond des eaux. Plus près de vous, la surface unie et

calme est parsemée de petites îles où les moutons des montagnes errent en grand nombre. Quant à l'étendue du territoire qu'embrassent les hauts pics qu'on découvre de loin, on ne peut faire à cet égard que des conjectures; cependant, à la forme des sinuosités et aux coupures qu'on y aperçoit, on ne saurait douter qu'ils ne soient le réservoir de fleuves destinés à baigner de vastes territoires, que la rotondité de la surface du lac cache probablement à la vue. Il viendra, sans doute, un jour où la riche moisson de peaux de castors, qu'on peut raisonnablement s'attendre à recueillir dans un pareil lieu, engagera des aventuriers à explorer toute cette région avec les moyens nécessaires; mais aujourd'hui le trappeur, sans bateaux et sans moyen d'en construire, s'arrête sur la rive et contemple cette riche proie dont il ne jouira jamais. »

Tel est le tableau un peu chargé que trace le capitaine Bonneville de cette grande masse d'eau. Il a évidemment emprunté une partie de ses idées à cet égard aux récits d'autres personnes qui ont un peu exagéré les choses. On dit que ce lac a environ 150 milles de longueur et 50 de largeur. Les chaînes des montagnes dont le capitaine Bonneville parle comme s'élevant du lit même du lac sont probablement situées au delà; et c'est, on peut le

penser, la courbure de la terre qui empêche d'apercevoir le terrain d'où elles s'élèvent. Toutefois, il est certain qu'il existe dans le lac plusieurs grandes îles dont l'une, dit-on, est montagneuse, mais non pas jusqu'au point de fournir la série de pics dont il a été question plus haut.

Le capitaine Sublette, dans une de ses premières expéditions à travers les montagnes, envoya, dit-on, quatre hommes dans un canot de peau pour explorer le lac. Ils prétendirent en avoir fait le tour, mais avoir souffert considérablement de la soif, l'eau du lac étant extrêmement salée, et aucun cours d'eau douce ne venant s'y jeter.

Le capitaine Bonneville ne croit point à cette circonstance, non plus qu'à la circumnavigation exécutée par ces hommes, car, dit-il, le lac reçoit plusieurs rivières considérables venues des montagnes qui le bornent à l'est. Au printemps, quand ces rivières sont gonflées par la pluie et la fonte des neiges, le lac s'élève à plusieurs pieds au dessus de son niveau ordinaire; durant l'été, il baisse de nouveau insensiblement, laissant sur ses rives une zone brillante du plus beau sable.

L'élévation du vaste plateau sur lequel ce lac est situé est évalué à une hauteur d'un mille trois quarts au dessus du niveau de l'Océan. L'admirable pureté et la transparence de l'atmosphère, qui,

dans cette région, permettent de découvrir les objets et d'entendre la détonnation des armes à feu à une étonnante distance; l'extrême sécheresse, qui fait que les roues des waggons tombent en morceaux, comme nous l'avons vu dans plusieurs passages précédens, sont des preuves de la grande hauteur du plateau des montagnes Rocheuses. Le capitaine Bonneville regarde comme un singulier phénomène l'existence d'une masse d'eau salée à une pareille hauteur, quoique le lac salé de Mexico ne soit pas de beaucoup inférieur en élévation (*).

Le projet principal du capitaine, pour cette année, était d'explorer convenablement ce lac et d'en révéler tous les secrets. C'était un plan que son imagination caressait, en même temps qu'il croyait y voir une source de grands profits, à cause des nombreux cours d'eau à castors qui doivent se jeter dans le lac.

Il confia cette importante entreprise à son lieutenant M. Walker, dont l'expérience et l'habileté lui inspiraient une grande confiance. Il lui donna pour instructions de longer les rives du lac et de

(*) Le lac de Tezeuco qui entoure la ville de Mexico, le plus vaste et le plus bas des cinq lacs du plateau mexicain, et le plus imprégné de parties salines, est situé à sept mille quatre cent soixante-huit pieds ou près d'un mille et demi au dessus du niveau de la mer. (*Note de l'auteur.*)

trapper dans tous les cours d'eau qu'il rencontrerait. Il devait aussi tenir un journal sur lequel il inscrirait tous les détails curieux ou intéressans, et jusqu'aux moindres évènements de son voyage, ayant en outre soin de dresser la carte de sa route et du pays environnant.

On n'épargna ni peines ni dépenses pour équiper la troupe dont M. Walker devait prendre le commandement et qui se composait de quarante hommes. On lui donna un approvisionnement complet pour un an. Ils devaient rejoindre le capitaine Bonneville l'été suivant, à son rendez-vous général dans la vallée de la rivière de l'Ours, la plus considérable des affluents du lac salé.

Le capitaine Bonneville s'occupa ensuite d'organiser, par des moyens sûrs, le transport, vers les États Atlantiques, des pelleteries qu'il avait rassemblées. La conduite de ce convoi devait être confiée à M. Cerré, et il était nécessaire de fixer la route qu'il suivrait.

M. Robert Campbell, l'associé de Sublette, était, à cette époque, au rendez-vous de la Compagnie des montagnes Rocheuses, dont il avait amené les approvisionnements; il était sur le point de repartir avec les pelleteries réunies pendant l'année, et se proposait de se rendre, en traversant le territoire des Corbeaux, à l'endroit où la Longue-Corne

commence à être navigable, et descendre en bateau cette rivière, le Missouri et le Pierre-Jaune jusqu'à Saint-Louis.

Le capitaine Bonneville résolut d'expédier ses pelleteries par la même route, d'accompagner Cerré jusqu'au point d'embarcation, puis de faire une chasse d'automne dans le pays des Corbeaux.

CHAPITRE XXII.

Le pays des Corbeaux. — Le paradis des Corbeaux. — Leurs habitudes. — Histoire de Rose le renégat blanc. — Ses combats contre les Pieds-Noirs. — Son élévation. — Sa mort. — Arapoish, chef corbeau. — Son aigle. — Aventures de Robert Campbell. — L'honneur chez les Corbeaux.

Avant d'accompagner le capitaine Bonneville dans le pays des Corbeaux, nous donnerons quelques détails sur cette sauvage région et ses sauvages habitants. Nous ne connaissons pas les limites précises, si toutefois il en existe, au territoire revendiqué par les Corbeaux; il paraît s'éten-

dre des collines Noires aux montagnes Rocheuses, comprenant une partie de leurs hautes chaînes, et embrassant un grand nombre de plaines et vallées arrosées par la rivière du Vent, le Pierre-Jaune, la rivière de la Poudre, le petit Missouri et le Nébraska. La nature du sol et du climat varie beaucoup ; on y rencontre de vastes plaines de sable et d'argile parsemées de grandes collines de sable rouge : d'autres parties ont un aspect imposant et pittoresque. Le pays possède des sources chaudes, des mines de charbon et du gibier en abondance.

Mais laissons faire cette description par Arapouish, chef corbeau, dans sa conversation avec M. Robert Campbell de la Compagnie des montagnes Rocheuses.

« Le pays des Corbeaux, dit-il, est un bon pays. Le Grand-Esprit l'a mis tout juste à la place qu'il faut. Quand vous y êtes, vous vous trouvez bien; quand vous en sortez, quelque part que vous alliez, vous vous trouvez mal.

» Si vous allez au sud, il vous faut errer dans de vastes plaines stériles; l'eau y est chaude et mauvaise, et vous y attrapez la fièvre.

» Au nord, il fait froid. Les hivers sont longs et rigoureux, et l'herbe manque. Vous ne pouvez y avoir de chevaux; il faut voyager avec des chiens! Qu'est-ce qu'un pays sans chevaux?

» Sur la Colombie, les gens sont pauvres et sales; ils voyagent en canot et mangent du poisson; leurs dents sont gâtées; ils sont toujours occupés à retirer des arêtes de leur bouche. C'est une triste nourriture que le poisson.

» A l'est, on habite dans des villages; on vit bien, mais on boit l'eau bourbeuse du Missouri; cela ne vaut rien encore. Le chien d'un Corbeau ne voudrait pas boire de cette eau-là.

» Au confluent du Missouri, le pays est beau, l'eau est bonne, l'herbe également, le buffle y abonde. L'été, c'est un pays qui vaut presque celui des Corbeaux; mais, en hiver, il y fait froid, l'herbe a disparu, et il n'y a pas de plantes salines pour les chevaux.

» Le pays des Corbeaux est tout juste à la place qu'il faut; il a des montagnes neigeuses et des plaines où brille un chaud soleil; il possède toutes les espèces de climats, et de bonnes moissons dans toute saison. Quand les chaleurs de l'été brûlent les prairies, vous vous retirez sous l'abri des montagnes, où l'air est doux et rafraîchissant, où l'herbe est fraîche, et où de brillantes rivières descendent en bondissant de leurs sources neigeuses. Là, vous pouvez chasser l'élan, le daim et l'antilope quand leur peau est bonne à être préparée;

là vous trouvez en abondance l'ours blanc et le mouton sauvage.

» En automne, quand les pâturages de la montagne ont rendu vos chevaux gras et forts, vous pouvez descendre dans la plaine et chasser le buffle, ou trapper le castor sur les cours d'eaux; et quand vient l'hiver, vous pouvez vous abriter dans les terrains boisés, le long des rivières. Là vous trouverez du buffle pour vous et de l'écorce de cotonnier pour vos chevaux; ou bien, vous pouvez hiverner dans la vallée de la rivière du Vent, où les herbes salines abondent.

» Le pays des Corbeaux est tout juste à la place qu'il faut. Tout ce qu'il y a de bon s'y trouve. Il n'y a rien à comparer au pays des Corbeaux. »

Tel est le tableau flatteur que fait Arapouish de son pays.

Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de parler des habitudes remuantes et déprédatrices des Corbeaux. Ils comptent environ quinze cents combattants; mais leurs guerres continuelles avec les Pieds-Noirs et leurs habitudes vagabondes en réduisent graduellement le nombre.

Dans un ouvrage récent, nous avons parlé d'un blanc nommé Rose, vagabond et proscrit volontaire qui servit d'interprète et de guide à M. Hunt et à sa caravane dans leur passage des montagnes, pour

se rendre à Astoria. Nous avons dit qu'il faillit les livrer aux mains des Corbeaux et qu'il s'établit dans une tribu, épousant une de leurs femmes et adoptant leur manière de vivre (*).

Peut-être apprendra-t-on avec plaisir quelques détails sur la destinée subséquente de ce renégat, attendu surtout qu'elle se lie à la destinée de la tribu.

Rose était d'une stature colossale et d'un courage intrépide. Ses actes audacieux ne tardèrent pas à le placer au premier rang des braves de la tribu; il aspirait au commandement et savait qu'il ne pourrait l'obtenir que par des exploits extraordinaires. Il se distingua dans plusieurs actions contre les Pieds-Noirs. Un jour, une bande de ces sauvages s'était retranchée derrière un parapet à l'abri de tout danger; Rose proposa d'emporter le retranchement d'assaut.

« Qui marchera en tête? » demanda-t-on.

« Moi! » s'écria-t-il; et se mettant à la tête de sa troupe, il s'élança vers l'ennemi. Il tua, d'un coup de carabine, le premier Pied-Noir qui s'opposa à lui, et arrachant la massue de guerre de sa victime, il en immola quatre autres dans l'intérieur du fort. La victoire fut complète, et Rose

(*) Voir Astoria, vol. 1.

retourna au village des Corbeaux, couvert de gloire et portant cinq chevelures de Pieds-Noirs, qui furent placées, comme un trophée, devant sa hutte.

Depuis ce jour, les Corbeaux le désignèrent sous le nom de Ché-Ku-Kaats, c'est à dire le «Tueur des Cinq.» Il devint le chef du village ou plutôt de la bande, et fut, pendant quelque temps, l'idole de la tribu. Mais sa popularité ne tarda pas à éveiller l'envie parmi les guerriers indigènes : c'était un étranger, un intrus, un blanc. Une partie de la tribu se détacha de son commandement. Les dissentions et les guerres civiles se succédèrent pendant deux ou trois ans; puis Rose, après avoir mis aux prises ses frères adoptifs, les quitta et descendit le Missouri en 1823.

Là il rencontra l'une des premières expéditions de trappeurs envoyées dans les montagnes par le général Ashley. Elle était conduite par Smith, Fitz Patrick et Sublette. Rose prit du service parmi eux en qualité de guide et d'interprète. Quand ils furent dans le pays des Corbeaux, il se montra on ne peut plus généreux aux dépens de ses nouveaux associés, faisant des présents aux braves de sa tribu adoptive, comme il convenait à un chef magnanime.

Ceci contribua, sans nul doute, à raviver sa

popularité. Durant cette expédition, Smith et Fitz Patrick furent dépouillés de leurs chevaux dans la vallée de la rivière Verte; l'endroit où ce vol eut lieu porte encore le nom de Crique-du-Cheval. Nous ignorons si les chevaux furent dérobés à l'instigation de Rose : la chose n'est point improbable, car, dans une occasion précédente, il avait projeté une perfidie semblable contre M. Hunt et sa caravane.

Nous tenons d'un marchand indien la dernière anecdote que nous savons au sujet de Rose. Quand le général Atkinson fit son expédition militaire, en 1825, en remontant le Missouri, afin de protéger le commerce des fourrures, il eut, avec la nation des Corbeaux, une conférence dans laquelle Rose figura comme dignitaire indien et interprète corbeau. Les militaires stationnaient à peu de distance du lieu de la conférence; pendant que le général et les chefs fumaient et parlaient, les officiers, ne voyant rien à craindre, quittèrent la troupe et s'approchèrent du lieu de la délibération. Quelques uns des plus avisés d'entre les Corbeaux, s'en étant aperçus, se glissèrent sans bruit dans le camp, et, sans que personne les vît, bouchèrent, avec de la boue, la lumière des canons.

Peu de temps après, une mésintelligence survint dans la conférence : quelques uns des Indiens

sachant que les canons ne pouvaient servir devinrent insolents. Il s'éleva un tumulte. Dans la confusion, le colonel O'Fallan brisa un pistolet sur la figure d'un guerrier, et du coup l'étendit à terre. Les Corbeaux étaient furieux ; une lutte allait s'engager, quand Rose, sentant revenir tout à coup sa sympathie de blanc, rompit la crosse de son fusil sur la tête d'un guerrier corbeau, et joua si bien et avec tant de vigueur du canon qui lui restait à la main, qu'il eût bientôt mis tout le monde en fuite. Heureusement, comme personne n'avait perdu la vie, cette rude leçon calma la fureur des Corbeaux, et le tumulte se termina sans conséquences sérieuses.

On ne sait pas au juste quelle fut la fin de ce héros vagabond : les uns disent qu'il périt victime de maladies, résultat de sa vie licencieuse ; d'autres affirment qu'il fut tué dans une querelle chez les Corbeaux. Après tout, sa résidence parmi ces sauvages et l'influence qu'il obtint sur eux eurent, pendant quelque temps, des effets salutaires. On dit que non seulement il les rendit plus formidables aux Pieds-Noirs, mais qu'il leur fit comprendre la nécessité de cultiver l'amitié des blancs.

Après la mort de Rose, sa politique fut continuée tant bien que mal par Arapouish, le chef dont nous

avons déjà parlé, qui avait été étroitement lié avec lui et dont il avait contribué à développer les talents. Ce chef éclairé s'efforçait, en toute occasion, de réprimer les mauvais penchants de sa tribu lorsqu'ils étaient dirigés contre les blancs.

« Si nous restons leurs amis, disait-il, nous n'aurons rien à craindre des Pieds-Noirs, et nous serons les maîtres des montagnes. »

Arapouish se piquait d'être un grand médecin, personnage qui, chez les Indiens, tient tout à la fois du prêtre, du médecin, du prophète et du sorcier. Il menait avec lui un aigle apprivoisé qui était son génie familier. Avec les blancs, il convenait de son charlatanisme, mais en prétendant qu'il lui était nécessaire pour avoir de l'importance et de l'influence parmi ses concitoyens.

Dans le cours de l'une de ses expéditions de trappage, M. Robert Campbell, à qui nous devons la plupart de ses détails, fut cantonné dans le village d'Arapouish et reçut l'hospitalité dans sa hutte. Il avait amassé une grande quantité de fourrures; craignant d'en être dépouillé, il n'en déposa qu'une partie dans la hutte de ce chef, et recéla le reste dans une cache. Un soir, Arapouish entra le visage sombre, et s'étant assis, resta quelque temps sans articuler une parole.

A la fin, se tournant vers Campbell : « Vous avez d'autres fourrures, lui dit-il, que celles que vous avez apportées dans ma hutte ?

— Sans doute, » répondit Campbell.

« Où sont-elles ? »

Campbell savait l'inutilité de dissimuler avec un Indien et l'importance d'une franchise complète ; il décrivit exactement l'endroit où il avait caché ses fourrures.

« C'est bien, répondit Arapouish ; vous parlez sans détour ; ce que vous dites est vrai. Mais votre cache a été pillée. Allez voir combien on vous a pris de fourrures. »

Campbell examina la cache et évalua sa perte à environ cent cinquante peaux de castor.

Arapouish convoqua une assemblée générale du village ; il déplora amèrement que ses compatriotes eussent volé un étranger qui s'était confié dans leur honneur et ordonna que l'individu, quel qu'il fût, qui avait enlevé ces fourrures, eût à les rapporter ; déclarant que Campbell étant son hôte et habitant sa hutte, il ne mangerait ni ne boirait que lorsque toutes ses fourrures lui auraient été rendues.

L'assemblée se sépara. Arapouish recommanda alors à Campbell de ne récompenser ni remercier aucun de ceux qui lui apporteraient des peaux

de castor, mais d'en tenir un compte exact au fur et à mesure de la livraison.

Bientôt les peaux de castor commencèrent à faire leur apparition par petites quantités; elles étaient déposées dans la hutte et ceux qui les apportaient s'éloignaient sans prononcer une parole. Le jour s'écoula. Arapouish restait assis dans un coin de sa hutte, enveloppé dans son vêtement; pas un muscle ne remuait sur son visage. Quand la nuit arriva, il demanda si toutes les peaux avaient été rapportées. Plus d'un cent avaient été rendues, et Campbell se déclara satisfait.

Il n'en fut pas de même du chef des Corbeaux. Il jeûna toute cette nuit et ne prit pas même une goutte d'eau.

Le lendemain matin, de nouvelles peaux arrivèrent; pendant le cours de la journée, il continua d'en venir une ou deux à la fois, si bien que le soir il n'en manquait plus que quelques unes. Campbell désira alors mettre fin à ce jeûne du vieux chef et déclara de nouveau qu'il était on ne peut plus satisfait. Arapouish demanda combien de peaux manquaient encore; quand on le lui eut dit, il parla tout bas à quelques uns de ses gens qui disparurent. Quelque temps après, les peaux complémentaires furent apportées; il était facile de voir qu'elles n'étaient pas les mêmes que celles qui avaient été

dérobées, mais d'autres recueillies dans le village.

« Tout est-il en ordre maintenant? » demanda Arapouish.

« Tout, » répondit Campbell.

« C'est bien ! qu'on m'apporte maintenant à manger et à boire! »

Quand ils furent seuls, Arapouish eut un entretien avec son hôte.

« Une autre fois, lui dit-il, quand vous viendrez chez les Corbeaux, ne cachez pas vos marchandises. Fiez-vous à eux, et il ne vous sera fait aucun tort. Placez vos marchandises dans la hutte d'un chef, et elles seront sacrées; mettez-les dans une cache, et quiconque les découvrira les prendra. Mes compatriotes vous ont maintenant rendu vos fourrures, à cause de moi; mais il peut se trouver dans le village de jeunes esprits turbulents qui pourraient vous inquiéter; ne prolongez donc pas ici votre séjour, mais chargez vos chevaux et partez. »

Campbell suivit ce conseil et sortit paisiblement du territoire des Corbeaux; il n'a cessé de soutenir, depuis, que les Corbeaux ne sont pas si noirs qu'on les représente.

« Fiez-vous à leur honneur, dit-il, et vous n'avez rien à craindre : ayez confiance en leur pro-

bité et ils ne vous ôteront pas un cheveu de la tête. »

Après avoir donné ces détails préliminaires, nous allons reprendre le cours de notre récit.

CHAPITRE XXIII.

Départ de la vallée de la rivière Verte. — Le Popo-Agie. — Son cours. — Fleuves dans lesquels il se jette. — Aspect pittoresque des mamelons. — La source du Goudron. — Terrains volcaniques dans le pays des Corbeaux. — La montagne Brûlante. — Sources sulfureuses. — Feux souterrains. — Enfer de Colter. — La rivière du Vent. — La caravane de Campbell. — Fitz-Patrick et ses trappeurs. — Le capitaine Stewart. — Voyageur amateur. — Le capitaine Wyeth. — Son expédition aux régions de l'Ouest. — Désastres de la caravane de Campbell. — Réunion de plusieurs bandes. — Le passage Dangereux. — Les tourbillons. — Départ de Fitz-Patrick. — Embarquement des pelleteries. — Le capitaine Wyeth et sa barque de peaux de buffles. — Aventures du capitaine Bonneville dans les montagnes de la Longue-Corne. — Aventures dans la plaine. — Traces d'Indiens. — Précautions de voyage. — Dangers de la fumée. — Le rendez-vous.

Le 25 juillet, le capitaine Bonneville replia ses tentes et se mit en route pour la Longue-Corne, à la tête d'une caravane de cinquante-six hommes,

en y comprenant ceux qui devaient s'embarquer avec Cerré. Traversant la vallée de la rivière Verte, il s'avança le long de la pointe méridionale de la chaîne des montagnes de la rivière du Vent, et ne tarda pas à rencontrer la piste de la caravane de M. Robert Campbell qui l'avait précédé d'un jour; il la suivit jusqu'à ce qu'il s'aperçût qu'elle lui faisait descendre au sud-est le cours de l'Eau Douce.

Comme cette direction était différente de celle qu'il avait en vue, il la quitta, et, tournant au nord-est, arriva bientôt sur les bords du Popo-Agie. Cette rivière prend sa source dans les montagnes de la rivière du Vent. Son nom, comme la plupart des noms indiens, est caractéristique : *Popo,* dans la langue des Corbeaux, signifie tête, et *Agie*, rivière. C'est la tête d'une longue rivière s'étendant de l'extrémité sud des montagnes de la rivière du Vent dans une direction nord-est, jusqu'au moment où elle se jette dans le Pierre-Jaune; son cours, qui, en général, se dirige dans des plaines, est deux fois traversé par des chaînes de montagnes, la première nommée Courte-Corne et la seconde Longue-Corne. Son passage à travers cette dernière chaîne est brusque et violent; elle y forme plusieurs cataractes et d'effrayants tourbillons qui menacent de sa destruction l'imprudent navigateur;

on prétend néanmoins qu'un trappeur eut un jour l'audace de les franchir dans un canot. Au dessous de ces tourbillons, la rivière commence à être navigable. C'est là qu'on se proposait de construire des bateaux et de s'embarquer.

Descendant le cours du Popo-Agie, le capitaine Bonneville découvrit de nouveau et mieux que jamais ce qu'on nomme les Mamelons, vaste amas de collines et d'éminences de grès rouge qui, de la base des montagnes de la rivière du Vent, se prolongent bien loin à l'est; les uns pointus et angulaires, d'autres arrondis, quelques uns entrecoupés de rocs et de précipices et entassés par masses fantastiques, mais tous n'offrant qu'une surface nue et aride. On n'y découvrait aucun sol végétal; partout du gravier : néanmoins, sur ce paysage désolé et stérile, s'étendaient des teintes et des nuances atmosphériques qui donnaient à l'ensemble un caractère d'harmonie et de beauté.

Dans ce voisinage, le capitaine se mit à la recherche de la grande source du Goudron, l'une des merveilles de la montagne, et dont il avait entendu louer à l'excès, par les trappeurs, les propriétés médicinales. Après de pénibles recherches, il la découvrit au pied d'un mamelon de sable, un peu à l'est des montagnes de la rivière du Vent; elle donnait un faible filet d'eau de la couleur et

de la consistance du goudron. Les trappeurs se hâtèrent d'en recueillir une certaine quantité, afin de s'en servir comme d'onguent pour le dos écorché de leurs chevaux et pour leurs douleurs à eux-mêmes. D'après la description qu'on en donne, c'est évidemment l'huile bitumineuse appelée *petroleum*, ou naphte, qui forme le principal ingrédient de la célèbre médecine appelée huile britannique. On la trouve dans diverses parties de l'Europe et de l'Asie, dans plusieurs des Antilles et dans quelques endroits des États-Unis. Dans l'État de New-York, on l'appelle huile de Sénèque, parce qu'on la trouve aux environs du lac de ce nom.

Le territoire des Corbeaux possède encore d'autres curiosités naturelles, objets d'un intérêt superstitieux de la part des Indiens et regardés par les trappeurs comme de grandes merveilles. Telle est, sur la rivière de la Poudre, la montagne Brûlante, qui abonde en mines d'anthracite. La terre y est chaude et crevassée; en plusieurs endroits, elle exhale de la fumée et des vapeurs sulfureuses, comme si elle recouvrait des feux cachés. On trouve un sol volcanique du même genre sur le fleuve Puant, l'un des affluents de la Longue-Corne, et qui doit son nom malheureux à l'odeur de ses sources et de ses eaux sulfureuses.

Ce dernier endroit fut découvert par Colter, un des chasseurs appartenant à la troupe exploratrice de Lewis et de Clarke. Il y arriva dans le cours de ses excursions solitaires, et fit un tel tableau de son aspect sombre, de ses feux cachés, de ses puits fumants, de ses vapeurs délétères et de l'odeur de soufre qu'on y respirait, qu'on lui a donné, et qu'il l'a gardé depuis, parmi les trappeurs, le nom d'*enfer de Colter !*

Recommençant à descendre la rive gauche du Popo-Agie, le capitaine Bonneville atteignit bientôt la plaine, où il trouva plusieurs grandes rivières qui y arrivent de l'Ouest ; entre autres, la rivière du Vent, qui donne son nom aux montagnes parmi lesquelles elle prend sa source. C'est l'un des cours d'eau les plus importants du territoire des Corbeaux. Comme cette rivière était alors très haute, le capitaine Bonneville fit faire halte à son embouchure et envoya des éclaireurs pour trouver un endroit guéable.

Pendant qu'il était ainsi campé, il aperçut, dans le cours de l'après-midi, une longue colonne de cavaliers qui descendaient les collines sur la rive opposée du Popo-Agie. Il crut d'abord que c'étaient des Indiens ; mais il découvrit bientôt que c'étaient des blancs ; et à la longue file de leurs chevaux de somme, il reconnut le convoi de Camp-

bell, qui, après avoir descendu le cours de l'Eau Douce, se dirigeait alors vers la rivière de la Corne.

Les deux caravanes se rencontrèrent deux ou trois jours après le 4 août, après avoir franchi le défilé de la montagne de la Courte-Corne. En compagnie du convoi de Campbell, était une troupe de trappeurs de la Compagnie des montagnes Rocheuses, commandée par Fitz-Patrick, qui, après l'embarquement de Campbell sur la Longue-Corne, devait prendre sous sa direction tous les chevaux et commencer une campagne de trappage. Il y avait, en outre, dans le camp rival, deux amateurs : l'un était le capitaine Stewart au service britannique, homme de haute naissance, qui s'amusait à faire une tournée dans les régions de l'Ouest. Dans le cours de ses excursions, il avait mené la vie de chasseur, accompagnant diverses bandes de trappeurs et d'Indiens et manifestant le goût le plus vif pour l'existence du désert.

Le second amateur était le capitaine Wyeth, celui-là même qui avait commandé les pêcheurs de saumon de la Nouvelle-Angleterre, que nous avons laissés dans la Vallée de Pierre après la bataille avec les Pieds-Noirs. Quelques jours après cette affaire, il visita le champ de bataille et pénétra à travers les bois jusqu'au fort abandonné par

les Pieds-Noirs; c'était un spectacle horrible. Le fort était jonché de cadavres en décomposition; les vautours planaient en l'air, ou étaient perchés sur les arbres environnants, et des chiens indiens hurlaient en ce lieu, comme s'ils eussent déploré la mort de leurs maîtres.

Le capitaine Wyeth voyagea longtemps dans la direction du sud-ouest, en compagnie de Milton Sublette et de sa brigade de trappeurs; puis il s'en sépara avec onze hommes, reste de sa bande, poussa jusqu'à la rivière du Serpent, dont il descendit le cours, traversa les montagnes Bleues, trappant le castor, chemin faisant; et, enfin, après des fatigues de tout genre, il arriva, le 29 octobre, à Vancouver, sur la Colombie, comptoir principal de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Il fut traité de la manière la plus hospitalière par les agents de cette Compagnie; mais ses hommes, las d'errer dans le désert ou ayant d'autres projets en vue, refusèrent, pour la plupart, de rester plus longtemps à son service. Les uns partirent pour les îles Sandwich; plusieurs prirent d'autres emplois. Le capitaine vit aussi qu'une grande partie des marchandises qu'il avait apportées n'étaient pas appropriées au commerce indien : en un mot, son expédition, entreprise exclusivement à ses frais, échoua com-

plètement. Il perdit tout, hormis son courage, qu'il conserva aussi énergique que jamais. En conséquence, il s'informa de tout ce qui pourrait lui être utile dans l'exécution d'une autre expédition, recueillit tous les renseignements à sa portée, puis partit, accompagné de deux hommes seulement, pour retraverser le continent. Il était arrivé jusqu'en ce lieu par monts et par vaux, à travers des obstacles de tout genre, et se rendait alors à Boston avec le ferme espoir d'établir une Compagnie pour la pêche du saumon et le commerce des fourrures de la Colombie.

La caravane de M. Campbell avait éprouvé un malheur depuis son départ de l'Eau Douce. Trois ou quatre des hommes envoyés pour reconnaître le pays en avant du corps principal furent, une nuit, visités dans leur camp par quinze ou vingt Shoshonies. Considérant cette tribu comme amie, ils les reçurent de la manière la plus cordiale et la plus confiante; mais, pendant la nuit, l'homme de garde, auprès des chevaux, s'étant endormi, un Shoshonie lui tira une balle à la tête et le blessa grièvement. Les sauvages s'enfuirent alors avec les chevaux, laissant les blancs regagner à pied la caravane.

Les Compagnies rivales du capitaine Bonneville et de M. Campbell, rassemblées ainsi fortui-

tement, continuèrent alors leur voyage dans la meilleure intelligence ; les deux camps réunis comprenaient environ une centaine d'hommes. Toutefois, le capitaine commença à craindre que Fitz-Patrick et ses trappeurs, qui gardaient sur leurs mouvements ultérieurs le plus profond silence, ne fussent dans l'intention de chasser sur ce territoire que lui-même avait choisi pour sa campagne d'automne, et qui était situé sur les affluents occidentaux de la rivière de la Corne. C'est pourquoi, pendant la marche, il détacha secrètement une petite brigade de trappeurs, avec ordre de se diriger vers le territoire en question, pendant qu'il continuerait à marcher avec le gros de la caravane. En même temps il leur donna rendez-vous à la pleine lune prochaine, vers le 28 août, dans un endroit appelé la hutte du Médecin.

Arrivés à la seconde chaîne appelée montagne de la Longue-Corne, où le fleuve se précipite avec violence dans un étroit défilé en formant de rapides cascades et d'affreux tourbillons, les voyageurs furent obligés de quitter ses rives et de traverser ces montagnes par une route escarpée et formidable appelée *le passage Dangereux*.

Descendant le versant opposé, ils gagnèrent de nouveau la rive du fleuve, et, vers le milieu d'août,

ils arrivèrent à l'endroit où la rivière devient navigable. Là le capitaine Bonneville détacha une brigade de trappeurs composée de dix hommes, avec ordre de chercher et de joindre ceux qu'il avait détachés en route, leur assignant le même rendez-vous, la hutte du Médecin, pour le 28 août.

Tout le monde se mit ensuite à l'œuvre pour construire des bateaux tout à fait caractéristiques des expédients et des inventions du désert; ils sont formés de peaux de buffles étendues sur des châssis. Le capitaine Wyeth fut prêt le premier, et avec sa promptitude et sa résolution habituelles, il se lança sur sa barque fragile, pour descendre le courant d'une suite presque interminable de rivières qui serpentent à travers des pays remplis de hordes sauvages. Milton Sublette, son ancien camarade de voyages et son compagnon d'armes dans les scènes de carnage dont la Vallée de Pierre avait été le théâtre, prit passage dans son bateau. L'équipage se composait de deux blancs et de deux Indiens.

Dans le cours de nos excursions aux régions de l'Ouest, nous reparlerons de l'aventureux capitaine et de son pittoresque voyage.

Les autres ne tardèrent pas à compléter leurs armements. Celui du capitaine Bonneville se composait de trois bateaux dans lesquels il embarqua

toutes ses pelleteries; les confiant aux soins de M. Cerré, avec une troupe de trente-six hommes. M. Campbell prit en personne le commandement de ses bateaux, et bientôt les petites escadres descendirent rapidement le courant limpide de la Longue-Corne. Les précautions que le capitaine Bonneville avait secrètement prises pour envoyer ses hommes les premiers dans le territoire de trappage, à l'ouest de la Longue-Corne, étaient probablement superflues. Il ne paraît pas que Fitz-Patrick se fût proposé de chasser dans cette direction. Dès que M. Campbell et ses gens furent embarqués avec les pelleteries, Fitz-Patrick prit avec lui tous les chevaux, se montant à plus d'une centaine, et poussa vers l'est pour trapper sur les rivières de la Courte-Corne, de la Poudre et de la Langue. Il était accompagné du capitaine Stewart, qui désirait parcourir le pays des Corbeaux. Nous aurons l'occasion de parler ultérieurement des aventures qui leur advinrent dans cette région de vagabonds et de maraudeurs.

Le capitaine Bonneville étant alors laissé à lui-même, et libre de poursuivre sa campagne de trappage sans rivalité, partit le 17 août pour le rendez-vous de la hutte du Médecin. Il n'avait avec lui que quatre hommes et quarante-six chevaux à garder; il lui fallait passer à travers plaines

et montagnes, dans une région infestée de voleurs de chevaux, et dès lors très périlleuse pour une nombreuse cavalcade si faiblement gardée. Il n'en partit pas moins, pour cette difficile excursion, avec sa gaîté ordinaire.

Le premier jour de son voyage, dans l'après-midi, au moment où il s'approchait de la montagne la Longue-Corne, au sommet de laquelle il se proposait de camper pendant la nuit, il aperçut avec une vive inquiétude un nuage de fumée qui s'élevait de sa base. Il fit faire halte, et ses regards se portèrent avec anxiété dans cette direction. Ce nuage était irrégulier; parfois il disparaissait presque entièrement, puis ensuite s'élevait de nouveau vers le ciel en vaste colonne. Tout semblait annoncer qu'il y avait une troupe nombreuse campée en cet endroit; probablement quelque horde de bandits pieds-noirs. Comme il eût été imprudent, avec si peu de monde et une cavalcade aussi nombreuse, de s'exposer à être aperçu, le capitaine Bonneville et ses compagnons évitèrent donc ce périlleux voisinage; et, s'avançant avec des précautions extrêmes, ils atteignirent le sommet de la montagne sans que rien pût leur faire soupçonner qu'ils avaient été découverts.

Là ils trouvèrent un fort abandonné par les Pieds-Noirs; ils s'y installèrent, prirent toutes les

dispositions nécessaires à leur sécurité et passèrent la nuit sans être inquiétés. Le lendemain, de bonne heure, ils descendirent, par le versant méridional de la montagne, dans la grande plaine qui s'étend entre elle et la grande chaîne de la Courte-Corne; ils y trouvèrent de nombreuses empreintes de pas d'hommes, des cadavres de buffles, et en conclurent qu'il devait y avoir des Indiens dans le voisinage.

Le capitaine Bonneville commença alors à concevoir quelque inquiétude pour les deux petites brigades de trappeurs qu'il avait détachées. Il craignait que les Indiens ne les attaquassent avant qu'ils n'eussent le temps de réunir leurs forces; mais sa sollicitude pour sa propre caravane était encore plus vive. Comment espérer traverser, sans être aperçu, ces plaines découvertes, alors qu'elles étaient parcourues par les Indiens? et, s'il était découvert, quel sort devait-il attendre?

La plus grande circonspection était devenue alors d'une absolue nécessité. Il y avait danger à tirer un coup de fusil, à faire du feu ou le plus petit bruit, dans le voisinage d'ennemis dont l'ouïe et la vue étaient si promptes. Dans le cours de la journée, ils virent d'incontestables preuves que les buffles avaient passé par là en grand nombre, et avaient été récemment pourchassés. Cette nuit-là, ils campèrent en prenant

les plus minutieuses mesures de prudence ; ils élevèrent même un retranchement pour se fortifier.

Les deux jours suivants, ils continuèrent leur marche rapidement, mais avec circonspection, à travers la grande plaine, passant à gué les affluents de la rivière de la Corne ; campant une nuit dans les taillis, la nuit suivante dans une île; rencontrant fréquemment des traces d'Indiens, et de temps à autre, en franchissant un défilé, éprouvant des alertes qui les obligeaient à armer leurs carabines.

Le dernier jour de leur marche, la faim triompha de leurs précautions : ils tuèrent à coups de fusil un superbe buffle, au risque de se trahir par la détonnation. Ils ne s'arrêtèrent pas pour manger, mais emportèrent la viande au lieu du rendez-vous, à la hutte du Médecin, où ils arrivèrent sains et saufs dans la soirée et célébrèrent leur arrivée par un excellent souper.

Le lendemain matin, ils construisirent un fort enclos pour les chevaux, et une forteresse de troncs d'arbres pour eux-mêmes, continuant à observer les précautions les plus grandes. Ils ne faisaient la cuisine que vers le milieu du jour, alors qu'on ne peut apercevoir la flamme du feu, et qu'une fumée peu abondante ne peut se découvrir de loin. Le matin et le soir, quand le vent ne

souffle pas, la fumée s'élève perpendiculairement en colonne bleuâtre, ou flotte en légers nuages au dessus des arbres, et peut s'apercevoir à une grande distance.

La petite brigade resta ainsi prudemment campée pendant plusieurs jours jusqu'au 29 août, époque à laquelle les deux détachements qu'on attendait arrivèrent ensemble au rendez-vous. Comme d'ordinaire, ils avaient à faire au capitaine le récit de leurs aventures, que nous ferons connaître au lecteur dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXIV.

—

Aventures de la brigade des dix.— La mule de Balaam. — Un temps d'arrêt. — Les élans mystérieux. — Une attaque de nuit. — Une retraite. — Voyage sous l'impression d'une alarme. — Une joyeuse entrevue. — Aventures de l'autre brigade. — Le faux élan. — Retraite dans une île.— Une danse guerrière de sauvages. — Arrivée à la rivière du Vent.

Nous devons d'abord, dans l'ordre chronologique, raconter les aventures de la brigade des dix. Ces trappeurs, après avoir quitté le capitaine Bonneville, à l'endroit où l'on avait embarqué les fourrures, se dirigèrent vers la base de la montagne la Longue-Corne. Ils campèrent en cet endroit, et l'un d'eux, monté sur sa mule, sortit pour aller poser sa trappe dans un cours d'eau voisin.

Il n'avait fait encore que peu de chemin, quand sa monture s'arrêta tout court. Il la frappa vai-

nement; la mule hennit et regimba; mais, en dépit des coups, elle refusa d'avancer d'un pouce. Le cavalier jeta alors les yeux avec circonspection autour de lui pour chercher la cause de ce temps d'arrêt, et à sa grande terreur il découvrit, à une portée de fusil, un fort Indien qu'on apercevait à travers l'ombre du crépuscule. En un clin d'œil, il tourna bride; et sa mule, alors aussi empressée que lui, le ramena, en quelques instants, avec ses trappes retentissantes, au milieu de ses camarades. On le plaisanta sur sa promptitude à fuir; on traita son récit de fausse alarme. Ses compagnons se contentèrent de reconnaître le fort de loin et déclarèrent qu'il était abandonné.

A la tombée de la nuit, les précautions ordinaires, recommandées par le capitaine Bonneville à son départ, furent observées. Les chevaux furent rentrés et attachés; une sentinelle fut posée pour veiller sur eux. Après quoi les trappeurs s'enveloppèrent dans leurs couvertures, s'étendirent devant le feu, et, comme ils étaient fatigués d'une longue marche et avaient amplement soupé, ils ne tardèrent pas à dormir d'un profond sommeil. Peu à peu les feux du camp s'éteignirent, et tout devint ténèbres et silence.

L'homme chargé de la garde avait marché au-

tant et soupé aussi abondamment qu'aucun de ses compagnons; comme eux aussi, il était très fatigué; pendant qu'ils ronflaient, il commença à s'assoupir à son poste. Au bout d'un certain temps, un léger bruit de pas parvint à son oreille. Il ouvrit les yeux à demi et vit deux ou trois élans qui rôdaient parmi les huttes, s'arrêtant, flairant et broutant çà et là. La vue d'élans dans l'enceinte du camp lui causa quelque surprise; mais, comme il était repu, la chair de ces animaux lui était assez indifférente. Il les laissa donc paître sans encombre et retomba dans son assoupissement.

Tout à coup, avant la pointe du jour, une détonation d'armes à feu et un bruit de combattants et de chevaux firent lever tout le monde en sursaut. Le premier mouvement fut de s'assurer des chevaux. Les uns avaient disparu, les autres se démenaient et regimbaient tout tremblants; car il se faisait un horrible tintamarre de hurlements et de coups de fusil. Quelques trappeurs sortirent tranquillement du camp et réussirent à ramener les chevaux qui s'étaient enfuis; les autres furent attachés plus fortement. Avec les selles, le bagage et les ustensiles du camp, on éleva un retranchement à la hâte, et tout le monde attendit le jour avec anxiété.

En même temps, les Indiens se rassemblèrent

sur une hauteur voisine, poussant les plus horribles clameurs, dans l'espoir de jeter la panique dans le camp ou d'épouvanter les chevaux.

Quand le jour parut, les trappeurs les attaquèrent vivement et les refoulèrent à quelque distance. Pendant une heure, on échangea un feu irrégulier; enfin les Indiens, voyant qu'ils n'avaient rien à gagner, abandonnèrent la partie et se retirèrent. On reconnut que c'était une troupe de guerriers pieds-noirs qui, étant à la recherche de la tribu des Corbeaux, avaient rencontré sur le Popo-Agie la piste du capitaine Bonneville, et l'avaient suivie jusqu'à la Longue-Corne, où sa vigilance avait complétement déjoué leurs plans. Ils avaient tendu une embuscade à ce détachement et se trouvaient dans l'intérieur de leur fort dans un profond silence, quand la mule du trappeur avait fait son temps d'arrêt.

Les sauvages s'éloignèrent en articulant les plus farouches menaces, mêlées aux injures les plus grossières en mauvais anglais et accompagnées de gestes insultants.

Dans cette mêlée, un blanc fut blessé et deux chevaux furent tués. Lorsqu'on prépara le repas du matin, on ne retrouva plus un certain nombre de tasses, de couteaux et autres objets; ils avaient

été dérobés, sans nul doute, par les faux élans pendant le sommeil de l'avisée sentinelle.

Comme les Indiens s'étaient éloignés dans la direction que les trappeurs se proposaient de suivre, ces derniers changèrent de route, traversèrent rapidement le *Mauvais Pas* et ne s'arrêtèrent qu'à la nuit; alors, se croyant hors de l'atteinte de l'ennemi, ils se contentèrent d'attacher leurs chevaux et de poser une sentinelle.

A peine ils s'étaient endormis, qu'un chien pénétra dans le camp avec un petit paquet de moccasins attaché sur son dos; car les Indiens font porter aux chiens des fardeaux. L'homme de garde, moins simple que celui de la nuit précédente, éveilla ses compagnons et rapporta le fait. Il était évident qu'il y avait des Indiens dans le voisinage. Tout le monde fut aussitôt à l'œuvre, une forte clôture fut construite pour les chevaux, après quoi chacun se remit à dormir avec la tranquillité d'hommes dès longtemps habitués aux dangers.

La nuit suivante, la présence des chiens aux abords du camp et divers bruits suspects leur prouvèrent que les Indiens continuaient à rôder autour d'eux. A la suite de marches forcées, ils rencontrèrent enfin une piste que l'œil expérimenté des vétérans de la forêt reconnut bientôt pour celle de la brigade de trappeurs, détachée, che-

min faisant, par le capitaine Bonneville, et qu'ils avaient ordre de joindre. Ils reconnurent pareillement, à différents signes, que cette brigade avait éprouvé quelques mauvais traitements de la part des Indiens.

Ils suivirent cette piste, avec l'anxiété la plus grande. Elle les conduisit au bord de la rivière appelée le Taureau Gris, dont ils descendirent le cours jusqu'à l'endroit où elle se jette dans la rivière de la Corne. Ce fut là qu'à leur grande joie ils trouvèrent les camarades qu'ils cherchaient, tous fortifiés jusqu'aux dents et livrés à un état de vigilance et d'inquiétude extrêmes.

Nous allons maintenant nous occuper des aventures de ce premier détachement de trappeurs.

Ces hommes, après avoir quitté le corps principal du capitaine Bonneville, avaient remonté lentement, pendant plusieurs jours, le cours de la rivière, s'occupant à trapper, chemin faisant. Un matin, au moment où ils allaient sortir pour visiter leurs trappes, l'un des gardes-camp leur montra un superbe élan qui paissait à quelque distance et leur demanda de le tirer. Trois des trappeurs partirent dans ce but. En traversant un taillis, des sauvages embusqués tirèrent sur eux, et, au même instant, le prétendu élan, rejetant sa peau et ses cornes, se transforma en guerrier indien.

L'un des trois trappeurs fut jeté à terre par cette décharge; les autres s'enfuirent dans le camp; et tous, saisissant ce qu'ils pouvaient emporter, se réfugièrent dans une petite île de la rivière et s'y abritèrent parmi les saules. Ils y furent bientôt rejoints par leur camarade qui était tombé, mais qui n'avait reçu qu'une blessure au cou.

Cependant les Indiens prirent possession du camp abandonné, avec toutes les trappes, les accoutrements et les chevaux. Tandis qu'ils s'occupaient activement de leur butin, un trappeur isolé, qui s'était absenté pour l'exercice de sa profession, revenait au camp, tout joyeux, ses trappes sur son épaule. Il n'en était plus qu'à quelques pas, lorsqu'un Indien s'avança et lui fit signe de s'éloigner; en même temps il fut aperçu par ses camarades, qui étaient dans l'île, et qui l'avertirent, avec de grands cris, du danger qu'il courait. Le pauvre diable resta quelque temps immobile et tout interloqué; enfin, laissant tomber ses trappes, il tourna les talons et décampa avec une rapidité accélérée encore par une décharge que les Indiens lui envoyèrent par plaisanterie.

Mis en belle humeur par leur facile triomphe, les sauvages formèrent alors un cercle autour du feu et exécutèrent une danse guerrière, ayant pour

spectateurs les trappeurs malencontreux (*). Cela fait, enhardis par ce qu'ils considéraient comme

(*) Nous avons tiré d'un ouvrage récent la description suivante d'une danse de guerre indienne. «Nous avions prié que les guerriers voulussent bien nous donner le spectacle d'une danse; Wanotan nous en gratifia dans l'après-midi. Il nous pria de pardonner à l'imperfection des danseurs, attendu que les meilleurs étaient absents. Leurs costumes étaient plus soignés que d'habitude et prouvaient qu'on s'était mis en frais pour cette occasion. Nous remarquâmes surtout celui de l'un des guerriers. Il portait à la main une baguette d'environ 10 pieds de long à laquelle était attachée une pièce de drap rouge de la même longueur et d'environ 6 pouces de large; l'un des bords de cette étoffe était fixé à la baguette, l'autre était garni de plumes noires et blanches qui formaient une sorte de frange : c'était l'un des insignes de l'association des Nanpashene; mais le costume le plus singulier était celui du fils de Wanotan. Il avait été évidemment fait pour son père, car il était trop ample pour lui. Il portait un large panache de plumes d'aigle et qui ressemblait exactement à celui du roi des îles des Amis, tel qu'on le représente dans les voyages du capitaine Cook. Son vêtement était composé d'un grand nombre de peaux d'hermines diversement disposées sur un manteau de peau blanche. Les danseurs formaient un cercle. Chacun avait à la main une aile d'oiseau avec laquelle il battait la mesure sur son fusil, sur une flèche ou sur tout autre objet sonore. Ils commencèrent leur chant sur un ton très bas, qu'ils élevèrent au bout de quelques minutes, et terminèrent par un cri aigu; après une légère interruption, ils recommen-

la couardise des blancs, ils négligèrent la méthode prudente de combattre qui leur est habituelle et s'avancèrent ouvertement à vingt pas des saules. Une brusque décharge des trappeurs leur fit faire une halte soudaine et en étendit trois sans vie. Le chef, qui s'était placé sur une éminence pour diriger les mouvements de son monde, voyant trois de ses guerriers abattus, ordonna aux autres de battre en retraite. Ils obéirent sur-le-champ, et toute la bande disparut bientôt derrière une lisière de bois, emmenant les chevaux, les trappes et la plus grande partie du bagage.

Ce fut immédiatement après ce désastre que la brigade des dix trouva ces malheureux trappeurs dans une forteresse qu'ils avaient construite après leur infortune. Ils étaient si complètement découragés, qu'on ne put pas même les décider à aller chercher les trappes qu'ils avaient posées dans un

cèrent le même air bas et mélancolique et le chantèrent sans aucune variation pendant près de trois quarts d'heure. Ils l'accompagnaient de quelques mots inintelligibles; de temps à autre, un des acteurs s'avançait au centre du cercle et racontait ses aventures de guerre. Quand la danse eut continué quelques instants, quelques présents furent distribués aux danseurs : après les avoir reçus, ils se hâtèrent de se retirer aussi satisfaits, selon toute apparence, que nous l'étions nous-mêmes. » (*N. de l'Éd.*)

cours d'eau voisin. Les deux brigades réunirent leurs forces et arrivèrent sans autre accident au rendez-vous.

Le capitaine Bonneville vit, par le rapport de ces brigades et par ce qu'il avait observé lui-même dans sa marche récente, qu'il était dans un voisinage excessivement dangereux. Deux Indiens errants de la tribu du Serpent, qui vinrent visiter le camp, lui assurèrent que deux bandes considérables de Corbeaux marchaient rapidement sur lui.

Il leva donc son camp le 1er septembre, se dirigea vers le sud, à travers la montagne de la Petite-Corne, jusqu'à la rivière du Vent; puis, tournant à l'ouest, il remonta lentement cette rivière, donnant à ses hommes le temps de trapper, chemin faisant. Il n'entrait pas dans son plan de campagne, pour la saison actuelle, de se rapprocher des caches sur la rivière Verte; mais, comme les trappeurs avaient besoin de remplacer les trappes qu'ils avaient perdues, le capitaine Bonneville entreprit de visiter les caches et de s'y procurer les approvisionnements nécessaires. Pour l'accompagner dans cette périlleuse expédition, qui l'obligeait à traverser les défilés des montagnes de la rivière du Vent et à remonter la vallée de la rivière Verte, il ne prit que trois hommes. Le corps principal devait continuer à trapper vers la source de la ri-

rivière du Vent : c'est là qu'il devait les rejoindre à l'endroit même où la rivière sort des montagnes. Nous accompagnerons le capitaine dans cette mission aventureuse.

—

CHAPITRE XXV.

—

Le capitaine Bonneville part pour la vallée de la rivière Verte. — Il remonte le cours du Popo-Agie. — Les buffles. — Les ours blancs émerveillés. — La fumée. — Les sources chaudes. — Tentative pour traverser les montagnes de la rivière du Vent. — Magnifique déclivité. — Gouffres et fissures dans la montagne. — Lacs de cristal. — Ascension d'un pic neigeux. — Vue sublime. — Un panorama. — Les Dignes de Pitié ou hommes sauvages de la montagne.

Après avoir passé à gué la rivière du Vent, un peu au dessus de son embouchure, le capitaine Bonneville et ses trois compagnons traversèrent une plaine de gravier, qui s'étend jusqu'aux bords du Popo-Agie, dont ils remontèrent la rive gauche presque dans la direction du sud. Là ils rencon-

trèrent de nombreux troupeaux de buffles, et s'arrêtèrent pour s'approvisionner de viande.

Au moment où les chasseurs se glissaient avec précaution pour arriver à la portée du gibier, deux petits ours blancs se présentèrent tout à coup sur leur passage, et, se levant sur leurs pattes de derrière, se mirent à les contempler d'un air singulièrement grave. Les chasseurs restèrent immobiles; et les ours, ayant apparemment satisfait leur curiosité, se remirent à quatre pattes et commencèrent à s'éloigner.

Alors les chasseurs s'avancèrent, sur quoi les ours se retournèrent, se remirent sur leurs pattes de derrière et renouvelèrent leur examen sério-comique. Cette manœuvre fut répétée plusieurs fois, jusqu'à ce que les chasseurs, piqués de cette manière impolie de les regarder, y répondirent par une décharge de leurs carabines. Les ours firent un ou deux bonds comme s'ils eussent été blessés, puis s'éloignèrent avec beaucoup de gravité, paraissant se consulter, et de temps à autre se tournant pour jeter un nouveau regard sur les chasseurs. Heureusement pour ces derniers, ces ours n'avaient que la moitié de leur croissance et n'avaient point encore acquis la férocité de leur espèce.

Les buffles s'effarouchèrent en entendant la dé-

tonnation des armes à feu; mais les chasseurs réussirent à tuer une couple de belles génisses, et en ayant pris les meilleurs morceaux, continuèrent à s'avancer jusqu'un peu après la tombée de la nuit; alors, établissant leur camp dans un vaste taillis de saules, ils allumèrent un grand feu, firent rôtir une quantité de buffle suffisante pour vingt personnes, mangèrent de bon appétit et fort gaîment, puis dormirent profondément comme des chasseurs fatigués et bien repus.

A la pointe du jour, ils se remirent en selle et longèrent la rivière, traversant des prairies couvertes d'un frais gazon et une longue suite de petits bois de saules et de cotonniers. Vers le soir, le capitaine Bonneville aperçut de loin une fumée s'élevant du milieu des collines dans la direction même dans laquelle ils marchaient. Redoutant quelque bande ennemie, il cacha les chevaux dans un taillis, et, accompagné de l'un de ses hommes, gravit avec précaution une hauteur, de laquelle il pouvait dominer la scène du danger. Là, avec une lunette d'approche, il examina le pays environnant; mais il ne découvrit ni feu, ni hutte, ni homme, ni cheval; enfin on reconnut que cette fumée était la vapeur de plusieurs sources chaudes ou plutôt bouillantes, qui répandent leurs eaux dans toutes les directions sur un lit d'argile blanche. L'une de

ces sources avait soixante-quinze pieds de diamètre, et une telle profondeur, que l'eau était d'un vert brillant.

Ils avançaient alors diagonalement vers la chaîne des montagnes de la rivière du Vent, située entre le point où ils étaient et la vallée de la rivière Verte. Il fallait faire un vaste circuit pour tourner l'extrémité sud de ces montagnes, tandis que, en les traversant, ils pouvaient s'avancer en droite ligne. Les montagnes étaient hautes, leurs pics neigeux et leurs flancs rapides. Toutefois on espérait trouver quelque défilé praticable : ils essayèrent donc d'y pénétrer en remontant l'un des affluents du Popo-Agie; mais bientôt ils se trouvèrent au milieu de rocs et de précipices effrayants qui barraient complétement le passage.

Revenant sur leurs pas, et rejoignant la rivière, ils se consultèrent pour savoir dans quelle direction ils feraient une seconde tentative. Ils étaient trop rapprochés des montagnes pour en découvrir l'ensemble; mais ils se rappelèrent qu'ils avaient aperçu de la plaine une magnifique déclivité s'élevant à un angle d'environ 30 degrés, et qui semblait se continuer sans interruption jusqu'à la région des neiges. Après avoir cherché et trouvé ce talus, ils se mirent à le gravir avec empressement,

espérant rencontrer au sommet l'un de ces plateaux élevés si communs dans les montagnes Rocheuses. La déclivité était couverte de gravier entremêlé de pierres de taille.

Ils atteignirent le sommet non sans peine; mais, au lieu de trouver une plaine unie ou plutôt ondulée, ils reconnurent qu'ils étaient au bord d'un ravin escarpé et profond, du pied duquel s'élevait une seconde déclivité semblable à celle qu'ils venaient de gravir. Ils descendirent dans ce ravin par un âpre sentier ou plutôt une fissure de rocher; puis ils se mirent à monter le second talus. Arrivés au sommet, ils rencontrèrent un second ravin et s'aperçurent alors que cette vaste montagne qui, de loin, leur avait paru si unie et si régulière, était hérissée d'effroyables précipices et de gouffres profonds et dangereux.

Dans l'une de ces sauvages excavations, ils passèrent la nuit et dormirent d'un sommeil bien doux après tant de fatigues. Après avoir continué à gravir péniblement pendant deux jours encore, ils ne firent que pénétrer plus avant au cœur de cette montagneuse et terrible solitude, où ils trouvaient sans cesse de nouveaux obstacles. Parfois ils rencontraient le cours de quelque torrent précipitant vers la plaine ses eaux limpides; d'autres fois il suivaient les sentiers tracés par les

daims et les moutons sauvages, ce qui les conduisait souvent au bord de quelque effrayant précipice, ou dans quelque rude défilé inaccessible à leurs chevaux.

L'après-midi du second jour, les voyageurs atteignirent l'une des hautes vallées emprisonnées dans ce singulier massif de montagnes. Là étaient deux lacs brillants et magnifiques, placés comme des miroirs au milieu de ces affreux rochers et encadrés de prairies verdoyantes, dont l'aspect reposait la vue; c'étaient sans doute des réservoirs de ces fleuves puissants qui prennent leur source dans ces montagnes et promènent dans les plaines un cours de plusieurs centaines de milles.

Dans les vastes pâturages qui bordaient ces lacs, les voyageurs s'arrêtèrent pour se reposer et donner à leurs chevaux fatigués le temps de brouter l'herbe tendre. Ils étaient alors montés à une grande hauteur au dessus du niveau de la plaine, et partout ils apercevaient encore d'énormes rochers de granit, entassés les uns sur les autres, et se projetant bien loin au dessus de leurs têtes comme des créneaux.

Ayant laissé dans le camp deux de ses hommes avec les chevaux, le capitaine Bonneville, accompagné du troisième, partit pour gravir une hauteur voisine, espérant y trouver un vaste point

de vue et discerner quelque route praticable à travers cet effroyable labyrinthe. Après beaucoup de fatigues, il atteignit le sommet d'un roc élevé; mais ce fut seulement pour voir des pics gigantesques s'élevant de tous côtés à une immense hauteur dans les régions glacées de l'atmosphère.

Ayant choisi celui qui lui parut le plus haut, il traversa une étroite vallée intermédiaire et se mit à la gravir. Il ne tarda pas à reconnaître qu'il avait entrepris une rude tâche ; mais l'orgueil de l'homme n'est jamais plus obstiné qu'en gravissant des montagnes ; la pente était si escarpée et si rude, que lui et ses compagnons étaient fréquemment obligés de grimper sur leurs mains et leurs genoux avec leurs fusils rejetés sur leur dos. Fréquemment épuisés de fatigues et trempés de sueur, ils s'étendaient sur la neige et en prenaient des poignées pour étancher leur soif dévorante. Il y eut un endroit où ils quittèrent même leurs habits et les étendirent sur les buissons ; ainsi mis à la légère, ils continuèrent à gravir ces neiges éternelles ; à mesure qu'ils montaient, ils rencontrèrent des brises rafraîchissantes, et continuant leur tâche avec une nouvelle ardeur, ils atteignirent enfin le sommet.

Là une vue se déroula aux regards du capitaine Bonneville, qui l'étonna quelque temps et

l'atterra par son immensité. En effet, il était arrivé à ce point culminant que les Indiens regardent comme la crête du monde, et à droite et à gauche duquel le paysage s'étend, en inclinant, jusqu'aux deux mers principales du globe.

De quelque côté qu'il portât ses regards, il était confondu par la grandeur et la variété des objets. A ses pieds, étaient les montagnes Rocheuses qui dévoilaient toutes leurs cavités secrètes, des vallées profondes et imposantes, des lacs brillants, des défilés sombres et des torrents écumeux; tandis que, par delà ces limites sauvages, l'œil se perdait dans un paysage sans bornes, se déroulant de tous côtés dans un lointain vaporeux comme la surface de la mer par un beau jour d'été. Il ne voyait partout que vastes plaines où se reflétait un soleil brillant, fleuves majestueux poursuivant leur cours étincelant vers l'une ou l'autre mer, montagnes neigeuses dont les chaînes et les pics se succédaient sans interruption et allaient se perdre à l'horizon comme des nuages.

Un instant, la fable indienne sembla réalisée : il avait atteint la hauteur de laquelle le guerrier pied-noir, après sa mort, aperçoit, pour la première fois, le pays des ames et contemple les territoires de chasse fortunés qui se déroulent à ses

pieds, séjour brillant des ames libres et généreuses.

Le capitaine resta longtemps à contempler ce spectacle, plongé dans une foule d'idées et de sensations vagues et indéfinies. Enfin, reprenant longuement haleine, il se remit de cette sensation de magique stupeur, et commença à analyser les parties de ce vaste panorama. La simple énumération de quelques uns des traits de ce tableau pourra donner une idée de sa grandeur et de sa magnificence.

Le pic sur lequel le capitaine avait pris position commandait toute la chaîne de la rivière du Vent, qu'on peut considérer comme une montagne unique et immense, entre-coupée de pics neigeux et de projections latérales parsemées d'étroites vallées. Dans quelques unes de ces vallées, étincelaient des lacs d'argent et des torrents écumeux qui sont la source des fleuves immenses tributaires de la mer Atlantique et de l'océan Pacifique.

Par delà les pics neigeux vers le sud, et bien loin au dessous de la chaîne des montagnes, on voyait la paisible rivière appelée l'Eau Douce poursuivre son cours tranquille à travers l'âpre région des montagnes Noires. A l'est, les sources de la rivière du Vent serpentaient dans une plaine jusqu'à

ce que, se réunissant à un cours d'eau considérable, elles se frayaient un chemin à travers la chaîne des montagnes de la Corne et disparaissaient aux regards. Au nord, on entrevoyait les eaux supérieures du Pierre Jaune, ce grand affluent du Missouri. . . . .

Dans une autre direction, on apercevait quelques unes des sources de la Colombie coulant au nord-ouest par delà les monts gigantesques des Trois-Tétons, et précipitant leurs flots dans la grande plaine de Lave. Presqu'aux pieds du capitaine, la rivière Verte, ou Colorado de l'Ouest, partait pour son vagabond pèlerinage au golfe de Californie; d'abord simple torrent des montagnes, elle s'élançait au nord, à travers rocs et précipices, dans une longue suite de cascades, tombait ensuite dans la plaine en s'élargissant en fleuve immense, puis tournait vers le sud, et, après avoir brillé et disparu, tour à tour, dans les vapeurs du vaste paysage, elle finissait par se perdre dans un horizon de montagnes. Le jour était serein et sans nuage, et l'atmosphère si pure, qu'on discernait les objets à une étonnante distance. La totalité de cet immense espace était encadrée dans une chaîne extérieure de pics brumeux, dont quelques uns se dessinaient obscurément à l'horizon et semblaient le séparer du reste de la terre. . . . .

Il est à regretter que le capitaine Bonneville n'ait eu sur lui aucun instrument pour s'assurer de la hauteur de ce pic. Il est d'avis que c'est le point le plus élevé du continent de l'Amérique du nord; mais nous n'avons aucune preuve de cette assertion. Il est certain que les montagnes Rocheuses ont une hauteur bien supérieure à celle qu'on leur supposait autrefois. Nous serions plutôt porté à croire que le pic le plus élevé est situé plus au nord, et que c'est celui qu'a mesuré M. Thomson, ingénieur de la Compagnie du Nord-Ouest, qui lui a reconnu une hauteur de vingt-cinq mille pieds au dessus du niveau de la mer, élévation qui n'est surpassée que par celle de l'Himalaya (*).

Pendant longtemps, le capitaine Bonneville resta occupé à contempler, avec des sentiments d'admiration et d'enthousiasme, le spectacle qui l'entourait; à la fin, cependant, le froid et la bise qui soufflait sur ces hauteurs neigeuses l'avertirent de descendre. Il regagna bientôt l'endroit où lui et ses compagnons avaient laissé leurs habits, et, redescendant le pic, ils rejoignirent sains et saufs leurs compagnons aux bords du lac.

(*) Chaîne de montagnes de l'Indoustan. Voir, dans l'appendix d'Astoria, la lettre du professeur Renwick.

Malgré la nature sauvage et presque inaccessible de ces montagnes, elles ont leurs habitants. Un jour que l'un de nos voyageurs était allé chasser, il rencontra la piste d'un homme dans un vallon écarté. L'ayant suivie, il arriva sur la crête d'un roc, d'où il vit trois sauvages qui traversaient en courant la vallée au dessous de lui. Il tira un coup de carabine pour fixer leur attention, espérant les engager à se retourner; ils n'en coururent que plus vite et disparurent parmi les rochers.

Le chasseur, étant de retour, rapporta ce qu'il avait vu. Le capitaine Bonneville en conclut que ces hommes appartenaient à une race solitaire et peu nombreuse, qui habite les parties les plus hautes et les plus inaccessibles de la montagne. Ils parlent la langue des Shoshonies et descendent probablement de cette tribu, quoiqu'ils aient certaines particularités qui leur sont propres et qui les distinguent de tous les autres Indiens. Ils sont excessivement pauvres, ne possédant point de chevaux, et sont dénués de toutes les commodités que procure le commerce des blancs. Ils ont pour armes des arcs et des flèches à pierres pointues, avec lesquels ils chassent le daim, l'élan et le mouton sauvage. On les trouve épars vers les territoires des Shoshonies, des Têtes-Plates, des Corbeaux et

des Pieds-Noirs; mais ils habitent plus particulièrement les lieux solitaires et la cime des rocs.

Les trappeurs rencontrent souvent la trace de leurs pas dans les vallées hautes et solitaires des montagnes, et l'on aperçoit, parmi les précipices, la fumée de leurs feux; mais il est rare qu'on les rencontre eux-mêmes et plus rare encore de pouvoir leur parler, tant ils sont craintifs et redoutent les étrangers.

Comme leur pauvreté ne tente pas les maraudeurs, et qu'ils vivent d'une manière inoffensive, ils n'ont jamais de guerre à redouter : cependant si l'un d'entre eux tombe entre les mains d'une troupe de guerriers, il est sûr d'être sacrifié pour fournir l'occasion d'un sauvage trophée, d'une chevelure et cette cérémonie barbare, une danse guerrière.

Ces êtres malheureux, qui tiennent le milieu entre la nature humaine et la brute, sont regardés avec mépris et compassion par les trappeurs créoles qui les appellent les *Dignes de Pitié*; ils méritaient plutôt le nom d'hommes sauvages des montagnes.

CHAPITRE XXVI.

Mouvement rétrogade.—Lit d'un torrent.—Paysage des montagnes.—Cascades.—Vallées à castors.—Des castors à l'œuvre.—Leur architecture.—Leur manière d'abattre un arbre.—Manière de trapper le castor.—Luttes d'habileté.—Les trappes dépistées.—Arrivée aux caches de la rivière Verte.

La vue qu'on découvrait du sommet neigeux de la montagne de la rivière du Vent, tout en excitant l'enthousiasme du capitaine Bonneville, l'avait convaincu de l'impossibilité de se frayer un passage à l'ouest, à travers les barrières multipliées qu'opposaient les rochers et les précipices. Se dirigeant donc vers l'est, il s'efforça de regagner la plaine en tournant la pointe méridionale de la montagne; mais il était presque aussi difficile de se dégager du milieu de ce désert, hérissé de rochers, que d'y pénétrer. Il suivit donc le ravin d'un cours d'eau bruyant, source de quelque fleuve sans doute, et descendit de roc en roc, de précipice en précipice.

Souvent il lui fallait traverser et retraverser encore le torrent écumeux dans son lit rocailleux et inaccessible ; à chaque instant, les chevaux manquaient de se casser les jambes dans les fissures des rochers glissants. Le paysage qui entourait ce ravin profond avait quelque chose de sauvage et de sublime : parfois les voyageurs passaient sous des cascades dont l'eau se précipitait d'une telle hauteur, qu'elle tombait dans le ravin comme une large pluie battante ; en d'autres endroits, des torrents s'élançaient d'un roc à l'autre, lançant au loin des flots d'écume avec un épouvantable fracas.

Le second jour de leur descente, les voyageurs, ayant franchi le sommet le plus élevé des montagnes, arrivèrent à l'endroit où le ravin commence à serpenter sur des terrains plus unis et dans des vallées où le cours d'eau prend, à de rares intervalles, un caractère plus paisible. Là, non seulement la rivière elle-même, mais tous les ruisseaux qui s'y jettent, avaient leurs cours interceptés par des communautés de castors industrieux, de manière à transformer le sol environnant en un vaste marais.

Pendant une halte de midi, dans l'une de ces vallées à castors, le capitaine Bonneville quitta ses compagnons et suivit le cours de la rivière pour reconnaître le pays. Il n'avait pas marché longt

temps, qu'il arriva auprès d'un étang à castors, et découvrit l'un de ses laborieux habitants travaillant sur l'écluse. Le capitaine eut la curiosité d'examiner la manière d'opérer de ce célèbre architecte; il s'avança donc avec toutes les précautions possibles, écartant sans bruit les branches des saules, jusqu'à ce qu'étant parvenu à un point d'où il pouvait découvrir l'étang tout entier, il se coucha ventre à terre et se mit à épier le travailleur solitaire.

Peu après, trois autres castors parurent à la tête de l'écluse, apportant des morceaux de bois et des broussailles. Ils se dirigèrent en droite ligne vers la barrière qui, comme le vit le capitaine Bonneville, avait besoin de réparation, et y déposèrent leur charge sur la partie rompue; puis ils plongèrent dans l'eau et reparurent bientôt à la surface. Chacun d'eux apportait une certaine quantité de vase dont il se servait comme de mortier pour joindre et affermir les morceaux de bois et les broussailles. On apporta de nouveau du bois et de la vase, dont on fit usage de la même manière; et cette espèce de maçonnerie se continua pendant quelque temps. Cela fait, les industrieux castors prirent un moment de récréation, se poursuivant dans l'étang, plongeant au fond de l'eau ou jouant à sa surface; au milieu de leurs jeux, ils

frappaient l'eau à coups de queue et avec un grand bruit.

Pendant qu'ils s'amusaient ainsi, un autre membre de la communauté parut et resta quelque temps à considérer gravement leurs jeux sans faire mine de s'y joindre. Il gravit alors la rive auprès de laquelle le capitaine était caché, et s'asseyant sur ses pattes de derrière, appuya celles de devant contre un jeune pin, dont il se mit à ronger l'écorce : parfois il en détachait un petit morceau et, le tenant entre ses pattes, tout en restant assis, il en mangeait comme aurait fait un singe.

Le but du castor était évidemment de couper l'arbre, et il poursuivait son ouvrage, quand il fut effrayé par l'approche des gens du capitaine Bonneville, qui, inquiets de son absence prolongée, venaient à sa recherche. Au son de leur voix, tous les castors, occupés ou oisifs, plongèrent sous l'eau et disparurent. Le capitaine regretta cette interruption ; il avait entendu beaucoup vanter la sagacité du castor dans la coupe des arbres, et désirait s'en assurer par lui-même. On prétend qu'ils s'arrangent de manière à les faire tomber dans l'eau dans la position et la direction les plus favorables pour leur transport au point désiré. En cette occasion, l'arbre était un grand pin tout droit ; comme il s'élevait perpendiculairement et qu'il ne faisait

pas un souffle d'air, le castor pouvait le faire tomber dans la direction qu'il lui plairait, dans le cas où il eût été capable de faire un choix à cet égard. Il était évidemment occupé à abattre l'arbre, et sa première incision avait été pratiquée du côté de l'eau.

Quoi qu'il en soit, le capitaine Bonneville nie, sous ce rapport, la prétendue sagacité du castor, et pense que cet animal n'a d'autre but que de faire tomber l'arbre, sans calculer le mode ou la direction de sa chute. Ce qui a pu induire en erreur à cet égard, c'est que la plupart des arbres qui croissent au bord de l'eau s'inclinent du côté de la rivière, et projettent dans cette direction leurs principales branches, pour profiter de l'espace, de la lumière et de l'air qu'ils y trouvent. Naturellement, le castor attaque les arbres situés à sa proximité et qui croissent au bord de la rivière ou de l'étang qu'il habite; il les coupe avec ses dents, et ils tombent nécessairement du côté où les entraîne leur propre poids.

« J'ai souvent vu, dit le capitaine Bonneville, des arbres de dix-huit pouces de diamètre à l'endroit où ils avaient été abattus par les castors, mais ils gisaient dans toutes les directions et souvent d'une manière peu commode pour l'usage de ces animaux. Il leur arrive même parfois de montrer si peu de

sagacité sous ce rapport, que, dans l'un de nos camps, sur la rivière du Serpent, nous trouvâmes un castor la tête engagée dans la coupure qu'il avait pratiquée; l'arbre était tombé sur lui et l'avait retenu captif jusqu'à ce que mort s'ensuivit. »

Si nous en croyons le capitaine, le castor déploie sans contredit un grand discernement dans le choix du bois qui lui fournit l'écorce pour ses provisions d'hiver. Toute la famille du castor, les jeunes comme les vieux, se met à l'œuvre, et il leur arrive souvent de faire de longs voyages avant de s'arrêter à un choix définitif. Quelquefois ils abattent des arbres considérables, puis en détachent les branches dont l'écorce est le plus de leur goût; ils les coupent en morceaux d'environ trois pieds de long, les transportent vers l'eau et les font flotter jusqu'à leurs huttes, où ils les enmagasinent pour l'hiver.

Ils recherchent la propreté et l'aisance dans leurs huttes, et après leur repas rejettent dans le courant, au delà de l'écluse, les morceaux dont ils ont mangé l'écorce. Ils sont jaloux de la possession exclusive de leur territoire; ils sont guerroyants, ne permettent jamais à un castor étranger d'entrer dans leur demeure, et combattent souvent avec une extrême violence. Au printemps, qui est la saison de la mue, le mâle laisse la fe-

melle à la maison et va faire un voyage de plaisance, s'éloignant souvent à une grande distance, se récréant dans les eaux limpides qu'il rencontre sur sa route, et parfois gravissant la rive pour ronger les tendres tiges des jeunes peupliers. Quand l'été approche, il abandonne la vie de garçon, et se rappelant ses devoirs de chef de famille, retourne vers sa compagne et sa nouvelle progéniture, et les mène tous fourrager à la recherche des provisions d'hiver.

Après avoir décrit les qualités sociales de ce petit animal et sa conduite exemplaire comme père de famille, nous regrettons d'avoir à raconter les périls dont il est environné et les piéges qui lui sont tendus, ainsi qu'à sa laborieuse famille.

« L'habitude, dit le capitaine Bonneville, a donné au trappeur expérimenté un coup d'œil si sûr pour tout ce qui a trait à sa profession, qu'il découvre au signe le plus léger la piste d'un castor; et la hutte fût-elle cachée par d'épais taillis et par les saules qui l'ombragent, il est rare que d'un coup d'œil il ne devine pas le nombre exact de ses habitants. Il se met alors à poser sa trappe, la fixe sur la rive, dans un endroit propice, à deux ou trois pouces au dessous de la surface de l'eau, et l'attache, par une chaîne, à un poteau fortement enfoncé dans la base. Une petite tige

est alors dépouillée de son écorce, et il en trempe un bout dans la *médecine*, c'est le nom que les trappeurs donnent à l'espèce d'appât qu'ils emploient; cette extrémité de la tige s'élève à environ quatre pouces au dessus de la surface de l'eau; l'autre est fixée dans l'ouverture de la trappe. Le castor, doué d'un odorat subtil, ne tarde pas à être attiré par l'odeur de l'appât. Au moment où il avance le museau vers cet objet, son pied est pris dans la trappe; dans son effroi, il fait un plongeon; la trappe enchaînée au poteau résiste à tous ses efforts; il lutte quelque temps, puis coule au fond de l'eau et s'y noie. »

Dans les lits de rochers, où il n'est pas possible d'enfoncer le pieu, on le jette dans la rivière. Le castor, quand il est pris à la trappe, se trouve fréquemment attaché par la chaîne à des troncs d'arbres flottants; s'il gagne la rive, il s'y trouve embarrassé dans les taillis de saules. Dans ces occasions, le trappeur est obligé de faire des recherches diligentes, et parfois même de nager à une certaine distance avant de retrouver sa proie.

Il arrive quelquefois que plusieurs membres d'une famille de castors sont successivement pris. Les survivants deviennent alors très défiants, et il est fort difficile de leur faire prendre médecine, selon l'expression des trappeurs, c'est à dire mor-

dre à l'appât. Dans ce cas, le trappeur met l'appât de côté et cache ses trappes dans les passages habituellement fréquentés par la famille. Le castor rendu alors prudent par l'expérience s'en approche avec précaution et en détend le ressort avec un bâton; d'autres fois, et par le même moyen, il renverse les trappes sens dessus dessous; souvent même il les traîne jusqu'à l'écluse et les enfouit dans la vase. Le trappeur abandonne alors la partie, et, mettant ses trappes sur son épaule, s'éloigne en s'avouant vaincu par le castor.

Le lendemain de cette inspection faite par le capitaine Bonneville de l'industrieuse et aimable communauté des castors, il réussit à se dégager des montagnes de la rivière du Vent; ayant regagné la plaine à l'est, il fit un détour considérable vers le sud, de manière à tourner la base des montagnes, et arriva, le 17 septembre, sans autre incident important, à l'ancien rendez-vous dans la vallée de la rivière Verte.

Il trouva les caches où il avait déposé ses marchandises et ses équipements superflus : elles étaient dans l'état où il les avait quittées; il les ouvrit, en tira les objets qui lui étaient nécessaires et les referma, ayant soin de faire disparaître toutes les traces qui pourraient les signaler aux yeux exercés des maraudeurs indiens.

CHAPITRE XXVII.

Marche vers la rivière du Vent. — Voisinage dangereux. — Alarme et précautions.—Un campement simulé.—Apparition d'un espion indien.—Départ à minuit. —Un défilé des montagnes.—La vallée de la rivière du Vent. — Une caravane suivie à la piste. — Camps abandonnés. — Symptômes de Corbeaux.—D'anciens camarades se retrouvent. — Un trappeur attrapé. — Une niche de Corbeaux.—Espions corbeaux.—Un décampement.—Retraite vers la vallée de la rivière Verte. — On retrouve la caravane de Fitz-Patrick. — Ses aventures chez les Corbeaux. — Corbeaux orthodoxes.

Le 18 septembre, le capitaine Bonneville et ses trois compagnons partirent de bonne heure pour rejoindre le corps principal dont ils s'étaient séparés sur la rivière du Vent. Ils devaient remonter la vallée de la rivière Verte, ayant ce fleuve à droite, et par delà, la chaîne des montagnes de la rivière du Vent. Au haut de la vallée, il leur fallait franchir un défilé au sortir duquel ils se trouveraient de l'autre côté de la pointe septentrionale

de ces montagnes, près des sources de la rivière du Vent; c'est là que, d'après leurs conventions, ils comptaient trouver le corps principal.

Nous avons déjà parlé de la nature dangereuse de ce voisinage infesté de bandes errantes de Corbeaux et de Pieds-Noirs, qui trouvent dans les défilés et dans les gorges montagneuses d'excellents lieux d'embuscade et de surprise. Les voyageurs eurent donc l'œil ouvert sur tout ce qui pouvait recéler quelque danger.

Sur les deux heures de l'après-midi, au moment où ils atteignaient le sommet d'une colline, ils virent dans la plaine, au dessous d'eux, des buffles courir dans toutes les directions; un des hommes crut même avoir entendu la détonnation d'un fusil; on en conclut qu'il devait y avoir près de là une troupe d'Indiens occupés à chasser le buffle.

Les chevaux furent immédiatement cachés dans un étroit ravin, et le capitaine, gravissant une éminence, mais en ayant soin de ne pas être vu, examina tous les environs avec un télescope. On ne découvrait pas un Indien, en sorte qu'après une halte d'environ une heure on se remit en route. Toutefois le capitaine, convaincu qu'il se trouvait dans un voisinage dangereux, n'avança qu'avec les plus grandes précautions, suivant de préférence les enfoncements et les ravins, et évi-

tant, autant que possible, la rase campagne et les éminences qui pourraient déceler la petite troupe à l'œil vigilant d'un éclaireur indien.

Enfin, lorsqu'il fut arrivé à l'extrémité de la prairie bordant la rivière, il vit de nouveau les buffles s'enfuir dans le plus grand effroi. Après avoir caché les chevaux, lui et ses compagnons restèrent longtemps à épier les divers groupes de ces animaux, à mesure que la panique les gagnait et les faisait décamper; mais c'est en vain qu'ils cherchaient à en découvrir la cause.

Ils allaient alors entrer dans le défilé de la montagne, dans la partie supérieure de la vallée de la rivière Verte; là ils couraient le danger de tomber dans une embuscade et d'être attaqués; ils disposèrent donc les ballots sur leurs chevaux de somme, de la manière la plus sûre et la plus convenable pour une fuite soudaine, si cette mesure devenait nécessaire; cela fait, ils se remirent en marche, en portant de tous côtés des regards vigilants et inquiets.

En ce moment la nuit approchait, et ils ne pouvaient penser à camper dans un lieu si dangereux. Le capitaine Bonneville résolut donc de faire halte au coucher du soleil, de faire du feu comme pour un campement, de faire cuire le repas et de le prendre; mais, dès que les ténèbres seraient

suffisamment épaisses, son intention était de gagner à la hâte le sommet de la montagne, et, là, de choisir quelque endroit à l'écart pour y passer la nuit.

En conséquence, quand le soleil eut disparu derrière l'horizon, la petite troupe s'arrêta. On fit un grand feu, et l'on mit à la broche la viande de buffle, en se servant pour cela de broches de bois; quand elle fut suffisamment rôtie, nos voyageurs placèrent devant eux ce mets savoureux, en coupèrent de larges tranches avec leurs couteaux de chasse, et mangèrent avec tout l'appétit d'un chasseur. Ils savaient que la lumière de leur feu ne manquerait pas d'attirer l'attention des hordes indiennes qui pourraient se trouver dans le voisinage; mais ils comptaient être partis avant qu'aucun rôdeur pût arriver jusqu'en ce lieu.

Pendant qu'ils soupaient ainsi à la hâte, un d'entre eux se leva tout à coup, et s'écria : « les Indiens! » Tout le monde fut à l'instant sur pied, la carabine à la main; mais on ne découvrit aucun ennemi. L'individu, toutefois, déclara qu'il avait aperçu un Indien s'avançant avec précaution par la route qu'ils avaient prise pour arriver à ce campement; mais que, du moment qu'il l'avait aperçu, il s'était jeté à terre et avait disparu. Il pria le capitaine Bonneville de partir sur-le-champ;

mais le capitaine prit la chose un peu plus froidement. De ce que l'Indien avait cherché à se cacher, il conclut qu'il ne faisait pas partie d'une troupe en marche pour attaquer; c'était probablement un éclaireur qui avait suivi leur piste jusqu'au moment où il était arrivé en vue de leur feu; dans ce cas, il retournerait vers ses compagnons et leur rapporterait ce qu'il avait vu. Ceux-ci, supposant les blancs campés pour la nuit, se tiendraient à l'écart jusqu'à une heure avancée; alors, conformément à la tactique indienne, ils s'approcheraient sans bruit et s'embusqueraient autour d'eux, pour ne les attaquer qu'à l'heure habituelle, à la pointe du jour.

Tel fut le raisonnement du capitaine Bonneville; en conséquence, il conseilla à ses hommes d'être parfaitement tranquilles et d'agir comme s'il n'y avait pas le moindre danger, jusqu'au moment où il serait à propos de se mettre em marche. Ils continuèrent donc leur repas avec appétit et une gaîté réelle ou supposée; puis, ils arrangèrent et renouvelèrent leur feu comme pour un bivouac.

Cependant, dès que la nuit régna complètement, ils quittèrent leur feu flamboyant, s'enfoncèrent à pied et en silence parmi les saules; puis, sautant sur leurs selles, s'éloignèrent avec

le moins de bruit possible. A mesure qu'ils s'éloignaient du théâtre du danger, ils se relâchaient de leur inquiète et rigide taciturnité; ils en vinrent même à plaisanter aux dépens de leurs ennemis, qu'ils se représentaient se morfondant dans le voisinage de leur feu abandonné, attendant le moment propice pour l'attaque, et recevant la mystification la mieux conditionnée.

Vers minuit, lorsqu'ils crurent avoir placé entre eux et leurs ennemis une distance assez considérable, ils postèrent un d'entre eux pour faire le guet dans le cas où les Indiens auraient suivi leur piste; puis, tournant brusquement dans un épais taillis de saules, ils firent halte au pied de la montagne, au lieu d'en gravir le sommet, comme ils se l'étaient d'abord proposé.

Un trappeur dans le désert, comme un marin sur l'Océan, met à profit les moindres parcelles de jouissances, au milieu de ses maux, et dort d'un profond sommeil au sein même des périls. La petite troupe fit ses arrangements pour passer la nuit avec le calme le plus parfait. Il est vrai qu'ils ne firent ni feu ni cuisine, ce que font généralement les chasseurs dans leur halte quand ils ont des provisions. Ils se consolèrent toutefois en fumant tranquillement leurs pipes; puis, rappelant la sentinelle et mettant leurs chevaux au vert, ils

s'étendirent sur leurs nattes en convenant que le premier qui s'éveillerait appellerait les autres; ensuite ils s'endormirent aussi profondément que s'ils eussent été au milieu d'une forteresse.

Un peu avant l'aube, tous étaient sur pied; c'était l'heure de la maraude indienne. On détacha immédiatement des sentinelles, avec ordre de se tenir à quelque distance sur les derrières et d'avertir s'ils voyaient ou entendaient un ennemi.

Aux premiers rayons du jour, les autres allèrent chercher les chevaux, les amenèrent au camp et les attachèrent jusqu'à une heure après le lever du soleil : alors les sentinelles ayant rapporté que tout était rassurant, ils se mirent en selle et s'avancèrent par les lieux les plus secrets de la montagne, évitant la route directe.

A midi, ils firent halte et prirent un rapide repas; puis ils se dirigèrent de manière à regagner la route dont ils s'étaient écartés. Ils se convainquirent alors du danger auquel ils venaient d'échapper. Ils trouvèrent des traces d'Indiens qui s'étaient évidemment mis à leur poursuite, mais qui, ayant échoué dans leurs recherches, étaient revenus sur leurs pas.

Certains qu'ils avaient maintenant une avance considérable sur l'ennemi et qu'on ne pourrait les atteindre avant la nuit, dans le cas même où les

Indiens renouvelleraient leurs poursuites, ils poussèrent rapidement en avant et ne campèrent que tard, ayant soin de se cacher prudemment dans un enfoncement de la montagne.

Sans autre alarme, ils se dirigèrent vers les eaux supérieures de la rivière du Vent et atteignirent cette partie du pays, où ils avaient donné rendez-vous à leurs compagnons. Ce lieu était dans les limites du territoire des Corbeaux ; la vallée de la rivière du Vent étant fréquemment visitée par cette remuante tribu.

Après beaucoup de recherches, le capitaine Bonneville découvrit enfin une piste qui était évidemment celle de la troupe en question ; mais elle était si ancienne, qu'il craignit que ses gens n'eussent quitté les environs, chassés peut-être par quelques unes des bandes guerrières qui rôdaient dans ce pays. Il continua ses investigations avec beaucoup d'anxiété et surtout de fatigue, car ses chevaux étaient éreintés et presque estropiés par leur marche forcée, à travers des défilés rocailleux.

Le lendemain vers midi, le capitaine Bonneville arriva dans un camp abandonné par ses gens qui évidemment étaient retournés sur leurs pas ; mais il ne trouva aucun signe qui pût lui indiquer pourquoi ils avaient agi ainsi ; s'ils avaient éprouvé quelques malheurs ou quelques agressions ; il ne

put davantage découvrir la direction qu'ils avaient prise. Il se trouva alors plus embarrassé que jamais.

Le jour suivant, il se remit en marche avec une anxiété toujours croissante. Les pieds de ses chevaux étaient, en ce moment, tellement usés et blessés par les rocs, qu'il fut obligé de leur faire faire des moccasins de peau de buffle. A midi, il rencontra un autre camp désert de ses hommes, mais il ne tarda pas à perdre leur piste; après d'attentives recherches, il la retrouva s'avançant dans une direction méridionale, le long de la base orientale des montagnes de la rivière du Vent qui s'élevaient vers la droite. Il accéléra alors sa marche dans l'espoir d'atteindre la troupe de ses compagnons. La nuit venue, il coucha à un autre de leurs camps qu'ils avaient récemment quitté; quand il fit assez jour pour qu'on pût distinguer les objets, il aperçut le danger qui menaçait ses compagnons. Aux abords du camp, étaient des traces d'Indiens qui, sans doute avaient rôdé aux alentours pendant que ses gens y avaient passé la nuit, et qui, sans doute, continuaient à suivre leur piste. Convaincu maintenant que la troupe principale ne pouvait pas être éloignée, il fit monter un éclaireur sur le meilleur cheval et l'envoya en avant pour l'atteindre, l'avertir du danger qu'elle courait et lui ordonner de s'arrêter jusqu'à ce qu'il l'eût rejointe.

Dans l'après-midi, à sa grande joie, il vit revenir l'éclaireur avec six camarades détachés du corps principal et conduisant six chevaux frais qu'ils mirent à sa disposition; enfin le lendemain, 25 septembre, ils se retrouvèrent réunis après une séparation de près de trois semaines. Ce fut avec une joie cordiale et vive qu'ils se revirent; car les uns et les autres avaient eu leurs dangers et leurs inquiétudes.

Le corps principal, en remontant la vallée de la rivière du Vent, avait été continuellement traqué par une bande de guerriers corbeaux. Dans un endroit, on avait tiré sur eux, mais sans résultat; dans un autre, on leur avait enlevé un cheval; enfin, on les serrait de si près, qu'ils avaient été obligés de faire un mouvement rétrograde, de peur d'être surpris et écrasés. C'était ce mouvement qui avait causé tant d'inquiétude au capitaine Bonneville.

La caravane tout entière campa alors pendant deux ou trois jours pour reposer les hommes et les chevaux. Néanmoins quelques uns des trappeurs se livrèrent à l'exercice de leur profession vers les cours d'eau du voisinage.

Un jour, pendant que l'un d'entre eux posait ses trappes, il entendit des pas de chevaux; ayant levé les yeux, il vit une troupe de guerriers corbeaux qui marchaient à peu de distance, accompagnés

d'une nombreuse cavalcade. Le trappeur se hâta de se cacher; mais l'œil exercé des sauvages l'aperçut; poussant de grands cris, ils l'arrachèrent du lieu où il s'était blotti, brandirent au dessus de sa tête leurs tomahawks et leurs couteaux. Pendant un instant, le pauvre trappeur se crut perdu. Heureusement, les Corbeaux étaient en veine de gaîté plutôt que de cruauté; ils s'amusèrent quelque temps de ses terreurs, et, après un certain nombre de niches et de plaisanteries à la Corbeau, le laissèrent partir sans lui faire de mal. Il est vrai qu'ils le dépouillèrent complétement. L'un lui prit son cheval, un autre son fusil, un troisième ses trappes, un quatrième sa couverture; ils lui enlevèrent ainsi jusqu'à ses vêtements et le mirent nu comme la main; mais alors ils lui firent généreusement cadeau d'un vieux manteau de buffle en lambeaux, et le renvoyèrent avec force rires et force compliments. Quand le trappeur revint au camp en si piteux équipage, il fut accueilli par les éclats de rire de ses camarades, et ressentit plus de mortification, de la manière dont on l'avait renvoyé, qu'il n'éprouva de joie d'avoir conservé la vie.

Une circonstance qu'il rapporta au capitaine Bonneville permit de soupçonner la cause de cette bonne humeur singulière de la part des Corbeaux.

Ils avaient eu évidemment quelque bonne aubaine qui, comme chez tous les joueurs qui gagnent, les avait mis en gaîté. Sur vingt-six beaux chevaux et quelques mulets qui composaient leur cavalcade, le trappeur en reconnut un certain nombre qui appartenaient à la brigade de Fitz-Patrick lorsqu'ils s'en étaient séparés sur la rivière de la Longue-Corne. Il était donc probable que ces vagabonds s'étaient mis sur sa piste et l'avaient dépouillé d'une partie de sa cavalerie.

Le lendemain de cette affaire, trois Corbeaux vinrent au camp du capitaine Bonneville, l'air innocent et avec toute l'aisance et l'impudence imaginables; allant et venant avec ce laisser-aller et ce sang-froid imperturbables dans lesquels l'Indien rivalise avec nos gens du monde les plus consommés. Comme ils ne faisaient pas partie de ceux qui avaient dévalisé le trappeur, bien qu'appartenant évidemment à la même bande, on ne leur fit aucun mal. Le capitaine Bonneville les traita même avec sa bienveillance et son hospitalité ordinaires, leur permettant de rester dans le camp tout le jour et même d'y passer la nuit. En même temps, il ordonna qu'on eût l'œil sur tous leurs mouvements, et fit, la nuit, poser près d'eux une sentinelle armée. Les Corbeaux se plaignirent de cette dernière circonstance. Cela fit soupçonner au capitaine que

c'étaient des espions qui méditaient quelque trahison; il redoubla donc de précautions. Il déclara à ses hôtes qu'ils étaient les bienvenus dans son camp, qu'ils y trouveraient abri et confort; mais que, si quelqu'un de leur tribu se hasardait à s'approcher pendant la nuit, il les ferait infailliblement fusiller, ce qui, assurément, serait fort malheureux. Ils approuvèrent pleinement cette dernière observation; puis se mirent à entonner une sorte de chant qu'ils prolongèrent assez longtemps, et dans lequel ils firent probablement savoir à ceux de leurs amis qui pourraient rôder autour du camp que les blancs étaient sur leurs gardes.

La nuit se passa paisiblement. Le lendemain matin, les trois Corbeaux pressèrent le capitaine Bonneville et ses gens de les accompagner dans leur camp, qu'ils disaient être à peu de distance. Au lieu d'accepter leur invitation, le capitaine Bonneville se hâta de partir, pressé de s'éloigner du voisinage de cette bande de brigands; il ne ralentit sa marche que lorsque, le second jour, il eut atteint les rives de l'Eau Douce, en dehors des limites du pays des Corbeaux, et lorsque la chute d'une grande quantité de neige eut complètement fait disparaître toute trace de son passage.

Pendant quelques jours encore, il continua à s'avancer plus lentement, tourna la pointe de la

montagne du côté de la rivière Verte, et arriva derechef, le 14 octobre, à l'endroit où étaient établies ses caches.

Là ils trouvèrent les traces de la bande d'Indiens qui les avait poursuivis dans le défilé, vers les sources de la rivière du Vent. Après avoir perdu leur piste dans les montagnes, les Indiens avaient fait un détour et avaient suivi leur piste en descendant la vallée de la rivière Verte jusqu'aux caches. Ils en avaient découvert une et l'avaient ouverte; mais heureusement qu'elle ne contenait que des fragments de vieux fer, qu'ils avaient dispersés dans toutes les directions; puis ils étaient partis. En examinant leur camp désert, le capitaine Bonneville y compta trente-neuf feux, et se félicita plus que jamais d'avoir échappé aux griffes d'une aussi formidable bande de coquins.

Il se dirigea alors vers le sud, sous l'abri des montagnes, et arriva, le 25 octobre, à un point guéable du Liberge, l'un des affluents du Colorado; là il rencontra tout à coup la piste de cette même bande; elle avait traversé le fleuve si récemment, que ses rives étaient encore humides de l'eau qu'on y avait fait rejaillir. A en juger par les traces qu'elle avait laissées, ce devait être une troupe de trois cents guerriers au moins qui,

selon toute apparence, appartenaient à la nation des Corbeaux.

Le capitaine Bonneville craignait beaucoup que cette force redoutable ne vînt l'attaquer dans un lieu où il n'aurait pas les moyens de se fortifier promptement. Il se dirigéa alors vers le confluent de l'Hane, autre affluent du Colorado; il y campa et y passa la journée du 26 octobre. Voyant au sud un grand nuage de fumée, il pensa que c'était un camp de Shoshonies, et envoya des éclaireurs pour se procurer des renseignements et acheter une tente. C'était, en effet, une bande de Shoshonies, et avec eux étaient campés Fitz-Patrick et sa troupe de trappeurs. Ce chef actif avait à raconter une fort longue histoire de ce qui lui était arrivé dans le pays des Corbeaux. Après s'être séparé du capitaine Bonneville sur les rives de la Longue-Corne, il s'était dirigé vers l'ouest pour trapper le long des rivières de la Poudre et de la Longue. Il avait de vingt à trente hommes avec lui et environ cent chevaux. Une cavalcade si nombreuse ne pouvait traverser le territoire des Corbeaux sans attirer l'attention de ces hordes pillardes. Une troupe considérable de ces bandits fut bientôt sur leurs traces, et les joignit le 5 septembre, au moment même où ils atteignaient la rivière de la Longue. Le chef corbeau s'avança

avec tous les signes extérieurs les plus affectueux, et proposa à Fitz-Patrick de camper ensemble. Mais ce dernier, n'ayant pas grande foi dans les Corbeaux, déclina l'invitation et établit son camp à trois milles plus loin; puis il monta à cheval et partit avec deux ou trois hommes pour faire une visite au chef des Corbeaux, qui le reçut, en apparence, avec beaucoup de cordialité. Pendant ce temps-là, une troupe de jeunes guerriers, se considérant comme dégagée, par sa défiance, de tout scrupule d'honneur, fit secrètement un circuit et s'élança dans son camp. Le capitaine Stewart, qui y était resté en l'absence de Fitz-Patrick, se conduisit avec beaucoup d'intrépidité; mais les Corbeaux étaient trop nombreux et trop actifs; ils se mirent en possession du camp et firent main basse sur tout, emmenant la totalité des chevaux. A leur retour, ils rencontrèrent Fitz-Patrick qui revenait dans son camp, et terminèrent leur exploit en le dévalisant et en le laissant presque nu.

Une négociation s'entama entre les blancs dépouillés et les Corbeaux triomphants. Nous ignorons à quelle espèce de moyens et d'éloquence Fitz-Patrick eut recours; mais il réussit à se faire rendre par le chef des Corbeaux ses chevaux et la plupart de ses trappes, ainsi que ses carabines et

une certaine quantité de munitions pour chacun de ses hommes. Ensuite il se hâta de quitter le pays des Corbeaux avant qu'il ne lui arrivât de nouveaux désastres.

Après son départ, la conscience de quelques uns des Corbeaux les plus orthodoxes leur reprocha vivement d'avoir laissé échapper une telle cavalcade. Empressés d'épargner une telle tache à la réputation du peuple des Corbeaux, ils suivirent sa piste, et ne cessèrent de rôder autour d'elle, durant sa marche, qu'après lui avoir dérobé un certain nombre de ses meilleurs chevaux et mulets. Ce fut sans doute la même bande qui surprit le trappeur isolé sur le Popo-Agie, et lui donna généreusement une vieille robe de buffle en échange de sa carabine, de ses trappes et de son accoutrement. C'est par ces anecdotes que nous prendrons, pour le moment, congé du pays des Corbeaux et de sa chevalerie vagabonde.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXV.

CHAPITRE XXVI.

CHAPITRE XXVII.

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE DE MADAME HUZARD (NÉE VALLAT LA CHAPELLE),
rue de l'Éperon, n° 7.



